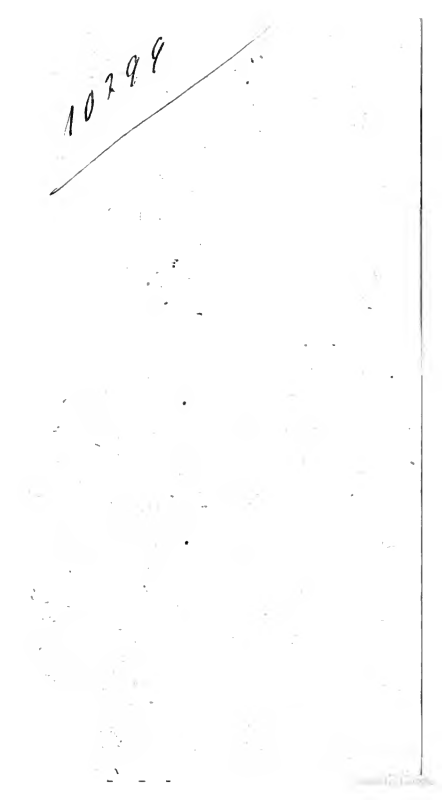







10299

LES
MILLE ET UNE NUITS.

TOME SIXIÈME.

CONTINUATION
DES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES;

Traduits littéralement en François par Dom Denis CHAVIS, *Arabe de nation, Prêtre de la Congrégation de St. Bazile; rédigés par* M. CAZOTTE, *Membre de l'Académie de Dijon, &c. & ornés de très-belles figures gravées par M. De Launay d'après les dessins de M. Marillier.*

TOME PREMIER.



À GENÈVE,
Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.
Et se trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. XC.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Il y a peu d'ouvrages d'imagination qui aient été mieux accueillis du Public, & plus généralement lûs que les cinq premiers volumes (1) des Mille & une nuits, traduits de l'Arabe par M. GALLAND ; mais cet écrivain avoue dans sa préface que sa version est incomplète, & qu'il n'a traduit que le quart (2) de

(1) De l'édition du Cabinet des Fées en 37 vol. in-8°. & in-12. La plupart des éditions séparées des mille & une Nuits sont en 8 volumes.

(2) Cependant par une inconséquence assez ordinaire aux Traducteurs en général, M. GALLAND dit à la dernière page de sa traduction : " *Mille & une Nuits s'étoient écoulées*, *&c.* „ Cette assertion gratuite n'est placée là que pour donner une forme finale à l'ouvrage, & ne signifie point qu'il ait donné les mille & une Nuits complètes, puisque dès la 236me. nuit qui consti-

l'original, le reſte des manuſcrits arabes qui devoient terminer l'ouvrage ne ſe trouvant point dans la bibliothéque du Roi de France, d'où il avoit tiré la première partie. Ils viennent d'y être apportés par Dom DENIS CHAVIS, Arabe de nation, prêtre de la congrégation de St. Bazile, appelé à Paris par le Gouvernement, & ſous les auſpices d'un Miniſtre éclairé (1) & protecteur zélé des ſciences & des arts : ce ſavant

tue déjà les deux tiers de ſa traduction, (& ſelon pluſieurs éditions dès la 197me.) il abandonne ce plan de diviſion, & ne coupe plus ſes contes. Rien n'eſt plus conſtant ni plus facile à vérifier qu'au temps où vivoit M. GALLAND, l'original Arabe n'exiſtoit en France qu'incomplètement ; d'ailleurs l'authenticité de la découverte du reſte de ce manuſcrit précieux & du dépôt qui vient d'en être fait à la bibliothéque du Roi, eſt auſſi aiſée à prouver que l'exiſtence du Savant à qui nous en ſommes redevables, & de l'homme-de-lettres qu'il s'eſt aſſocié pour enrichir notre littérature de ſa traduction.

(1) M. le Baron de BRETEUIL.

rabe a entrepris d'enrichir notre litté-
ture amusante, de cette charmante
uite qu'il a apportée en France. Il
associé à son travail, pour rédiger
ouvrage sur la version la plus exacte,
I. CAZOTTE, auteur connu du poëme
Ollivier, du *Diable amoureux*, du
ord Impromptu & de beaucoup d'au-
es productions goûtées du public.

On peut présumer que les beautés
es originaux arabes, transmises littéra-
ment par un Traducteur aussi éclairé
u'intéressé à la gloire de sa nation,
'ont rien perdu dans les mains d'un
édacteur qui a répandu autant de
aîcheur, de grâces, d'enjouement &
e sel que l'a fait M. CAZOTTE dans
s propres ouvrages.

C'est donc avec une entière con-
ance que nous présentons au public
ette Suite des *mille & une Nuits*,
ui n'est pas inférieure aux premiers

volumes traduits par M. GALLAND. On y retrouvera la même imagination, le même intérêt, la même variété; c'eſt un voyage de plus dans de vaſtes contrées de l'Orient, en général fort peu connues parmi nous. Outre le mérite de fournir une lecture attachante & récréative, ce recueil offre encore une ſource d'inſtructions ſur les mœurs & la religion d'une grande partie de l'Aſie, ſur les uſages de ſes peuples, ſur leur caractère & leurs paſſions; en un mot ſur la philoſophie qui gouverne leurs eſprits. Cet ouvrage eſt le précurſeur d'un autre, d'un genre plus ſérieux & plus important, ſur l'Arabie & la Perſe, que nous nous propoſons de mettre au jour auſſitôt que les circonſtances nous le permettront.

LA SUITE

DES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

L'HISTOIRE du ſultan de Perſe & des leux ſœurs Jalouſes paroiſſoit avoir fait beaucoup de plaiſir au ſultan Schahriar, lont il s'agiſſoit de piquer ſans ceſſe la curioſité, en lui faiſant déſirer d'entendre le nouveaux contes.

Ma ſœur, dit Dinarzade à Scheherazade, ce mariage de Khosrouschah, fait après une ronde de nuit, dont les ſuites ont lonné lieu à des événemens ſi remplis d'intérêt, me rappelle à la mémoire ceux que contracta le calife Haroun-Alraſchid avecla princeſſe de Perſe & la belle Zutulbé, au retour de ces promenades qu'il ſe plaiſoit à faire ſi ſouvent dans Bagdad à l'abri d'un déguiſement; je vous les ai oui raconter avec beaucoup de plaiſir, & ſi vous pou-

viez vous en rappeler les circonſtances, je ne doute pas que le récit n'en fut amuſant. Ma ſœur, répondit la belle ſultane, le goût que j'ai toujours eu pour les actions du calife Haroun, ne m'a pas permis d'oublier aucune de celles dont la connoiſſance nous a été tranſmiſe, & je ſuis en fonds pour ne pas tarir ſitôt ſur ſon compte ; mais puiſque vous le déſirez, ſi le ſultan, mon ſeigneur, veut bien me faire la grâce de me prêter attention, je commencerai par le récit des aventures dont vous venez de me parler. Le ſultan ſourit en ſigne d'approbation, & Scheherazade commença en ces termes :



LE CALIFE VOLEUR,

OU

AVENTURES

d'Haroun-Alraschid avec la Princesse de Perse & la belle Zutulbé.

LA fête de (1) l'Haraphat rassembloit à Bagdad autour d'Haroun-Alraschid, les visirs, les grands, la noblesse, & même une partie des potentats soumis au sceptre de ce calife puissant & renommé, pour concourir avec lui à la célébration de cette auguste solemnité. Tout étoit prodigué, en observant religieusement le rit, pour en augmenter la magnificence, la décoration & la pompe. Les voix sonores des hatibs faisoient harmonieusement retentir la voute de la grande mosquée; les parfums embaumoient l'air; le sang des genisses ruisseloit sur l'autel que desservoient & entouroient les différens ordres consacrés à son service:

(1) La fête de l'Haraphat. Solemnité musulmane dans laquelle on fait des sacrifices d'animaux.

enfin rien ne manquoit de tout ce qui pouvoit attester au ciel & à la terre la piété du prince des fidelles, du commandeur des croyans, & du plus grand des souverains de la terre : mais la cérémonie étoit longue ; Haroun, fatigué d'ailleurs par la multitude des hommages qu'il avoit particulièrement reçus, & par la nécessité de s'y montrer attentif, étoit excédé de lassitude & même d'ennui ; il s'adresse au chef des Barmecides, à son grand-visir.

« Giafar, lui dit-il, la fête de notre grand prophête devroit inspirer de la joie, & malgré moi la mélancolie me gagne. Au milieu de la pompe & du brillant de cette nombreuse assemblée, je me sens tourmenté par des inquiétudes involontaires. J'ai besoin d'objets de dissipation ; mais dans un jour comme celui-ci, je ne puis me livrer qu'à ceux dont le peuple pourra tirer quelqu'utilité. Nous nous déguiserons tous deux ; nous descendrons à Bagdad : nous distribuerons des aumônes aux pauvres, & chercherons à procurer du soulagement aux malheureux. Je veux d'ailleurs voir par moi-même si le peuple est heureux sous mon gouvernement, si mes officiers de

ustice & ceux qui sont chargés de la police le la ville s'acquittent exactement de leur levoir ».

Giafar se montra complaisant & soumis aux volontés du calife. Tous deux entrent lans un appartement secret; s'y travestissent; prennent chacun mille pièces d'or; ortent du palais; traversent les rues & les laces de la ville en répandant l'aumône à lroite & à gauche à tous les nécessiteux qui se trouvoient sur leur chemin. En traversant un quartier de la ville, ils rencontrèrent une femme assise sur le pavé, u milieu de la rue: elle tend la main u calife, en lui demandant la charité oour l'amour de Dieu. Ce souverain fut rappé de la beauté du bras qui s'étendoit ers lui; il étoit d'une forme parfaite & lus blanc que l'albâtre; il donne une ièce d'or à Giafar pour la remettre à cette emme: le visir remplit l'intention de son naître.

La femme, en recevant le don, serre la nain, & croit s'appercevoir au volume & u poids, que ce qu'elle tient n'est pas me monnoie ordinaire, telle qu'on a coutume d'en distribuer pour une aumône.

Elle écarte les doigts & apperçoit une pièce d'or : alors elle appelle à grands cris Giafar.

« Oh ! beau jeune homme, lui dit-elle, dès qu'il fut à portée de l'entendre, la pièce que vous m'avez donnée est d'or, prétendiez-vous m'en faire l'aumône, ou aviez-vous quelqu'autre intention » ? — « Ce n'est pas moi, Madame, lui répondit Giafar, à qui vous êtes redevable de cette générosité ; mais au jeune homme qui est avec moi ». — « Ayez, je vous en prie, lui repartit la femme, la complaisance de l'engager à s'expliquer sur le motif du don qu'il m'a fait ». Giafar rapporte au calife cette nouvelle instance de la femme, & reçoit ordre de lui dire de se tranquilliser sur l'intention qu'on a eue en lui faisant du bien, puisque la charité & la vue de l'amour de Dieu en étoient la base. — « En ce cas, vous direz à mon bienfaiteur, reprit la femme, que je le remercie, & vais me mettre en prières pour la prolongation de ses jours.

Le calife, instruit par Giafar de la manière dont la femme avoit accepté le don, & des vœux qu'elle formoit pour

la main par laquelle elle s'en voyoit gratifiée, le renvoie sur le champ vers elle. « Demandez-lui, dit Haroun, si elle est fille ou mariée; dans le cas où sa main seroit libre, vous lui direz, que je lui propose de l'épouser.

Giafar s'acquitte de ce nouveau message; la femme répond qu'elle est fille, & prête à se marier avec le jeune homme rempli d'aussi bonnes intentions pour elle, dans le cas où il seroit assez riche pour lui donner une dot convenable. « Quelle est donc cette femme, disoit Giafar, en rapportant la réponse, doute-t-elle que le commandeur des fidelles puisse fournir à une dot?»

« Mon déguisement l'excuse, répond le calife; sachez d'elle à quelle somme elle feroit monter sa dot». Le grand-visir obéit à l'ordre qu'il a reçu, & voici la réponse de la femme: « Ma dot doit équivaloir aux tributs de la ville d'Ispahan, & de celle de Karassin pendant une année entière ».

Cette réponse fit faire un petit mouvement de tête à Giafar. Le calife avoit pris les devants pour se rendre en son palais. Le grand-visir lui rendit compte du pour-

parler qu'il venoit d'avoir avec la fille à marier, & le calife en parut ſatisfait. « Rejoignez-la, lui dit-il, elle va être bien étonnée, car j'accepte ſa propoſition ».

Le grand-viſir retourne ſur le champ à l'inconnue, & s'acquitte de ſa commiſſion auprès d'elle. « Quel peut être l'homme, reprit-elle, en état de donner une dot de cette conſéquence? quelles ſont ſes qualités, ſa puiſſance ?

L'inconnu dont je vous parle, répond Giafar, ſe nomme Haroun-Alraſchid; en un mot, c'eſt le commandeur des croyans.

Au nom du calife, à une ſemblable propoſition venant de ſa part, la femme ſe lève, ſe couvrant de ſes habits, pour paroître avec plus de décence & de modeſtie aux yeux du grand-viſir; elle rend grâces à Dieu & dit: « Si l'époux qui ſe propoſe pour moi eſt le calife, je ſerai contente de lui appartenir, & vous pouvez l'aſſurer de mon conſentement ». Giafar rend compte de la dernière converſation qu'il vient d'avoir, & peint en deux mots le maintien, le ton, l'attitude; & le calife ſur le champ ordonne qu'une des femmes de ſon palais, de l'extérieur le plus véné-

able, accompagnée de quantité d'eſcla-
es, aille chercher la fille inconnue & la
onduiſe aux bains du palais.

Au ſortir du bain on l'habilla richement :
:s diamans, les joyaux, aucune eſpèce
e bijoux ne fut ménagée pour aſſortir
ı parure : on la conduit dans un apparte-
ıent des plus riches du palais deſtiné
our elle ; & dès qu'elle y eſt inſtallée,
: chef des eunuques vient rendre compte
Haroun de l'exécution de ſes ordres :
lors le commandeur des fidelles ordonne à
iafar de faire venir le cadi pour paſſer
: contrat de mariage.

Dès que le ſoir fut venu, Haroun entra
ans l'appartement de ſon épouſe : elle,
n l'appercevant, ſe proſterne en ſigne
'hommage, & lui témoigne en termes
leins de ſentiment ſa reconnoiſſance. Le
alife s'aſſied & la fait aſſeoir à côté de
ıi : quel eſt votre père ? Madame, lui
it-il, & d'où tirez-vous votre origine,
our m'avoir fait demander une dot auſſi
onſidérable ?

« Prince des fidelles, lui répondit-elle
:s yeux modeſtement baiſſés, je tire mon
rigine des Kaſſera-Abocheroan ; vous en

voyez une descendante : les revers de la fortune, la fatalité du destin m'ont réduite dans l'état où vous m'avez trouvée.

« Princesse, repliqua le calife, vous êtes petite-fille de Kaffera, si malheureusement renommé par les actes de tyrannie dont son règne fut souillé ; il exerça de grandes cruautés sur son peuple ».

« C'est cette même tyrannie, répondit la princesse, qui a conduit ses enfans à la triste condition de demander l'aumône dans les rues ».

« Mais, reprit le calife, on m'a assuré que revenu de ses erreurs & de ses emportemens, il avoit gouverné sur la fin de son règne avec une grande modération, & rendu la justice avec tant d'exactitude, que les animaux de la terre & les oiseaux du ciel participoient à sa bienfaisance ».

« C'est pour cela même, ô calife ! répondit la princesse, que Dieu veut bien récompenser aujourd'hui ses descendans, en prenant au milieu des rues une de ses filles pour la faire monter au titre éminent d'épouse du commandeur des fidelles ».

La sage réponse de la nouvelle épouse

muţ Haroun-Alraſchid juſqu'à l'attendriſſe-
ıent ; il la ſerre dans ſes bras, & lui
émoigne par les embraſſemens les plus
ffectueux combien il faiſoit cas de ſa con-
uête, dont il étoit redevable à la bonté
u ciel. Mais le charme auquel il ſe livra
ut bientôt interrompu par une réflexion
âcheuſe.

« Pardonnez-moi, princeſſe, s'écria-t-il,
i je ſuis forcé, par un vœu, de m'arracher
: la douce ſéduction dont je viens d'éprou-
'er l'attrait. Je ſuis, dans ce moment-ci,
e plus malheureux des hommes. Ce matin
:mporté par le zèle, n'ayant nulle idée du
réſor que ma fortune devoit me faire ren-
:ontrer aujourd'hui, j'ai fait, en l'honneur
lu grand prophête, le ferment irrévocable,
x en même temps le plus ſolemnel, de ne
›oint habiter d'un an entier avec la pre-
nière femme que je pourrois épouſer par
a ſuite : on ne peut ſentir plus vivement
ue je le fais tout le poids de mon impru-
lence ; mais je ne pouvois pas deviner de
uelle ſatisfaction elle devoit me priver,
x vous, dont la religion paroit auſſi épurée,
levez ſentir combien le vœu qui m'eſt
:chappé eſt ſacré, & vous concerter avec

moi pour qu'il me devienne possible de le concilier avec mon bonheur ».

La nouvelle épouse, à cette demande, quelqu'impression qu'elle put faire sur elle, ne pouvoit que baisser les yeux & la tête, en signe de résignation & de consentement. Le calife se retire, il avoit découvert en elle beaucoup de mérite, bien des charmes, & pouvoit se promettre de véritables satisfactions du commerce de la princesse persanne; mais scrupuleusement attaché à son serment, ne voulant pas s'exposer à la tentation trop vive de le rompre, dès ce moment il cessa de la voir, tout en lui donnant occasion de penser, par les attentions continuelles dont elle se voyoit comblée, qu'elle n'étoit ni oubliée ni négligée, & que le calife après avoir pu examiner de près le choix qu'il avoit fait, n'en éprouvoit point de repentir.

L'année rigoureuse s'est écoulée : le jour qui la termina se trouvoit être le retour de la grande fête de l'Haraphat. Le calife, Giafar son premier visir, & Mesrour le chef de ses eunuques, descendirent ensemble à Bagdad; en parcourant les principales rues,

ɔus le voile d'un déguiſement; tout leur
ɜrut être en bon ordre.

En retournant au palais, le calife paſſa
:ès de la boutique d'un pâtiſſier, où régnoit
ı ſi grand air de propreté qu'il devint
ırieux d'en examiner la pâtiſſerie étalée
/ec profuſion : rien n'étoit plus flatteur
ɔur le coup-d'œil & l'odorat.

Dès qu'Haroun eſt rentré dans ſon appar-
:ment, il déſigne à un de ſes officiers la
ɔutique du pâtiſſier, & lui ordonne d'aller
commander cent cataifs (1). L'officier
acquitte de ſa commiſſion, & après avoir
ıit faire les cent cataifs, en ſa préſence,
:s envoie au palais. Le calife n'a pas plutôt
:çu la pâtiſſerie, qu'il met une pièce d'or
ans chaque cataif, les couvre de piſtaches,
ıupoudre le tout de ſucre, & fait porter ce
ıdeau à la princeſſe perſanne ſon épouſe,
ı la faiſant prévenir que l'année du ſerment
tant expirée, le commandeur des fidelles
iendroit le ſoir même chez elle.

L'eunuque, porteur du meſſage, avoit
n même temps ordre de s'informer de la
rinceſſe, s'il étoit quelque choſe en laquelle

(1) Cataifs, ſorte de petites tartelettes.

le calife pût complaire à ses désirs. « Je n'ai besoin de rien, répondit l'aimable descendante de Kassera, dès que j'aurai le bonheur de voir la personne du calife, tous mes vœux seront remplis ».

Haroun fut très-satisfait de la sagesse de cette réponse ; mais désirant beaucoup de faire quelque chose d'agréable à sa nouvelle épouse, il ordonne à Mesrour d'insister auprès d'elle pour qu'elle imagine une chose dans laquelle il puisse lui être agréable.

« Puisque le calife, répondit-elle à l'eunuque, veut absolument m'obliger, vous lui direz que je voudrois avoir mille pièces d'or & une femme de confiance qui m'accompagne dans les rues de Bagdad, où je souhaite descendre déguisée, pour y répandre des aumônes parmi les pauvres, dont j'augmentois le nombre il y a un an.

Le calife sourit à la demande, ordonne que l'objet en soit rempli sur le champ. La princesse & la femme qui l'accompagne traversent les rues de Bagdad, en répandant l'aumône de tous côtés, jusqu'à-ce qu'elles eussent épuisé les mille pièces d'or.

Il faisoit ce jour-là une chaleur excessive : la princesse, en retournant au palais, se

nt brûler d'une ſoif très-ardente ; elle
moigne ſon beſoin de boire à la femme
ont elle eſt accompagnée : celle-ci apper-
oit un vendeur d'eau & propoſe de l'appe-
r. « Je ne voudrois point, dit la Dame,
oire dans le même vaſe où tout le public
déſaltère ; je m'y ſens de la répugnance ».
Elles approchoient alors d'un grand hô-
l : la femme ſuivante, dès qu'elle fût ſur
ſeuil de la porte, qui étoit de bois de
ındal, apperçoit à travers une fenêtre
ıverte un luſtre d'or ſuſpendu au milieu
ı veſtibule par un cordon treſſé du même
étal ; un pan de rideau richement brodé
ſervant de portière dépaſſoit des deux
ıtés, & deux ſophas du plus beau marbre,
ın à droite, l'autre à gauche de la porte,
:hevoient de compléter l'ameublement de
tte pièce.

Après avoir fait cette petite revue, la
ivante frappe à la porte, elle s'ouvre ; un
une homme bien fait, richement vêtu, ſe
éſente & lui demande en quoi il pourroit
i rendre ſervice. « Vous voyez, Seigneur,
i répond-elle, ma fille. Elle a une ſoif
dente : elle répugne à la ſatisfaire dans
vaſe d'un vendeur d'eau : donnez-lui en

un verre, & nous vous en aurons une ſenſible obligation ».

Vous ſerez ſatisfaite dans le moment, Madame, répond le jeune homme. Il diſparoit, & revient un moment après, avec une coupe d'or pleine d'eau & la donne à la femme; celle-ci la remet à la princeſſe, qui l'ayant en main ſe tourne du côté de la muraille pour boire ſans être apperçue. Le vaſe eſt remis entre les mains du jeune homme : la femme lui témoigne la reconnoiſſance de ſa prétendue fille & la ſienne; toutes deux ſe retirent & rentrent bientôt dans le palais.

Quand le commandeur des fidelles eut arrangé, comme nous l'avons dit, le plat de cataifs, il avoit recommandé en même temps de dire à la princeſſe ſon épouſe qu'il lui envoyoit un gage & un ſigne de paix. Le chef des eunuques, porteur du cadeau, ne ſachant pas de quelle manière le calife l'avoit aſſaiſonné en ſecret, & l'importance qu'on devoit y attacher; ne le regardant en un mot que comme une galanterie très-ordinaire, ne rendit pas à la rigueur les paroles qu'il venoit d'entendre : il crut enfin qu'en préſentant le plat de cataifs, l'eſſentiel

:el de son compliment étoit d'annoncer la ifite du calife, & la princesse s'occupant galement de ce point, fit poser la pâtisse-ie sur une tablette de son appartement, & égligea entièrement de s'en occuper.

Rentrée chez elle à la suite de sa distri-ution d'aumône, elle apperçoit le plat de âtisserie, & croit y voir l'équivalent du erre d'eau qu'elle a reçu : elle adresse la arole à la femme qui l'a accompagnée. » ortez sur le champ, lui dit-elle, mais de otre part, ce plat de cataifs au jeune omme à qui je viens d'être redevable & e l'eau & de la manière honnête dont il a donnée.

La femme s'acquitte du message : elle ouve le jeune homme assis sur un des deux phas de son vestibule. « Ma fille & moi, i dit-elle, sommes très-reconnoissantes votre bonté & de votre politesse : agréez nous en retour cette pâtisserie, comme ne preuve de notre sensibilité à votre pro-édé ».

Puisque vous voulez, Madame, recon-oître un aussi mince service, répondit le une homme, je craindrois de vous déso-iger en refusant votre cadeau, & vous

pouvez le dépofer fur ce fopha : quelques honnêtetés, de part & d'autre, terminent cette courte entrevue, & la femme revient au palais.

A l'inftant même le gardien du quartier arriva à l'hôtel du jeune homme, pour lui faire le compliment d'ufage, au fujet de la fête de l'Haraphat; & en le finiffant, demanda fon étrenne. « Prenez ce plat de cataifs, lui dit le jeune homme. Le gardien l'accepte avec reconnoiffance, baife la main de fon bienfaiteur, & revient très-content dans fa maifon.

La femme du gardien le voyant rentrer avec ce plat fi brillant, fi immenfe, fe recrie; de qui tenez-vous ce plat, mon mari? auriez-vous eu le malheur de le voler? non ma femme, répond le gardien. L'Hazeb (1), ce grand officier du calife, vient de m'en régaler. Dieu lui conferve la vie : mangeons tout à notre faim des cataifs; c'eft une très-bonne chofe.

« Gourmand! répond la femme, vous oferiez toucher à des mets d'un auffi grand prix? allez les vendre avec le plat : ces

(1) Hazeb, premier officier de la chambre du calife.

goûts ne font pas faits pour de pauvres
'ns comme nous : de l'argent que vous en
tirerez, nous achetterons des provifions
us utiles pour notre famille ».

« Ma femme ! ma femme ! difoit le gar-
çu, Dieu nous a envoyé des cataifs, je
:ux manger des cataifs ».

« Tu n'en goûteras feulement pas d'un,
'prit la femme d'un ton de colère. Ton
ls n'a ni bonnet ni fouliers : je fuis à-peu-
rès nue, & tu n'es habillé que de pièces.
a vendre ce plat fur le champ & tout
atier, pour que rien n'y manque, & tu en
ipporteras l'argent ».

Le gardien n'a pu réfifter à fa femme :
va au marché, donne le plat au crieur
ublic. Un marchand l'achète à un prix tel,
uel paye l'honoraire du crieur & emporte
m achat.

L'acquéreur, chemin faifant pour arriver
fa maifon, examine fon emplète & voit
: nom d'Haroun-Alrafchid écrit tout-au-
ur du plat; il revient bientôt fur le mar-
ıé, accofte le crieur. « Reprenez votre
lat, lui dit-il, voulez-vous me perdre, &
l'expofer au foupçon d'avoir dérobé la
aiffelle de l'empereur ?

Le crieur vérifie le fait, lit les caractères gravés sur les bords du plat, & étonné autant qu'on peut l'être, il vole au palais plutôt qu'il n'y court, demande à être présenté au calife, est admis, & lui montre les cataifs & la pièce de vaisselle sur laquelle ils sont étalés.

Haroun reconnoit dans le moment le plat que lui-même avoit préparé pour être un des mets de sa collation avec la princesse. Ce grand homme avoit le défaut d'attacher beaucoup d'importance à tout ce qu'il faisoit; en arrangeant les cataifs il avoit cru ménager une surprise agréable à sa nouvelle épouse, & pensoit lui avoir procuré un petit moyen de répandre des libéralités autour d'elle, en paroissant ne donner que des cataifs à toutes ses esclaves.

Le dérangement de ce petit plan de galanterie déplut à la tête souveraine qui l'avoit formé. Une réflexion plus fâcheuse s'y joint: on a négligé, méprisé un présent venant directement de lui, malgré ce qu'il a ordonné à l'eunuque de dire de sa part: il entre dans une colère excessive contre la princesse persanne.

« Parlez, dit-il au crieur, avec un ton

l'humeur, qui vous a donné ce plat de cataifs ?

« Très-puissant calife, répond le crieur, c'est le gardien de tel quartier de la ville qui me l'a donné pour le mettre en vente.

Le calife ordonne que le gardien lui soit amené tête & pieds nuds & enchaîné. L'homme est saisi & conduit aux pieds du calife dans toute la rigueur de l'ordre. Le malheureux se voyant dans cet état déplorable au sujet du plat de cataifs, faisoit sourdement des imprécations contre sa femme : « Créature maudite, disoit-il, faite pour trahir l'homme même en voulant le servir : non, il ne faut jamais te croire, quand tu paroitrois conseiller de faire le bien ! Que ne me laissois-tu manger ce plat de cataifs, rien de fâcheux ne me seroit arrivé ! mais tu voulois faire la ménagère, l'économe : ta pareille a perdu le premier homme : ta pareille ne cessera de le faire jusqu'à ce que le dernier y ait passé. Me voilà exposé au courroux du prince de toute la terre ; viens à présent me donner un conseil qui me tire de péril, s'il peut sortir quelque chose de bon de la bouche qui a toujours menti ».

Le calife interrompit ce murmure ſourd, en demandant au gardien qui lui avoit remis le plat de cataifs : « Parle, malheureux! diſoit le ſouverain irrité ; dis la vérité, ſi tu veux éviter la mort. »

« Oh ! commandeur des fidelles, s'écria le gardien tout tremblant, que votre Hauteſſe ſuſpende les effets de ſon courroux, & ne les laiſſe pas tomber ſur un malheureux abſolument innocent ! c'eſt l'Hazeb Yemaleddin, votre grand officier, qui, pour mes étrennes, m'a donné le plat & les cataifs. »

Au nom de Yemaleddin, le calife ſemble redoubler ſa colère : il ordonne que cet officier lui ſoit amené tête & pieds nuds, les mains liées, ayant la mouſſeline de ſon turban autour du col : le même décret porte que la maiſon de cet officier ſoit raſée, ſes meubles & ſes biens confiſqués.

Les porteurs de l'ordre ſe rendent chez l'Hazeb, inveſtiſſent ſon hôtel, frappent à la porte ; il vient l'ouvrir lui-même : alors, à ſon grand étonnement, il s'entend ſignifier l'ordre rigoureux du calife ; on lui en laiſſe ignorer le motif : la déférence la plus ſoumiſe eſt ſon premier mouvement. « J'obéis,

dit-il, à Dieu & au prince des fidelles, ſon repréſentant ſur la terre.

Un des officiers porte la main au turban de l'Hazeb & lui en paſſe la mouſſeline autour du col. « Me traitez-vous ainſi, dit Yemaleddin, par ordre de mon ſouverain ?— Oui, répond l'officier, je dois confiſquer vos biens & raſer votre maiſon; voûs conduire enchainé, la tête & les pieds nuds : je n'exécuterai pas mes ordres dans toute la rigueur; nous nous ſouvenons avec reconnoiſſance du bien que vous nous avez fait, & que votre maiſon fut ouverte pour nous. Puiſque telles ſont les diſpoſitions de votre cœur à mon égard, repartit l'Hazeb, en détruiſant ma maiſon, laiſſez un aſile à ma mère, accablée par l'âge, & à ma jeune ſœur ».

Yemaleddin eſt conduit aux pieds du calife & s'y proſterne. « Que le ciel, dit-il, comble de bonheur l'arbitre de ſes volontés ſur laterre : oh! ſage & équitable Haroun-Alraschid, en quoi votre eſclave le plus ſoumis a-t-il pu vous déplaire, pour avoir mérité de vous un châtiment auſſi ſévère ?

« Connoiſſez-vous, répond le calife, en

lui montrant le gardien, l'homme qui eſt auprès de vous enchaîné ? »

« C'eſt, repartit l'Hazeb, le gardien de notre quartier. Connoiſſez - vous ce plat ? pourſuivit Haroun : qui vous l'avoit remis ? pourquoi l'avez-vous dédaigneuſement proſtitué, en le donnant pour étrennes au plus vil de mes eſclaves » ?

« Oh mon ſouverain ſeigneur ! répond Yemaleddin, ayez la bonté de m'entendre : j'étois dans ma maiſon : on frappe à la porte ; je l'ouvre moi-même : une femme âgée qui étoit avec une Dame me dit, voilà ma fille : elle meurt de ſoif & ne veut pas boire dans le vaſe d'un vendeur d'eau : faites-lui donner à boire, je vous en prie : je ſuis rentré chez moi & ai remis une coupe pleine à la femme qui m'avoit parlé : la jeune a bu, & elles s'en ſont allées. J'étois reſté aſſis pour prendre le frais ſur un des ſophas qui ſont à l'entrée de mon hôtel, quand la même femme m'eſt venue joindre, portant ce même plat de cataifs que je vois. Mon fils, m'a-t-elle dit, la Dame à qui vous avez donné ſi obligeamment à boire vous remercie de ce ſervice, & vous prie d'accepter cette petite marque de ſa

connoissance : elle a posé le plat sur le
opha opposé & a disparu; peu-à-près le
ardien du quartier est venu me faire compliment sur la fête de l'Haraphat, en me
emandant l'étrenne d'usage : je lui ai donné
uelque monnoie & ce plat, auquel je n'a-
ois pas touché. Voilà, commandeur des
royans, le détail le plus fidelle que je puisse
ous faire. »

Le calife, pendant ce récit, éprouvoit
un dépit naturel dans un homme d'un état
aussi prodigieusement élevé. « Une femme
que j'ai tirée de la fange, disoit-il en lui-même, donne à un inconnu cent cataifs
assaisonnés d'or, de pistaches & de sucre,
& de ma propre main, pour le payer d'un
verre d'eau! Elle a eu raison de prétendre
qu'on sacrifiât pour sa dot le revenu de
deux provinces. Je lui envoie un signe
d'amour, un gage de paix : elle l'eut
donné au vendeur d'eau, sans le dégoût
qu'elle avoit pour son vase; & voilà l'estime
dans laquelle sont auprès de la petite-fille
du roi Kaffera, les dons que lui faisoit de
cœur Haroun-Alraschid : mais voyons jusqu'où la princesse aura porté l'oubli de moi
& d'elle-même. » Alors, adressant la pa-

role à l'Hazeb d'un ton altéré & effrayant :

« Yemaleddin, lui dit-il, avez-vous vu le visage de la femme à qui vous donniez à boire » ? Oui, répondit l'Hazeb, troublé & sans attention à ce qu'il répondoit.

A cet aveu aussi faux qu'involontaire, la jalousie se joignant au dépit dans le cœur d'Haroun, il ordonne que la princesse persanne soit sur le champ amenée devant lui, & qu'on lui tranche la tête, ainsi qu'à Yemaleddin.

La petite-fille de Kassera paroît : « Madame, dit le calife, sous le prétexte de soulager par des aumônes les pauvres & les malheureux, vous parcourez la ville, & c'est pour faire voir votre visage à ce jeune homme ? »

La princesse jette les yeux sur Yemaleddin. « Avez-vous vu mon visage ? lui dit-elle, connoissez-vous l'auteur de l'imposture qui va nous couter la tête à tous deux ? »

« Pardonnez-moi, Madame, dit l'Hazeb, c'est moi-même, mes lèvres l'ont prononcée sans l'aveu de mon cœur & de mon esprit. Accusez la fatalité des astres, le malheur de notre destin, qui m'ont con traint à dire une fausseté que mon ame désavoue. »

Cette explication ne changea rien à l'ordre qu'avoit donné le calife ; le bourreau banda les yeux aux deux coupables prétendus, après quoi il s'adresse à Haroun : « Commandeur des fidelles, lui dit-il, est-il permis de donner le coup ? Donnez-le, lui dit le calife. »

Le bourreau fait un tour (1) ou deux, autour des condamnés, toujours renouvelant la même demande au calife & en recevant le même ordre.

Après le troisième le bourreau s'adresse à Yemaleddin. « Auriez-vous avant de mourir quelque chose à dire au calife ? profitez du seul moment où il vous soit permis de parler : songez que vous avez perdu tout espoir de vivre. »

« Délivrez-moi, dit Yemaleddin à l'exécuteur, du bandeau que vous avez mis sur mes yeux, je veux voir mes parens & mes amis ». L'Hazeb, ayant la vue libre, jette de tous côtés les regards, & voit que personne n'ose marquer de

(1) Le calife Haroun faisoit observer l'usage de tourner trois fois autour du coupable avant de frapper : on en apperçoit le motif.

l'intérêt pour lui ; tant on respectoit le calife.

Un morne silence régnoit dans toute l'assemblée. Yemaleddin en profite & s'écrie : « Je veux parler au prince des fidelles » ! On lui permet d'en approcher : « Dispensateur des grâces & des châtimens, lui dit-il, suspendez le mien pour un mois seulement, & dans les trois derniers jours du délai que je demande, vous verrez des choses merveilleuses, dont la connoissance est du plus grand intérêt pour vous. »

Le calife fut étonné du ton prophétique dont ces merveilles lui étoient annoncées : la curiosité l'emportant chez lui sur toute autre passion, & les coupables ne pouvant lui échapper, il se détermina à envoyer la princesse son épouse & Yemaleddin en prison, se promettant bien de se faire justice à lui-même si une fausse prophétie l'avoit abusé, dès que le terme fatal en seroit expiré.

Les années s'écoulent, les mois volent, mais les jours s'évaporent ; le calife, pour avoir oui réciter tant de choses extraordinaires & même en avoir vu, devenu crédule sur bien des points, s'attend à

chaque moment à l'apparition d'une de ces merveilles annoncées avec tant de confiance par Yemaleddin.

Vingt - fept jours fe font écoulés au milieu des événemens les plus communs. Enfin il fe dit à lui-même : « les merveilles ne viennent pas me chercher dans mon palais : il faut aller au-devant d'elles & defcendre dans Bagdad, fans admettre de compagnon de mes aventures. »

L'idée du déguifement le plus bifarre fe joint à cette fantaifie de parcourir fa capitale en homme abfolument ifolé : il fe coiffe d'un turban groffier ; un pourpoint de buffle, prefque recouvert par une large ceinture de cuir, forme fon habillement ; par deffous, une robe courte du drap le plus commun : tout cet équipage porte un caractère de vétufté, & des demi-bottines d'un cuir épais achèvent de le compléter.

Il s'arme d'un large damas monté fur une poignée de bouis, prend en main un arc & des flêches, & après avoir altéré fon teint, chargé fes fourcils, hériffé fa barbe, il fort de fon palais offrant le tableau d'un Arabe échappé du défert : une bourfe con-

tenant mille pièces d'or eſt attachée à ſa ceinture.

Il avoit à peine parcouru deux rues qu'il voit un homme ſortir d'un Kan (1), diſant à haute voix : « Voilà la choſe la plus merveilleuſe! »

Il s'approche de l'inconnu : « Quelle eſt, lui dit-il, cette merveille »? Celui-ci lui répond, « c'eſt une vieille femme, paroiſſant être dans la dernière pauvreté. Depuis le matin elle lit l'alcoran auprès de la moſquée, auſſi couramment, auſſi parfaitement que Dieu l'a fait dicter à Mahomet, & perſonne, bien qu'elle la demande, ne s'eſt aviſé de lui donner l'aumône, & la choſe ſe paſſe en pays ſoumis à la loi muſulmane : peut-on voir rien de plus merveilleux? »

Le calife ayant entendu cet homme, entre dans le Kan, voit la vieille dont il a oui parler ; elle eſt aſſiſe ſur un banc de pierre, & lit l'alcoran avec une netteté, une facilité ſingulière : elle en eſt au dernier chapitre : il s'arrête pour l'écouter, & voit qu'en effet une foule

(1) Kan, lieu où ſe tiennent les marchands.

attentive l'entoure & ne lui donne rien. Dès qu'elle a fini ſa lecture elle ferme le livre, ſe lève & s'en va.

Haroun la ſuit pour lui donner l'aumône; mais, comme il y a une foule entr'eux deux, avant qu'il ait pu l'atteindre il la voit entrer dans la boutique d'un marchand; curieux de ſavoir ce qu'étoit cette femme, ce qu'elle pouvoit avoir à faire dans cette boutique, ſon état de délabrement n'annonçant point qu'elle pût avoir le deſſein ni le moyen d'y faire des emplettes, il la ſuit, & voit qu'elle s'entretient avec le propriétaire de la boutique; il s'approche ſans être apperçu, prête l'oreille & entend qu'elle dit au marchand : « Beau jeune homme, vous n'êtes pas établi, déſireriez-vous prendre en mariage une fille de la plus grande beauté? — Cela peut ſe faire, dit le marchand. — En ce cas, pourſuit la femme, vous n'avez qu'à me ſuivre, je vais vous faire voir une merveille de la nature. »

Quand le calife entendit la propoſition, il en ſaiſit le ſens à ſa manière. « Ah! » maudite vieille? dit-il en lui-même, je » t'aurois priſe pour une ſainte, & tu n'es

» qu'un inſtrument de corruption ! Tu » n'auras pas l'aumône que je t'avois » deſtinée ; il faut que je te ſuive & que » je voie les moyens que tu emploies » pour perdre la jeuneſſe. Je ſuis ſorti de » mon palais pour aller à la recherche » des merveilles qui m'ont été annon- » cées ; je ne perdrai pas l'occaſion de » connoître celle que tu viens de préco- » niſer. » En diſant ces mots il eſt ſur les talons de la vieille & du jeune homme : celle-ci ouvre une porte, fait entrer le curieux qu'elle a conduit avec elle, retire ſa clef & s'enferme dans la maiſon avec lui.

Haroun-Alraschid avoit perdu ſes pas ſi le trou de la ſerrure n'eut été fort grand ; il y applique l'œil. Il voit le marchand debout & ſeul ; un moment après la porte d'un cabinet s'ouvre, & il en voit ſortir la vieille, conduiſant par la main une jeune perſonne d'une beauté ſi raviſſante, qu'en la regardant il en fut preſqu'ébloui ; ſa taille dégagée reſſembloit à la tige d'un jeune arbre planté ſur le bord d'un fleuve ; ſes yeux noirs, coupés comme le fruit du riche amandier de Damas, rendoient un éclat doux, comme celui de l'étoile

du matin; ses sourcils, pareils à un arc parfait, menaçoient de flêches inévitables & mortelles tous ceux qui osoient envisager les charmes de son visage. Sa bouche étoit comme l'anneau de Salomon, sur lequel est écrit le nom ineffable; le vermeil de ses lèvres effaçoit la vivacité du corail, ses dents étoient rangées à ravir, blanches comme l'albâtre, & couvertes du même émail qui fait briller les perles de la mer rouge & du golfe Persique. Le peu de paroles qui sortoit de sa bouche paroissoit devoir surpasser par sa douceur celle du miel de la Palestine. On auroit dit que sa respiration embaumoit l'air, tout en faisant soulever doucement sur sa poitrine deux globes de la blancheur des lis, de la rondeur & de la fermeté de la grenade. Enfin elle étoit au-dessus de tous les éloges que le plus inspiré des poëtes eût pu faire de ses beautés, & une modestie angelique servoit de cadre à ses perfections. Sa vue enchanta le calife, qui remarqua avec peine qu'elle n'avoit pas assez de linge pour se couvrir.

Quand cette jeune personne s'apperçut que sa mère l'avoit exposée à la vue du

marchand, elle fut couverte de confuſion, & n'en parut encore que plus belle; elle chercha ſur le champ à ſe dérober aux regards, en rentrant dans le cabinet dont on l'avoit fait ſortir. « Ah! ma mère, s'écria-t-elle, quelle action avez-vous commiſe en m'expoſant à la vue de cet homme! Dieu défend aux femmes & aux filles de ſe préſenter devant eux. »

« Raſſurez-vous, lui dit la mère, rien n'eſt mal dans ce qui ſe fait à bonne fin; l'homme peut voir une fois la perſonne qu'il recherche; ſi le ſort les unit, alors tout eſt bien; ſi on ne ſe convient pas, on ne ſe voit plus, & rien n'eſt mal. »

La jeune beauté s'étant retirée, le calife, au lieu de l'œil au trou de la ſerrure y avoit appliqué l'oreille; entendant le diſcours de la vieille, il penſa qu'il l'avoit mal jugée en la prenant pour une entremetteuſe. « Cette pauvre femme, dit-il, a une belle jeune fille à marier, il faut bien qu'elle uſe du ſeul moyen de lui trouver un mari: c'eſt de la faire voir.

Pendant cette réflexion du calife, la mère entroit en converſation avec le jeune marchand; je vous ai promis une merveille,

lui dit-elle, & ne vous ai pas trompé; elle eſt auſſi bonne qu'elle eſt belle, ne vous conviendroit-elle pas ?

Madame, reprit le marchand, elle me convient ſi parfaitement, qu'il ne s'agit plus que de ſavoir ce que vous me demanderez pour le contrat & pour la dot.

Quatre mille ſequins pour l'un, répond la mère, & autant pour l'autre; madame, répliqua le marchand, je ſerois réduit à l'aumône & au-delà; je n'en poſsède que quatre mille en tout. J'en offre mille pour la dot, autant pour fournir aux habits de noces & aux ameublemens, il m'en reſtera deux mille pour mon commerce & faire ſubſiſter mon épouſe, je ne puis pas faire d'autre ſacrifice.

Par le nom de Dieu, qui eſt écrit ſur le front du grand Prophête! jura la femme, ſi des huit mille ſequins que je demande il en manque un, vous ne poſſéderez pas un cheveu de ma fille.

Je m'eſtimerai malheureux, après l'avoir connue, madame; mais ce que vous demandez de moi eſt impoſſible: en diſant cela il fait un ſalut & ſe retire.

Un épouſeur vient de faire retraite: un

autre va se présenter, c'est le calife lui-même. La belle qu'il a apperçue surpasse de beaucoup en beauté la princesse de Perse, qui même, selon la loi, n'est pas encore son épouse, qu'il a condamnée à la mort, & qu'il laisse languir dans une prison, en attendant l'événement d'une prophétie d'Yemaleddin, dont dépend son sort & celui de cet officier.

Haroun-Alraschid entre délibérément chez la vieille femme & la salue : que voulez-vous ? lui demande-t-elle ; je viens, madame, dit le calife, de la part du jeune commerçant à qui vous vouliez donner votre fille ; il m'a chargé de vous dire que vous ne deviez plus penser à lui ; nous le savons, reprit la vieille, il est sorti d'ici, à condition de ne plus y revenir.

Eh bien, donnez-la moi, répartit le calife, & vous me trouverez disposé à vous compter & les huit mille sequins, & ce que vous voudrez exiger pour votre ameublement, & pour vos fantaisies ; je ne veux point vous borner là-dessus.

La vieille regarde le calife du haut en bas. Voleur que vous êtes ! dit-elle, car vous en avez l'équipage ; comptez-vous

détrousser la caravanne de la Mecque pour donner huit mille sequins, & tant de linge, d'habits, & de meubles? Vous n'avez pas même de quoi vous couvrir; sortez d'ici, brigand, ou je vais appeler du secours.

Que je sois voleur ou non, madame, reprend le calife, ce ne sont pas vos affaires. Je m'offre à réaliser sur le champ les huit mille sequins; j'y joindrai un présent pour vous, que vous trouverez très-honnête; tous les meubles...... Tu penses te moquer de moi, voleur; mais il y a bonne justice à Bagdad; on n'y vient pas railler impunément une pauvre femme sans défense. Je te somme de ta parole: si tu ne la tiens pas & nous berces ici de mensonges, le commandeur des fidelles te fera étrangler ce soir.

J'accepte les conditions, & suis prêt à les signer, dit le calife; j'épouse votre fille, & vous verrez que je saurai tenir ma promesse; sur ce propos la vieille le fait entrer dans sa chambre, il s'y assied & lui dit: prenez vos précautions contre moi dans votre absence. Enfermez bien votre fille, allez chez un tel cadi, sa demeure n'est pas éloignée, dites-lui que l'homme

qui s'appelle *Il Bondocani* le demande ici, & qu'il vienne ſur le champ.

Et vous penſez, dit la femme, que le cadi viendra ici pour un homme de votre eſpèce? Si vous êtes riche, ce ne peut être que tant-pis pour vous. Vous l'êtes ſurement de bien mal acquis; vous n'êtes qu'un coupe-jarrêts, & un cadi ſe mettroit en mouvement pour vous?....... Le calife ſourit à cette réponſe; allez, Madame, lui dit-il, ne vous embarraſſez de rien, dites ſeulement au cadi qu'il vienne, & qu'il apporte avec lui du papier & des plumes.

La vieille ſe détermine à aller chez le cadi. « Si le juge vient, dit-elle, ſur le premier mot de celui qui ſe propoſe pour être mon allié, je puis bien regarder mon gendre prétendu comme un chef de voleurs. Mais, ou le cadi fera ce que je vais lui dire, ou il faut qu'il me débarraſſe de ce brigand-là. Tout en faiſant ſes réflexions, elle eſt arrivée à la maiſon du cadi. Elle ne voulut point entrer dans l'appartement où étoit ce magiſtrat avec pluſieurs nobles de la ville. La honte qui ſuit la pauvreté, & la crainte d'être chaſſée, la retenoient. Cependant, ſe diſoit-elle à elle-même,

ſi je n'entre pas je n'avancerai rien. Il faut au moins que je tâche de ſavoir ce que c'eſt que l'homme qui veut être mon gendre, ne fût-ce que pour en être débarraſſée.... Allons, il faut riſquer.... Alors elle avançoit près de la porte de l'appartement, & revenoit bien vîte ſur ſes pas, dans l'appréhenſion qu'une fauſſe démarche lui attirât quelqu'événement fâcheux; à peine s'eſt-elle donné le temps de laiſſer entrevoir ſon viſage, qu'une terreur panique dont elle eſt ſaiſie, lui ôte abſolument le courage de ſe montrer entièrement. »

Le cadi a obſervé cette tête qui va & vient, ſe montre & diſparoit. Il ordonne à un de ſes officiers de voir ce que peut vouloir la perſonne qui ſe préſente d'une manière auſſi extraordinaire. On lui amène la vieille. Que voulez-vous, bonne femme? lui dit ce juge. Seigneur, répondit-elle, j'ai chez moi un jeune homme qui vous mande de le venir trouver.

Que dis-tu, inſolente vieille? reprit le cadi. Un homme me mande de le venir trouver? En même temps il ſe retourne du côté de ſes officiers: qu'on enchaîne

cette extravagante, & qu'on la conduiſe à l'hôpital des folles.

Miſéricorde! s'écria la vieille, en entendant l'ordre. Ah! le maudit voleur, qui m'a envoyé ici pour me perdre! Ne lui avois-je pas dit qu'il n'étoit pas fait pour commander au cadi de venir le trouver?... Ne vous en prenez point à moi, Monſeigneur, dit-elle à ce juge, en lui adreſſant la parole; j'ai chez moi un voleur, un brigand, un pendart, qui m'a forcé de faire cette démarche. Je venois bien à contre-cœur, mais enfin je ne ſuis qu'une femme; je ſuis ſeule; ce méchant homme ſe rend le maître chez moi; il veut abſolument épouſer ma fille : il dit que vous le connoiſſez, qu'il s'appelle *Il Bondocani* (1).

Dès que le cadi eut entendu prononcer ce nom. Qu'on me donne mon faragi (2), s'écria-t-il.... Qu'on laiſſe cette femme en liberté... Ma bonne, dit-il à la femme, en radouciſſant le ton, vous dites que le jeune homme qui vous a envoyée à moi s'appelle....

(1) Quand le calife ſortoit déguiſé il prenoit un nom de guerre connu de tous les principaux officiers.

(2) Habit de cérémonie des cadis.

Monſeigneur,

Monſeigneur, répond la vieille, ne me faites pas répéter ſon nom; il me donne la chair de poule. C'eſt sûrement celui d'un grand coquin, d'un chef de voleurs; mais puiſqu'il faut que je le répète, il s'appelle *Il Bondocani.*

A ce nom le cadi reconnut que c'étoit le calife en perſonne. Il s'enveloppe de ſon faragi: madame, dit-il à la vieille, je vous fais mille excuſes de l'équivoque que j'ai faite, & de la bruſquerie avec laquelle je vous ai parlé, ſans vous connoître.

Les ſpectateurs furent très-étonnés de voir en un moment le cadi changer de ton & de procédés, & cela au ſeul nom d'un homme, parce qu'il s'appelle *Il Bondocani.* Où allez-vous avec tant d'empreſſement, ſeigneur? lui démandèrent-ils; il leur répond: j'ai des affaires dont je ne ſaurois donner connoiſſance. Puis s'adreſſant très-poliment à la vieille; c'eſt chez vous qu'on m'attend, madame? — Oui, ſeigneur. — Faites-moi le plaiſir de m'y conduire.

On peut juger que la vieille, précédant le cadi, marchoit au retour plus leſtement qu'elle n'étoit venue: elle avoit bien des frayeurs en ſortant de ſa maiſon; la com-

miſſion qu'elle avoit à remplir lui paroiſſoit fort ſcabreuſe, & l'étoit en effet aſſez pour l'avoir expoſée à paſſer pour une folle à mettre à l'hôpital. A préſent elle ſe voit traiter avec reſpect, on la qualifie du nom de dame. Certes, dit-elle en elle-même, mon gendre futur porte un nom bien reſpectable au cadi, ou la frayeur aura ſaiſi ce magiſtrat en entendant nommer ce terrible chef de voleurs, au point de le rendre fou, puiſqu'il vient chez moi ſans babouches (1). Quel changement! ce n'eſt plus moi qu'il faut mettre à l'hôpital, c'eſt lui qui, en entendant un nom, qui me paroît à moi tout comme un autre, ſe met à courir en habit de cérémonie, pieds nuds, & ſans trop ſavoir ce qu'il dit. Il faut que ce cadi craigne bien les voleurs, & que mon gendre futur lui en impoſe plus qu'un autre, pour lui avoir joué ſans doute quelque mauvais tour.

Ces idées occupèrent la vieille juſqu'à ſon arrivée dans ſa maiſon. Le cadi, qui la ſuivoit, y entre & reconnoît le commandeur des fidelles. Son premier mou-

(1) Eſpèce de ſouliers que portent les Orientaux.

vement eſt de ſe proſterner; un ſigne du calife l'en diſpenſe, & lui indique que le ſouverain veut demeurer inconnu. Alors, après un ſalut ordinaire, le magiſtrat s'aſſied à côté d'*Il Bondocani*, qui lui dit: Monſeigneur, je veux prendre pour épouſe la fille de cette vieille femme. Alors la mère & la fille paroiſſent, & le cadi leur demande ſi elles acceptent les propoſitions que leur fait *Il Bondocani*, & à la fille particulièrement, ſi elle veut le prendre pour époux. Toutes deux ayant répondu, oui monſeigneur; le cadi les preſſe de dire ce qu'elles exigent pour le contrat & pour la dot. La vieille répond, quatre mille ſequins pour l'une & autant pour l'autre. Vous, *Il Bondocani*, dit le cadi au calife, acceptez-vous la propoſition de payer les huit mille ſequins? Oui monſeigneur, répond le calife, vous pouvez dreſſer notre contrat.

L'embarras du cadi ne fut pas médiocre pour obéir au commandeur des fidelles. Il n'avoit pas fait attention à l'ordre qu'on lui avoit donné d'apporter du papier. Il lui reſtoit la reſſource de ſuppléer à ce défaut, en écrivant le contrat ſur le bas de ſon faragi.

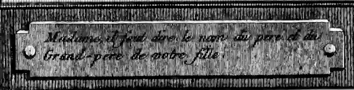
Après avoir écrit les premières lignes, qui ſont de protocole, il s'adreſſe à la vieille : « Madame, il faut dire le nom du père & du grand-père de votre fille. »

Si le père & le grand-père de ma fille vivoient, s'écria douloureuſement la vieille, je ne ſerois pas réduite à la donner à un homme dont je n'oſerois dire ce que je penſe.

A la bonne heure, madame, dit le cadi; mais ils ne vivent plus, & leurs noms ſont néceſſaires ici. Ma fille, reprit la vieille, s'appelle *Zutulbé*; moi, *Lelamaïn*. Le reſte ne ſauroit venir juſques ſur mes lèvres. On n'a pas beſoin d'être une fille de ſi bon lieu, pour n'épouſer qu'un voleur.

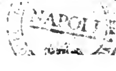
On peut penſer combien le calife rioit intérieurement de l'embarras du cadi, du chagrin de la femme, en un mot, des incidens de la petite ſcène que lui procuroit la biſarrerie de ſon déguiſement.

Le contrat enfin eſt dreſſé. L'homme de loi coupe gravement le morceau de ſon faragi ſur lequel il eſt écrit, & le remet à la jeune perſonne; mais ayant honte de ſortir couvert d'un vêtement ainſi délabré, il le quitte & le donne à la vieille, en la



Madame, il faut dire le nom du père et du Grand-père de notre fille.

J. Moulliet inv. — De Launay sc.



priant d'en faire l'aumône aux pauvres. Et ſon miniſtère n'étant plus néceſſaire, il fait un ſalut & ſe retire.

Il faut donc, dit la vieille à ſon nouveau gendre, que vous ayez joué quelque bon tour de votre métier à ce cadi. On voit que vous êtes un chef de voleurs qui ſavez vous faire craindre. Ce pauvre homme eſt accouru ici, ſans ſe donner le temps de mettre des babouches: il s'en retourne à demi nud, ayant laiſſé ici ſon faragi, & par-deſſus tout, il s'en va ſans être payé. Vous ne lui avez rien donné pour ſon contrat: le voilà, pour vous avoir ſervi, ſans argent & ſans robe de cérémonies. Etes-vous donc auſſi avares que cela, vous autres voleurs?

Ma bonne mère, reprend le calife en riant, que vous importe la robe & le payement du cadi? Ne vous occupez point de ces choſes là. Il en reſte de plus eſſentielles dont vous & moi devons nous mêler. Je ſors pour aller chercher la dot convenue, & les étoffes ſuffiſantes pour habiller mon épouſe; vous verrez que je ne ſuis avare qu'à propos.

Et qui eſt l'infortuné, s'écria la vieille, de qui le coffre fort & le magaſin vont

fournir à vos libéralités ? Il ſera bien étonné demain en ſe trouvant ainſi dépouillé, ſans ſavoir par qui ; car je penſe bien que dans une ville comme celle-ci, vous faites tous vos coups à la ſourdine.

Haroun, ſans répondre à cette nouvelle queſtion, retourne dans ſon palais ; il ſe revêt des habits convenables à ſa dignité, il mande ſon architecte, lui indique la maiſon qu'il veut faire décorer, & lui ordonne de prendre avec lui tous les ouvriers qui ſont néceſſaires pour la transformer ſur le champ, de manière que pour l'ornement dont elle eſt ſuſceptible, elle puiſſe entrer en comparaiſon avec un des plus riches appartemens de ſon palais. Le grand viſir, lui dit-il, vous fera fournir tout ce dont vous aurez beſoin pour la perfection de ce travail. Mais il faut que tout ſoit en état avant le coucher du ſoleil. Aſſurez-vous de tous vos moyens, & ſongez que votre tête répond de votre fidélité à remplir mes ordres. Si la femme chez laquelle vous allez, vous demande de quelle part vous venez pour faire travailler dans ſa maiſon ; vous lui répondrez : de celle de votre gendre. Si elle vous preſſe pour ſavoir quelle eſt la

profeſſion de ſon nouvel allié & ſon nom ; vous direz : « nous ne ſavons point quel métier il exerce ; mais nous pouvons vous dire qu'il ſe nomme *Il Bondocani.* » Qu'il ne ſoit queſtion de mon rang vis-à-vis de qui que ce ſoit : choiſiſſez bien vos ouvriers, & ſongez que ſous peine de la vie vous me répondez de votre diſcrétion & de la leur.

L'architecte ne fait d'autre réponſe que celle-ci : j'obéirai au prince des fidelles. Il raſſemble ce qui lui eſt néceſſaire en tout genre : en un mot la maiſon de la vieille Lelamaïn ſe remplit d'ouvriers, de meubles, de tapis, d'étoffes ; les échelles ſont aux murs : on ſe met à l'ouvrage de tous côtés. « Qui vous envoie ici, demande aux ouvriers, Lelamaïn ; qu'y venez-vous faire ? . . . Nous venons, répondent-ils, embellir votre maiſon, y appliquer cette menuiſerie de bois d'aloës, y placer ces marbres, ces peintures, ces meubles, ces rideaux, par ordre du mari que vous avez donné à votre fille. Mais comment l'appelez-vous ? Quelle eſt ſa poſition, ſa qualité, dit la vieille ? . . . Nous ne connoiſſons point ſes qualités : pour ce qui regarde ſon

nom, il nous eſt aiſé de vous ſatisfaire; il s'appelle *Il Bondocani.*

Je ſavois bien, dit alors en elle-même la bonne Lelamaïn, qu'un chef de voleurs ſe faiſoit redouter de toute la campagne. Il me paroît que cette terreur a abſolument gagné la ville. Pas un de ces gens-ci n'oſe dire qu'un voleur eſt un voleur; cela eſt fort extraordinaire.

Pendant qu'elle faiſoit ces réflexions, un homme arrive, précédant des porte-faix, qui vont depoſer au fond d'une ſeconde pièce un coffre d'acier damaſquiné en or. Qu'apportez-vous là, lui dit la vieille? C'eſt, lui répond cet homme, la dot de la nouvelle épouſe. Vous trouverez dans ce coffre huit mille ſequins en or, & deux mille de plus pour vos dépenſes; voilà la clef.

A la bonne heure, reprit Lelamaïn, mon gendre, dans ſa façon, eſt homme de parole; mais où a-t-il pris tout cela, qui eſt-il? que fait-il? Je ne ſais, répond le meſſager, ni qui il eſt, ni ce qu'il fait; vous devez connoître mieux que moi le mari de votre fille: je ne ſais rien autre choſe de lui, ſinon qu'il s'appelle *Il Bondocani.*

Pendant ce temps, les ouvriers ont mis la dernière main à leur ouvrage, & la nuit n'eſt pas encore venue ; deux grandes pièces très-délabrées, dont deux planches appuyées ſur quelques cailloux, deux ſelettes de bois, deux nattes uſées formoient tout l'ameublement, ont tellement changé d'apparence & de forme, qu'elles pourroient faire partie d'un appartement royal.

Lelamaïn conſidère pièce à pièce tous les objets par leſquels on a opéré cette métamorphoſe, & ne peut ſe retenir, malgré le peu de ſuccès de ſes premières tentatives, d'aller aux ouvriers l'un après l'autre leur dire : « vous ſavez sûrement qui eſt mon gendre : ce qu'il fait ? Elle reçoit toujours la même réponſe : » nous ſavons qu'il ſe nomme *Il Bondocani.*

La vieille ſe trouve enfin ſeule dans la maiſon avec ſa fille : votre époux, lui dit-elle, doit être un homme fort extraordinaire, il a fait faire en un jour ce qu'un autre entreprendra vainement de finir en une année. Il n'y a que le calife, ou un chef de voleurs, qui puiſſe avoir tant de gens à ſa main. Tout en obéiſſant à mon gendre, ces gens-ci n'oſent pourtant pas

l'avouer pour ce qu'il eſt ; ils ſeroient forcés de rougir, & pour lui & pour eux-mêmes : d'ailleurs ils ont tous une belle peur. Je me ſuis accoſtée du plus jeune d'entr'eux, croyant en tirer meilleur parti, & il m'a dit : « ſi l'un de nous avoit l'imprudence de révéler la qualité de votre allié il lui en coûteroit la vie. » Vois, ma fille, ſi tu n'as pas épouſé un chef de voleurs, & la terreur que cela inſpire à tout le monde. Dieu & ſon prophête nous ſoient en aide.

L'architecte eſt venu rendre compte au calife de l'exécution des ordres que ſon ſouverain lui avoit donnés ; il en reçoit ſur le champ la récompenſe, & pour lui & pour ceux qu'il a employés. Le logement n'eſt encore garni què de ſes meubles eſſentiels : Haroun ordonne à Giafar d'y faire tranſporter tous ces ornemens ſomptueux, prodigués dans les appartemens des monarques pour en augmenter la magnificence, plus encore que la commodité.

Lelamaïn voit arriver ce ſurcroît de luxe, & eſſaye de nouveau de s'informer de la qualité de celui de qui viennent toutes ces belles choſes : nous ſavons, lui diſent les

porteurs, tout en les mettant dans l'ordre où elles devoient se trouver, qu'elles vous sont envoyées par le mari de votre fille, dont le nom est *Il Bondocani* : nous en avons reçu l'ordre de lui.

A peine ces porteurs s'étoient retirés que d'autres s'annoncent en frappant à la porte : la vieille leur ouvre, ils sont chargés de ballots d'étoffes magnifiques, de toutes les espèces : on les ouvre, on les étale devant elle : pour qui déployez-vous ces belles choses-là ? dit-elle, — pour vous les faire voir, madame..... Mais vous me les montrez en vain, ces étoffes ne sauroient être pour nous, nous ne sommes pas assez riches. — N'est-ce pas ici la maison qu'on a réparée aujourd'hui ? dirent les porteurs — oui, répond Lelamaïn ; en ce cas, reprennent-ils, tout est à vous ; celui qui est entré dans votre alliance vous les envoie : meublez votre maison, habillez la nouvelle épouse & toute votre parenté ; votre gendre a de tout en abondance, n'épargnez rien : nous sommes chargés de vous dire qu'il viendra cette nuit à onze heures dans votre maison, & en disant cela ils se retirent.

« Il viendra à onze heures! répéta la vieille; les voleurs ne rôdent jamais que la nuit, quand tout le monde dort : à la ſuite de cette petite réflexion, voyant qu'il reſte des choſes à mettre en ordre, elle demande le ſecours de quelques-uns de ſes voiſins. L'étonnement de ceux-ci fut très-conſidérable, en voyant ſa maiſon traveſtie en un jour, d'une eſpèce de taudis en un palais ſuperbe : il étoit naturel qu'ils fuſſent curieux de ſavoir comment cela avoit pu ſe faire, cela tenoit de l'enchantement, de l'illuſion, du ſonge; cela s'eſt fait naturellement, diſoit la vieille Lelamaïn : un homme eſt venu ce matin me demander ma fille en mariage : il a fait venir le cadi; le contrat s'eſt dreſſé, & un moment après, par les ordres de mon gendre, tous les ouvriers de Bagdad ſont venus étaler & arranger ici les magnificences que vous voyez.

En ce cas, reprirent les voiſins, vous avez donné votre fille à un prince, ou au plus riche de tous les commerçans du pays; il s'en faut de beaucoup, répondit la vieille, que nous ſoyons ſi bien tombés. Je crains, par ce que j'ai vu, que mon

gendre ne ſoit un voleur ; & par la terreur qu'il inſpire à tous ceux que j'ai vu s'employer pour lui, je ne puis le regarder que comme un chef de voleurs.

A cette déclaration les voiſins furent ſaiſis de frayeur ; au moins, madame, dirent-ils à la vieille, rappelez bien à votre allié, que l'uſage fut toujours parmi leurs ſemblables, d'épargner les gens de leur voiſinage : ne craignez rien, dit la vieille : ſurement mon gendre eſt un voleur, mais je ne le crois pas capable de faire du tort à ſes voiſins. Je l'engagerai à vous menager, ſoyez tranquilles ſur ma parole.

Sur ces propos, les voiſins prennent confiance. Les hommes achèvent de ranger les meubles de la maiſon, les femmes aident la nouvelle mariée à ſe parer ; la nature avoit tant fait pour elle, qu'elle n'avoit aucun beſoin des reſſources de l'art, & cependant un bijou ſembloit augmenter de prix, en contribuant à l'embellir dès qu'il approchoit d'elle.

Le travail intérieur de la maiſon eſt interrompu par le bruit qui ſe fait à la porte : on y frappe, c'eſt pour qu'on laiſſe entrer les mets qui peuvent compoſer le

repas le plus délicat & le plus somptueux ; il est suivi d'un second service composé des fruits les plus beaux, les plus rares, & des confitures les plus exquises ; les vins les plus délicieux, les liqueurs les plus fines sont les accompagnemens des autres préparatifs de ce magnifique banquet. La vaisselle n'est qu'or & porcelaine.

Prenez cela, madame, disent les porteurs à la vieille, & régalez-vous avec vos voisins.

« Vous venez de la part de mon gendre ? leur répond Lelamaïn : mais une fois pour toutes, par complaisance, par charité, dites-moi qui il est, quelles sont ses qualités : nous n'en savons pas plus que vous, madame, lui répondent les porteurs ; tout ce que nous pouvons vous dire c'est son nom.... Ah ! je le sais mieux que vous, repliqua la vieille. Je n'ai pas besoin qu'on me le redise tant de fois.

Les porteurs se sont retirés, les voisins de Lalemaïn s'entre-regardent, & commencent à croire sérieusement que le nouveau marié est un chef de voleurs. Ils se mettent à table, après avoir mis en réserve ce qu'il y avoit de plus délicat, pour

ſervir au ſoupé de l'époux & de l'épouſe, & ſe déterminent à tirer le meilleur parti poſſible de l'aventure, en mangeant du plus grand appétit. Le repas fini, ils prennent congé de la fille & de la mère, en les félicitant ſur l'heureux changement de leur fortune, en leur ſouhaitant mille proſpérités, & ſe répandent bien vite dans tous les quartiers de la ville, pour y ſemer la nouvelle qu'un chef des voleurs du déſert a épouſé la charmante fille de la vieille Lelamaïn : cela s'eſt fait dans le jour même, ſans myſtère, ſans aucune façon : la maiſon eſt comblée de richeſſes, on y trouveroit les dépouilles de dix caravanes.

Le jeune marchand, à qui Lelamaïn avoit propoſé ſa fille, en étoit devenu fort amoureux ; il eſt piqué qu'un voleur ait eu la préférence ſur lui ; il prémédite de perdre ſon rival & de reconquérir l'objet dont celui-ci lui a dérobé la jouiſſance ; il s'agit d'aller trouver le juge de police, de lui faire une déclaration ; les témoins ſont là pour l'appuyer ; le voleur ſera ſaiſi, étranglé, ſans autre forme de procès. Lui aura ſa part dans la confiſcation, & par

deſſus le marché, en dépit de la maudite mère, la fille lui étant adjugée, il l'épouſera: voilà le plan que lui font concevoir & exécuter ſur le champ, l'amour, la jalouſie & l'avarice; il s'eſt rendu chez le juge, auquel il fait ouvrir les yeux, en enchériſſant ſur le tableau de toutes les richeſſes que le voleur prétendu avoit eu l'imprudence d'étaler dans la maiſon de Lelamaïn : &, par deſſus tout, il commence par garnir la main du juge.

Ce magiſtrat, homme très-intéreſſé, reçoit l'argent qu'on lui donne, écoute le rapport avec une apparence de flegme, ſe donne le temps de réfléchir, & prenant le ton de gravité convenable à ſa place : « allez, lui dit-il, retournez-vous en chez vous, il n'eſt encore que huit heures, vous reviendrez à dix : c'eſt le temps du ſouper, & le moment favorable pour ſurprendre le voleur. Je le ferai ſaiſir, enchaîner, étrangler. Je vous mettrai en poſſeſſion de la jeune fille, & ferai donner la baſtonnade à la vieille, pour la punir de vous avoir donné un ſemblable concurrent; mais il ne faut pas que rien tranſpire. Le jeune marchand ſe retire & revient à

l'heure indiquée. Le juge avoit fait rassembler trois cent huissiers : il monte à cheval, & s'achemine vers la maison de la vieille, précédé du délateur ; il y arrive sans avoir trouvé personne sur le chemin, chacun alors étant retiré chez soi : la demeure de la vieille est investie. La mère & la fille tranquillement assises, attendoient à la clarté de beaucoup de flambeaux posés sur des candelabres d'or, l'arrivée du nouveau marié : elles entendent du bruit. Lélamaïn regarde par une fenêtre de la cour, & reconnoit à la lueur d'une multitude de flambeaux le juge de police, au milieu de ses officiers & d'une nombreuse escouade.

On frappoit à la porte à coups redoublés, la vieille se garde bien de l'ouvrir, mais les coups deviennent plus précipités & plus forts ; celui qui les appuyoit de manière à briser le marteau, s'appeloit Chamama ; jamais juge avare & corrompu n'auroit pu choisir un plus digne ministre. Ce démon incarné se donnoit de lui-même Satan pour père, & le Diable Camas pour frère. Enfonçons la porte, crioit cet enragé, puisqu'on ne veut pas nous l'ouvrir ; nous

courons le risque que les trésors qui sont ici nous échappent ; pendant qu'on fait résistance, on les enterre peut-être, & nous ne pourrons pas les retrouver. D'ailleurs, il peut passer une ronde d'officiers supérieurs, il s'en trouvera qui se porteront ici, éveillés par le bruit, & qui viendront partager le gâteau avec nous. La porte est forte ; mais il faut envoyer chercher des leviers & opérer sur le champ, si nous voulons que rien ne nous échappe.

Cette brusque exécution cadroit avec la secrète inclination du juge ; mais il avoit pour second chef sous lui, un officier nommé Hazen, d'un naturel doux, bienfaisant, charitable, & même disposé à prendre le parti des malheureux. « Le conseil de Chamama est violent & dangereux, dit cet officier au juge. Jamais la maison qu'il veut insulter ne fut soupçonnée d'être une retraite de voleurs ; ne se peut-il pas que ce jeune marchand, aveuglé par la jalousie, vous ait fait une fausse déclaration ? Alors, à quoi demeurons-nous exposés, pour avoir violé l'asile des femmes, qui est sous la protection expresse de la loi ; nous qui

devons compte de nos actions au prince des fidelles. »

Lelamaïn prêtoit l'oreille à tous ces discours. Ah! dit-elle, en courant à sa fille, nous sommes bien malheureuses : le juge vient chercher le voleur & l'arrêter ?

N'ouvrez point la porte, ma mère, répondit la jeune personne ; il se peut que Dieu nous envoie du secours pour nous tirer de l'extrême embarras où nous sommes.

Cependant le juge continuoit de faire frapper à la porte : qui êtes-vous, dit la vieille, qui frappez avec cette violence ?

C'est le juge de police, répondoit d'une voix terrible le détestable Chamama ; ouvre, infâme vieille, qui prostitue la jeunesse & recèle les voleurs : ne sais-tu pas à quoi tu t'exposes en résistant ?

Nous ne sommes ici que deux femmes, reprit Lelamaïn ; vous devez connoître & respecter la loi. Nous ne devons ni ne pouvons vous ouvrir, vous ne devez pas entrer ici.

Ah, sorcière! répliqua Chamama, écumant de colère, ouvre ta porte, ou nous allons l'enfoncer, & nous ferons brûler ta fille & toi. Lelamaïn ne répondit ni aux

menaces ni aux invectives, & vint rejoindre sa fille : vois, lui dit-elle, si mes craintes étoient fondées; est-il clair maintenant que tu es mariée à un voleur? fasse le ciel qu'il ne vienne pas ici ce soir! Le juge & ses officiers, s'ils se saisissent de lui, le feront couper en morceaux. Ah, ma fille! si votre père vivoit encore, si même votre frère n'étoit pas tombé dans le malheur, aurions-nous fait une alliance qui nous eût exposées à voir notre porte assiégée par le juge & tous les méchans qui sont à sa suite? Que voulez-vous? disoit la jeune personne; depuis quelque temps la fatalité des astres, qui conduit tout, nous poursuit. C'est assez pour nous de nous y soumettre: épargnons-nous les tourmens des inquiétudes qui ne peuvent remédier à rien.

Pendant que le juge & Chamama insistent pour se faire ouvrir la porte des deux femmes, & que celles-ci se lamentent plus ou moins, le calife a repris son arc, ses flèches & ses bottines, & vient pour jouir des droits du mariage avec sa nouvelle épouse. L'éclat des flambeaux, le nombre des gens qui composent l'escouade

du juge & rodent autour de la maiſon de Lelamaïn, le bruit qu'on entend, l'avertiſſent qu'il ſe paſſe là quelque choſe d'extraordinaire. Bientôt il reconnoît le chef de toute la troupe, & voit à côté de lui le jeune marchand, dans la boutique duquel la vieille étoit entrée.

Chamama continuoit de frapper à la porte, en aſſaiſonnant chaque coup d'une horrible imprécation. Il répétoit les injures, les menaces de la baſtonnade, de la corde, du feu, par leſquelles juſques-là il avoit eſſayé d'effrayer, & appeloit à ſon ſecours la force des leviers pour enfoucer la porte.

Quelques gens de l'eſcouade ſe préparoient à mettre en uſage ce moyen. Le lieutenant Hazen les arrête: « camarades! leur dit-il, ne commettons point cette violence contre une maiſon dans laquelle il n'y a que deux femmes; la frayeur les ſaiſira & elles pourront en mourir. Qui nous a aſſurés, d'ailleurs, que l'homme que nous cherchons ſoit un voleur? Nous riſquons tous notre vie en enfraignant la loi, & nous nous expoſons à commettre une très-grande injuſtice.

Que de ſcrupules dans l'ame d'un mem-

bre de juſtice! s'écria Chamama; vous n'êtes point propre à votre place, Hazen; les coupables vous échapperont, tandis que vous vous perdez dans les délicateſſes de la loi. Une femme qui fait commerce de la vertu des autres, qui livre ſa propre fille à un voleur avéré, ne doit point jouir du privilége de ſon ſexe. Et pouvez-vous douter que ce ne ſoit un brigand de profeſſion que nous venons chercher ici, quand des voiſins de la maiſon, que l'on peut faire interroger, l'atteſtent?

Infâme Chamama! diſoit en lui-même le calife, en écoutant ce diſcours, tu me payeras chèrement ta conduite & ta morale, je ferai de toi un exemple frappant. En diſant cela, il imagine par quel moyen il pourra pénétrer, ſans être vu, dans la maiſon de Lelamaïn. Elle étoit contigue aux jardins d'un grand palais, dont la porte donnoit ſur une rue à côté; ce palais appartenoit à Ilamir Youmis, le premier & le chef des princes & de la nobleſſe de Bagdad, homme cruel & ſanguinaire. La porte de ce palais étoit intérieurement éclairée par beaucoup de flambeaux: un eunuque y étoit aſſis ſur un ſopha de marbre.

L'eunuque voyant entrer le calife, ſe lève, vient à lui le ſabre levé ; le prince des fidelles met la lame du ſien en oppoſition. Ah ! maudit nègre, fils de bâtard, dit-il à ce vilain monſtre, tu es toujours prêt à donner la mort, même avant de parler !

Les paroles du calife & la vue du ſabre ont fait un tel effet ſur l'eunuque, qu'il prend la fuite en tremblant, & va ſe refugier auprès de ſon maître. Celui-ci, étonné du déſordre où il le voit, lui en demande la raiſon. « J'étois, ſeigneur, lui répond le noir, ſous la porte de votre hôtel. Un homme d'un aſpect effrayant s'y eſt préſenté, j'ai voulu le renvoyer, ou le frapper de mon ſabre, s'il ne s'écartoit pas. Il a tiré le ſien, m'a parlé d'une voix de tonnerre, & j'ai cru en voir tomber ſur ma tête l'éclair & le coup. »

Infâme poltron ! lui repart Ilamir Youmis, tu auras eu peur de ton ombre ; cependant je veux ſavoir quel eſt le téméraire qui a oſé manquer de reſpect à mon eſclave. Il t'a traité, dis-tu, de maudit & de fils de bâtard ? Sa vie me répondra de cette inſolence ; qui inſulte mon eſclave,

s'attaque à moi. En disant ces mots, Ilamir Youmis s'arme de son énorme massue de bronze, & sort de son appartement pour aller trouver celui qui s'est exposé à son ressentiment.

Le calife, demeuré en place, voit venir à lui le chef de ses émirs & le reconnoit; il lui adresse la parole. O Youmis! dit-il, c'est ici votre hôtel? Dès que le chef des émirs a reconnu la voix du calife, la massue lui tombe des mains; il se prosterne le front en terre & y reste. Commandeur des fidelles, votre esclave est à vos pieds & attend vos ordres!

Mérites-tu de les recevoir, homme sans ame, ministre sans vigilance? dit le calife; toi! le chef de mes émirs & le commandant de ce quartier, que fais-tu pour maintenir le bon ordre? On vexe, on violente une pauvre femme ta voisine: c'est le juge de police, à la tête de ses barbares officiers, qui commettent cette indignité, en abusant des prérogatives de leur place; & tu ne te sers pas de l'autorité de la tienne pour réprimer cet excès? Tu dors, ivre, entre les bras de tes femmes. Ton eunuque vous garde tous; tu n'es chez toi qu'une femme

de

de plus, & tu laiſſes lâchement inſulter tes pareilles & à ta porte.

Commandeur des fidelles, répond Youmis, je n'ai pas la moindre idée de ce déſordre dont j'apprends la première nouvelle : ſi le bruit des excès commis par le juge de police fût parvenu juſqu'à moi, j'euſſe traité lui & ſon eſcouade comme ils le méritent ; & ſi vous le permettez, j'irai leur apprendre ſi c'eſt à eux à troubler l'ordre public.

Ceſſe de faire parade de zèle & de courage à contre-temps. La maiſon inſultée tient aux murs de ton jardin : nous le traverſerons, & je veux m'introduire chez ces femmes outragées à l'aide de deux échelles ; fais-les moi donner ſur le champ.

Youmis obéit. Le jardin eſt traverſé : Youmis tient le pied de la première échelle appuyée contre le mur ; à l'aide d'une ſeconde, le calife deſcend ſur la terraſſe de la maiſon où eſt ſa nouvelle épouſe. Youmis l'y a ſuivi : « reſte-là, dit-il à cet officier, juſqu'à ce que je t'appelle ; » puis, s'approchant d'une fenêtre qui donnoit ſur l'appartement, il trouva en effet que l'induſtrie de ſon architecte en avoit

fait un paradis terrestre. Les lustres & les girandoles chargées de bougies y répandoient un éclat comparable à celui du plus beau jour. Eclairée par toutes ces lumières, la jeune épouse, superbement parée, l'emportoit même sur l'idée que l'on peut avoir de la beauté : c'étoit un soleil s'élevant à l'horison au milieu d'un ciel pur : on eut dit qu'une rosée, semblable à des perles, sortoit de son front ; & qu'il découlât de ses beaux yeux baignés de larmes, une manne réunissant toutes les saveurs les plus exquises. Non, la lune à son quatorzième jour ne pouvoit briller d'un éclat ni si vif ni si doux. L'amoureux Haroun-Alraschid étoit comme en extase ; mais il en fut tiré par une exclamation de Lelamaïn.

Oh! ma fille, ils frappent comme des enragés ; la porte va être mise en pièces ! Que deviendrons-nous entre les mains de ces tigres, pauvres femmes que nous sommes, n'ayant que Dieu pour appui ? Quel surcroit de fatalité nous a envoyés ce voleur, dont l'alliance achève de nous précipiter dans la plus cruelle des infortunes ?

Ma mère, répondit la fille, vous m'af-

fligez bien douloureusement, en traitant mon mari de voleur. Je ne crois point qu'il le soit ; mais par l'entremise de votre volonté, je le tiens des mains de Dieu, & je dois me soumettre au décret qui m'unit à lui : tous les reproches qui tombent sur lui me blessent.

On observera combien ce peu de paroles dût enchanter le calife ; elles étoient pour ses oreilles, la plus douce mélodie.

Dien soit loué ! s'écria Lelamaïn, puisque tu es contente de ton choix, ma pauvre fille. Moi je trouve en lui bien des choses qui ne me déplaisent pas ; je voudrois être un oiseau pour lui aller dire qu'il ne vienne pas ce soir ; j'attendrois au bout de la rue pour lui faire rebrousser chemin. Mais s'il arrive, s'il donne dans l'embuscade & qu'il soit pris, il est mort. Ces méchans, qui sont là, vont le mettre en morceaux ; ils viendront tout prendre, & nous deux, ma chère fille, serons des brebis à la gueule du loup.

Le calife, pour interrompre ces gémissemens, prend une petite pierre, la jette sur une bougie qui étoit à côté de la mère & l'éteint. Lelamaïn la rallume, sans

chercher d'où vient ce petit accident. Une ſeconde pierre éteint la bougie qui a ſervi à rallumer la première, & la bonne mère en prend une troiſième pour faire revivre celle-ci. Il faut qu'il faſſe bien du vent, dit-elle, ou que quelque eſprit de l'air s'amuſe à ſouffler les bougies. Comme elle parloit, il lui tombe un gravier ſur la main; elle pouſſe un cri de ſurpriſe, regarde du côté de la fenêtre, & apperçoit au-deſſus le calife. Voyez votre époux, dit-elle à ſa fille; il arrive par le chemin que prennent tous ſes pareils. Jamais voleur n'entra par la porte pour faire ſes coups. Soutenez-moi encore que ce n'eſt pas un voleur: le voilà, Dieu merci, pour le moment, échappé de la griffe du juge, & j'en ſuis on ne peut pas plus contente. Puis s'adreſſant à lui: retourne-t-en bien vîte par où tu es venu, lui dit-elle; il ne fait pas bon ici pour toi. N'entends-tu pas le bruit que fait à notre porte une bande d'autres voleurs, qui ne ſont pas des tiens. Ces enragés-là ne te feront point de quartier.

Pendant la harangue de Lelamaïn, le calife a quitté ſes bottes, ſon manteau,

ſa ceinture ; il en fait un paquet, dans lequel il a enveloppé ſon arc & ſes flêches, & s'élance dans l'appartement avec la légéreté d'un oiſeau. Il a ſalué affectueuſement la mère ; il eſt au col de la fille, qu'il embraſſe très-tendrement, & cela ſans donner le temps de parler,

Voleur ! dit-elle, c'eſt bien ici le temps d'embraſſer, quand on vient te chercher pour te faire périr. Le moins qu'il puiſſe t'en coûter, ce ſont les deux mains. Voilà comme on vous traite, vous autres, quand on vous fait grâce. Eſt-ce que tous ces gens-là ne te font pas peur ?

Non, notre bonne mère, répond le calife, j'en ai bien vu d'autres, & tel que vous me voyez, je ſuis fait au bruit. Laiſſons en faire à ces gens-là. Ils ont ſoupé, & ne ſont pas attendus dans leurs maiſons par des affaires auſſi agréables, que le ſont ici les miennes. Nous allons nous mettre à table, ma chère épouſe & moi : leur tapage nous ſervira de ſymphonie. Servez-nous quelques-uns de vos meilleurs plats ; vous aurez fait bonne chère à vos voiſins, mais ſans doute il vous en reſte quelque choſe.

La vieille dreſſe la table, la couvre, tout en diſant : « c'eſt un vrai démon ; il n'a non plus peur de trois cent hommes, que je l'aurois d'une puce. Malgré tout le mal qu'on dit du métier, je conçois qu'une femme pourroit aimer un voleur ; ils ſont leſtes comme des chamois, & courageux comme des lions.

La table eſt miſe. Le calife eſt à côté de ſon épouſe : Lelamaïn eſt en face ; elle voit ſon gendre manger du meilleur appétit, ſans ceſſer de careſſer des yeux ſa charmante épouſe. De temps en temps, le propos tendre & galant ſe joint à ce langage muet.

Délices de mon ame ! diſoit le calife, enivré d'amour, donnez-moi ce petit morceau qui a touché vos lèvres de roſes, que votre délicieuſe haleine a parfumé ? Ah ! ſi je pouvois y ſurprendre un ſoupir qui fut pour moi !

Quel enchanteur ! diſoit la vieille entre ſes dents. Où a-t-il encore été voler toute cette ſorcellerie de paroles, pour rendre ma fille folle de lui, afin qu'elle le pleure demain de toutes les larmes de ſes yeux ?

Vous parlez ſeule, notre bonne mère !

que dites-vous ? — Que vous pourriez être plus honnête à mon égard ; il ſemble que je ne mérite pas à vos yeux les attentions d'un galant homme. — J'honore, je reſpecte vos rides ; elles annoncent une vénérable expérience, une maturité parfaite.— Peſte ſoit de votre maturité ! j'ai mérité autrefois qu'on me dit quelque choſe de mieux. — Ah ! je le crois, pour peu que vous ayez jamais reſſemblé à ce charmant enfant-là.

En diſant cela, Haroun embraſſoit tendrement ſon épouſe. Mais tout d'un coup celle-ci frémit à un affreux éclat de voix, ſortant de la terrible poitrine du redoutable Chamama. Ouvre! ouvre, crioit-il, vieille ſorcière ! & il ſembloit frapper à la porte avec des bras de fer.

Ne craignez rien, ma douce colombe! diſoit le calife. Jouiſſons ici du charme de nous aimer & de nous en donner des preuves. Il n'eſt rien de ſi doux que les plaiſirs contrariés, tous les autres affadiſſent. Frappe, tonne, ébranle, fougueux Chamama! Force la tendre & tremblante beauté, que tes horribles menaces effrayent, de venir chercher un aſile dans mes bras:

que son ame prenne la route de mes lèvres, pour venir se réfugier dans mon cœur.

Finiras-tu, chien de voleur! bourreau, crioit la vieille : nous laisseras-tu là ? Sauve-toi par la fenêtre; la maison va s'écrouler. Veux-tu y mettre le feu avec tes paroles ? Pour ma part, déjà, je suis plus morte que vive.

Non, je ne sortirai pas d'ici, dit le calife, j'y suis trop délicieusement occupé; mais comme il temps de nous mettre au lit, puisque la musique de nos noces vous déplaît, il faut renvoyer les symphonistes. Prenez cette bague; parlez par le trou de votre serrure aux gens qui frappent, dites-leur : l'époux de ma fille est ici, & m'a dit de remettre sa bague dans les mains propres du juge, afin qu'il voie ce qu'il a à faire.

Et vous croyez que votre bague leur va tourner la tête, comme vous la tournez à ma fille, par cette ceinture que vous lui faites autour du corps avec vos bras? Si le cadi de tantôt étoit de connivence avec vous, tous ces gens-ci ne le sont surement pas. Mais si vous faites le chef-d'œuvre de les enchanter, comme

vous avez fait tant d'autres, je me ceins ſur le champ d'une double ceinture, pour avoir cet air leſte qui convient aux gens de votre métier, & je vous demande une première leçon de filouterie, ne m'appriſſiez-vous qu'à dérober les ſouliers d'une femme chauſſée, ſans qu'elle s'en apperçoive.

Vous plaiſantez, notre bonne mère! tant mieux: vous allez être plus en état de remplir ma commiſſion; prenez ma bague, donnez-la adroitement au juge, en entr'ouvrant doucement la porte. Dites-lui, en la lui remettant: « voilà la bague de mon gendre, qui s'appelle *Il Bondocani*. » Prononcez ce nom-là un peu ferme.

J'y vais, dit la vieille. Je me rappelle qu'il y a une magie dans ce nom, qui fait que les hommes reſtent ſur leurs pieds comme s'ils étoient de marbre.

Pendant que Lelamaïn remplit la commiſſion dont elle eſt chargée; le calife, en approchant une table de la fenêtre, eſt remonté ſur la terraſſe. Il s'adreſſe à Younis, qui étoit demeuré pour attendre ſes ordres. « Prenez mon ſabre, lui dit-il, deſcendez promptement dans la rue, à

l'aide de votre échelle : obſervez, & ſi quelqu'un étoit aſſez hardi, ou pour faire, ou pour ordonner la moindre violence, faites voler ſa tête ſur le champ. Faites-vous connoître dès que vous vous appercevrez que ma bague, qu'on va remettre, aura diſpoſé toute l'eſcouade au reſpect qu'on doit à mes ordres. Deſtituez le juge : que l'Hazeb ſoit ſur le champ revêtu de la robe de ce magiſtrat & mis à ſa place. Vous ferez conduire dans votre cour, ſous bonne garde, le juge prévaricateur, Chamama, & ceux de la troupe que vous avez dû voir d'où vous étiez, ou conſeiller des excès, ou ſe porter à en commettre; tous ſeront mis aux fers juſqu'à demain, & dès qu'il fera jour vous ferez châtier tous les coupables.

Après cet entretien avec Youmis, le calife eſt rentré dans l'appartement, & le chef des émirs s'eſt vivement porté à l'exécution des ordres dont il vient d'être chargé. Il eſt derrière la troupe menaçante, le ſabre nud caché ſous ſon manteau. La vieille parlemente à la porte avec Chamama.

« Ne jette pas la porte, endiablé que

tu es, lui dit-elle, retire-toi un moment, fais place à monſeigneur le juge, à qui je veux parler ; j'ai une bague à lui remettre. »

Ouvre la porte & donne-la moi, cette bague, vieux cloaque d'impureté ; monſeigneur eſt ſur ſon cheval, il n'en deſcendra pas pour toi.

Il faudra cependant qu'il en deſcende, reprend la vieille ; j'ai à lui remettre la bague de mon gendre, Monſeigneur ſaura ſurement lire les chifres qui ſont deſſus.

Il y a bien tant à déchifrer. Monſeigneur, cria Chamama, en ſe tournant du côté du juge ; je vais donner trois coups de la hache que je tiens : la porte à bas, nous allons mettre la main ſur le pendart, ſur tous ſes joyaux, ſur l'infernale vieille & ſur ſa fille, auſſi corrompue qu'elle.

Monſeigneur, dit l'Hazeb, je ne penſe pas qu'il ſoit de votre ſageſſe de laiſſer agir Chamama auſſi violemment. Vous ſaurez bientôt ce que c'eſt que cette bague. Nous ſommes inſtruits que l'homme que nous venons chercher eſt arrivé dans la maiſon, on ne ſait par où ; car elle eſt régulièrement inveſtie. Ce n'eſt donc pas

un aſile de femme qu'il ſoit queſtion de violer. Après que vous aurez vu cette bague, s'il vous convient de faire enfoncer la porte en cas de réſiſtance, je veux donner le premier coup de hache; mais permettez-moi avant, de queſtionner la femme, & de faire un peu reculer l'eſcouade.

Le juge eſt forcé d'y condeſcendre. Chamama s'éloigne en faiſant des imprécations abominables. L'Hazeb s'approche de la porte : ouvrez en confiance, dit-il à la vieille, donnez-moi cette bague; de qui vous vient-elle ? De mon gendre, répond Lelamaïn, un peu raſſurée par la douceur du diſcours de l'Hazeb. Il dit qu'il ſe nomme *Il Bondocani.*

L'Hazeb remet fidellement la bague, & rend mot pour mot la réponſe au juge de police. Le nom d'*Il Bondocani* ne fait nul effet ſur le démoniaque Chamama, qui n'en connoît pas la valeur. Qu'eſt-ce donc, dit-il, que cet *Il Bondocani*, qui nous envoye ſa bague ? Je lui ferai appliquer cent coups de baſtonnade ſa bague au doigt, pour le reſpect dû à ſon grand nom. Je mettrai ſa vieille en pièces; j'en ferai de la cendre, de la pouſſière, pour

augmenter la boue du ruiſſeau. Qu'on ouvre la porte à deux battans, ou je vais reprendre ma hache.

Tais-toi ! malheureux, lui dit le juge conſterné, après avoir ouï le nom d'*Il Bondocani*, & avoir examiné la bague (1). Ton avarice infâme, inſatiable, ton horrible méchanceté nous ont tous perdus. En même temps un bruit qui s'échappe des lèvres tremblantes du magiſtrat paſſe de bouche en bouche, ne faiſant qu'effleurer l'oreille & vient enfin juſqu'à celle du ſcélérat, & y porte ces terribles mots: *c'eſt le calife.*

Si les vipères, les céraſtes, l'hydre & tous les reptiles vénimeux de la terre, euſſent ſifflé aux oreilles de Chamama, il en eut été moins effrayé; il tombe comme une maſſe ſur la terre, la mord & s'y vautre en même temps. Sa conſcience bourrelée, lui préſente en un ſeul tableau, tous ſes crimes. Ses nerfs dans le moment ſe contractent; c'eſt un épileptique; c'eſt un furieux. Je ſuis convaincu, je ſuis frappé,

(1) La bague du calife étoit connue des principaux officiers: c'étoit une eſpèce de ſceau.

je ſuis mort, s'écrie-t-il. Il ſe trouve dans cette poſition déſeſpérée, quand les ordres de l'émir Ilamir Youmis le font charger de chaînes & entraîner chez lui.

La bonne Lelamaïn a été attentive à l'effet que feroient le nom de ſon gendre & ſa bague: elle revient à lui tranquilliſée, mais toujours plus ſurpriſe.

« Voilà, dit-elle, que le mot & le taliſman ont fait leur effet. Vous avez là un fier nom: quand j'y penſe, il m'en vient un friſſon. Quant à ce vaurien de Chamama, il ne lui demeurera pas un boyau dans le ventre, de cette affaire-ci, & tous en général ſont comme pétrifiés. Il faut que vous ayez fait bien du mal dans votre vie aux officiers de police qui vous pourſuivoient, pour en être redouté à ce point... Tenez, voilà qu'il n'y a plus de bruit; on n'apperçoit plus de lumières dans la rue. Je gagerois qu'ils ſont tous partis, ſans demander leur reſte. Je ne ſerois pas fâchée que, par amour, on fit bien des choſes pour moi; mais Dieu me préſerve d'inſpirer jamais autant de crainte; car à la fin il faut rendre compte de tout.

Oui, notre bonne mère, dit le calife,

vous rendrez aussi le vôtre, & s'il en coûte pour avoir trop parlé, on ne vous tiendra pas quitte pour peu; puis s'approchant de son épouse : délices de mon ame ! lui dit-il, êtes-vous rassurée ? Hélas ! répond-elle, je n'ai tremblé que pour vous. Quelles chères petites paroles ! dit Haroun : il semble qu'un ange les écrive dans mon cœur, pour qu'elles ne s'en effacent jamais. Mais, oh ! ma chère Zutulbé, car je n'ai pas oublié votre joli nom, dites-moi si votre ame est absolument tranquille ?

Non, reprend Zutulbé, je sens une émotion plus forte que celle que m'inspiroit la crainte ; mais elle ne m'est point à charge, & il me semble que j'aspire à la voir s'augmenter : j'éprouve en même temps comme une légère crainte....

Vous êtes-vous jamais, dit le calife, charme du reste de ma vie, trouvée dans un beau jardin au lever de l'aurore..... Oui, mon cher époux, je m'y suis trouvée.... Eh bien ! la rose nouvelle, embellie par toutes les perles dont la rosée l'a couverte, craint & désire le regard de l'astre du jour. Telle est ma charmante Zutulbé.

Et tel est mon voleur de gendre, dit

la vieille les bras croisés, en regardant les deux amoureux, qu'après n'avoir rien laissé nulle part, il va encore faire main basse ici, & me dérober le cœur de mon enfant ; patience, que Dieu & le grand Prophête bénissent votre union telle qu'elle est ; car enfin c'est un mariage : moi, je n'ai plus rien à faire ici, qu'à souffler les bougies.

Haraoun-Alraschid, plus amoureux qu'il n'eut été de sa vie, déshabille lui-même Zutulbé & la mère tire le rideau sur les deux époux. Nous les laisserons, pour voir comment Ilamir Youmis s'acquitte des ordres qu'il a reçus. L'Hazeb, revêtu par lui de la robe du juge de police déposé, & monté sur son cheval, vient de s'éloigner avec tous ceux de l'escouade, auxquels il n'y avoit rien à reprocher dans la manière dont ils s'étoient conduits. Chamama, le juge, & quatre coquins de l'humeur de Chamama, passent la nuit chargés de fers, dans la cour de l'émir ; dès que le jour est levé, le juge est envoyé en prison : Chamama, conduit au carrefour voisin, expire sous la bastonnade. Son corps est mis en pièces : ses quatre

complices, après avoir été rudement traités de la même manière, ſont portés dans un cachot preſque mourants : un écriteau qualifioit ainſi leur crime. *Officiers de la juſtice ayant vexé & prévariqué dans leur emploi.*

Il y avoit déjà du temps que cette exécution exemplaire étoit finie, quand Haroun & Zutulbé ouvrirent les yeux. Le calife ſe lève : il penſe bien qu'Youmis aura fait avertir Giafar & Mesrour de l'aventure de la nuit, & qu'on eſt tranquille au palais ; mais ſes affaires l'y appellent, il faut qu'il s'y rende.

La bonne mère Lelamaïn a préparé la collation, elle eſt fort agréable aux deux époux ; un peu de converſation de tout genre s'y mêle.

Faſſe le ciel ! dit la vieille, que ce ſoit ici la fin de nos malheurs. Jamais il n'y eût ſur la terre de femmes plus pauvres & plus malheureuſes que nous, après avoir été riches & heureuſes au-delà de nos déſirs.

Quoi ! dit le calife, vous avez eu des richeſſes, & qui vous les a enlevées ?

Le malheur & l'injuſtice, répond Lelamaïn.

Et cela vous eſt arrivé dans Bagdad, reprend le calife inquiet ?

Et où donc, répond la vieille, ſi nous n'en ſommes jamais ſorties ?

Ce n'eſt pas, répond le calife, ſous le règne d'Haraoun-Alraschid ?

Ne régnoit-il pas il y a un mois ? répond la vieille.

Mais, reprend Haraoun, on dit qu'il empêche qu'on ne commette des injuſtices.

Oui, dit Lelamaïn ; il châtie ſévèrement celles des autres ; mais pour les ſiennes il ſe les pardonne, à moins que vous ne vouliez croire qu'il ne fait pas ce qu'il fait.

Vous m'étonnez, ma bonne mère ; il faut que vous me contiez votre affaire : on aura abuſé de ſon nom.

Non, dit Lelamaïn, on n'en a pas abuſé. C'eſt lui : c'eſt ſa perſonne : c'eſt ce ſage Haraoun, le miroir des princes, qui a fait tout le mal. Encore s'il ſe fût contenté de priver de la fortune des gens de notre naiſſance, de notre état ; de les réduire à la misère affreuſe dans laquelle vous

nous avez trouvées; de nous mettre dans le cas, enfin, pour ne pas mourir de faim, de livrer ma tourterelle à un homme comme vous, je pourrois le lui pardonner; mais me priver cruellement d'un fils chéri, d'un bijou, dont vous n'avez pas encore le pareil, quoique vous possédiez sa sœur Zutulbé. Les joncs du Nil ne sont pas plus droits, les cédres du Liban qu'on va visiter en dévotion ne sont pas mieux couronnés. C'étoit pour la douceur, un agneau, une colombe pour la candeur, un aigle pour la décision dans les affaires & la vigilance, un écureuil pour l'activité; il étoit Hazeb, & servoit le calife avec un amour, une attention, un zèle inimitables; on auroit dit que celui-ci l'aimoit: fiez-vous à ces tigres de princes; il a ordonné sa mort & a fait consommer notre ruine & la sienne en un moment. Ah mon pauvre Yemaleddin! s'écria en cet endroit la vieille, le tyran qui prononça l'arrêt de ta mort, pour un verre d'eau, avoit surement bu trente verres de vin de trop.

Le calife, en écoutant cette histoire, commençoit à pressentir tous ses torts;

il s'étoit fait quelques leçons dans sa vie, mais il n'en avoit jamais reçu de personne: il voulut se paroître excusable à lui-même.

J'ai oui parler, dit-il, de l'affaire de l'Hazeb Yemaleddin; il y avoit quelque chose de plus qu'un verre d'eau.

« Vous voulez parler d'un plat de cataifs? voilà une belle merveille! mon fils étoit trop bien nourri chez lui pour avoir fantaisie de ces ordures, il ne savoit pas d'où venoit ce plat: il le donna pour ce que cela valoit, au gardien du quartier.»

« Mais, dit le calife, il y eut quelque chose de beaucoup plus sérieux; il leva les yeux sur la femme qui buvoit le verre d'eau, & la loi condamne.... »

« Ne vas-tu pas plaider ici pour le calife & pour la loi? Ecoute! les gens de ton espèce, qui ne pratiquent pas celle-ci, ne peuvent pas l'entendre: mon fils n'a point regardé cette femme, le pauvre jeune homme n'a pas plus de malice qu'un agneau; mais, quand il l'auroit vue, a-t-il les yeux d'un basilic? l'auroit-il tuée? savoit-il que ce fut la femme d'autrui? s'il falloit crever les yeux à tous les hommes qui ont vu, par hasard, une femme dans les

rues de Bagdad, on n'y rencontreroit que des aveugles.

» Mais c'étoit une femme du calife, & celui qui les regarde s'expose à la mort. Pourquoi les laisse-t-il courir dans la rue, si ceux qui peuvent les voir ont toujours un sabre suspendu sur la tête ? Qu'il fasse mettre un écriteau sur le front de celles à qui il permet de se promener, & je promets qu'elles ne trouveront, ni un homme sur leur chemin, ni un verre d'eau à boire. »

« Mais, dis-moi, toi! voleur de profession ; car je ne saurois douter que tu ne le sois, puisque tout le monde le dit, & qu'on te poursuit comme tel ; serois-tu capable d'une cruauté semblable à celle que je suis en droit de reprocher au commandant des fidelles, au lieutenant de Dieu sur la terre ! »

» Vous autres, vous attaquez les gens pour avoir leur bien ; vous ne les tuez qu'à votre corps défendant, quand ils résistent : vous leur laissez leurs pieds, leurs mains pour se tirer d'affaire. Assassineriez-vous sans miséricorde celui qui vous auroit fidellement servi ? »

» Mais, vous n'êtes pas des ſouverains; vous n'êtes que des voleurs, & je vous dirai que je ſuis tentée de croire qu'à nombre égal, il entrera en paradis cent voleurs contre un roi, puiſqu'on ne ſauroit diſconvenir qu'Haraoun-Alraschid ne ſoit le plus parfait d'entre tous les princes de la terre. »

La bonne Lelamaïn s'arrêta, il en étoit temps. Haraoun atterré par la vérité de ce qu'elle venoit de dire, étoit entièrement hors de lui-même.

Je ſens que vous avez raiſon, notre bonne mère, lui dit-il. Le calife s'eſt égaré: il s'eſt laiſſé emporter par ſa paſſion; tout le monde s'eſt empreſſé à la ſervir. Il n'a pas trouvé dans toute ſa cour un ami, un conſeiller ſage qui ſe fit un devoir de l'arrêter; je le trouve très-blâmable, mais il eſt encore plus à plaindre.

« Heureuſement, il n'y a pas de mal eſſentiel de fait; votre fils eſt vivant: on a conſommé en un moment la ruine de tous vos biens; en un moment on peut la réparer: je vais ſortir, j'ai des intelligences dans le palais; je mettrai tout en mouvement pour vous ſervir, & je vous

promets que votre fils sera dès aujourd'hui dans vos bras.

« Mon gendre, répond Lelamaïn, vous nous en faites accroire ici ; le calife n'est pas un de ces hommes que vous puissiez faire courir après vous sans babouches : vous n'avez plus cette bague qui a fait tomber en convulsion les coupejarrêts du juge de police ; tâchez de ne pas vous mêler des affaires du grand Haraoun-Al-raschid, à qui la terre & la mer sont soumises, devant qui les astres s'inclinent comme devant le vicaire de notre grand prophête. Le grand visir Giafar n'oseroit pas entreprendre ce que vous voulez faire.»

« Restez tranquille ici, puisqu'on vous y laisse : changez de vie : demeurez avec nous ; soyez honnête homme ; faites des aumônes, Dieu est bon, & vous pardonnera le passé : si vous sortez, si vous vous exposez, vous nous allez faire mourir de frayeur. Voyez les yeux de ma pauvre Zutulbé, ils vous demandent grâce pour vous-même, & songez que ces brimborions d'or, de soie & de jaspe, que vous nous laissez, ne vaudroient pas pour nous ce que vous nous enlèveriez en nous aban-

donnant : mon fils eſt innocent, il eſt ſous la protection divine, & quoique je vous aime moins que lui, je tremble moins pour lui que pour vous.

Le calife fut attendri juſqu'aux larmes par le diſcours plein d'ame & de religion de Lelamaïn ; il ſe levoit, comme pour ſortir : Zutulbé & ſa mère le retiennent par ſon manteau. « Au nom de Dieu qui eſt écrit ſur la lame d'or qui repoſoit ſur le front du grand-prêtre des Juifs, lui diſent-elles, ne vous ſéparez point de nous.

Haraoun, encore plus attendri, ſaiſit les mains de Lelamaïn avec un mouvement de tendreſſe & de reſpect. « Oh, ma bonne mère ! lui dit-il, vous m'avez livré un tréſor dans la perſonne de votre aimable fille, vous m'avez fait encore un plus grand bien par les ſages inſtructions que je puis retirer de ce que vous m'avez dit pour la règle de ma conduite à venir. Je vous voue à jamais le plus vif attachement & la plus ſincère reconnoiſſance, vous en recevrez les preuves les plus ſignalées ; mais permettez que je ſorte, & repoſez-vous ſur moi du ſoin de me conſerver

conserver ; des affaires indispensables m'appellent.

« Adieu, ma chère Zutulbé, vous me reverrez bientôt ; » en disant ces mots, il s'échappe, & se rend dans son palais par des issues secrètes qui conduisoient à son appartement.

Dès qu'il y est arrivé, il se revêt de ses habits de cérémonie, monte sur son trône, & fait assembler ses visirs, ses émirs & ses différens ministres ; pendant que chacun prend sa place, il a le front appuyé sur sa main.

« Cruel calife, se dit-il à lui-même : tu as précipité dans l'infortune une famille illustre, recommandable par son rang & par ses services : tu as été au moment de te baigner dans le sang d'un des plus fidelles de tes sujets : tu fais encore languir dans une prison une princesse respectable par ses vertus & par ses malheurs : tu t'es conduit comme un odieux tyran, & tes courtisans t'élèvent jusqu'aux nues ! Tu es, dans leur bouche, le grand Haraoun-Alraschid ! »

Pendant que le calife faisoit ce douloureux retour sur lui-même, tous les person-

nages les plus considérables de l'état se sont prosternés devant lui, il voit d'un air de mécontentement ce trompeur hommage, & cette cour en l'adorant lui paroit l'avilir.

« Relevez-vous, dit-il, je vous l'ordonne; qu'on aille tirer des prisons le noble Hazen Yemaleddin; qu'on l'amène ici revêtu des plus riches habillemens. J'ai examiné par moi-même l'affaire malheureuse pour laquelle je l'avois fait traduire devant moi, & j'ai toutes les preuves de son innocence: loin de mériter des châtimens, il est digne de récompense, & je prétends le dédommager aujourd'hui de ce qu'il a souffert mal à propos. »

« Vous, visirs, qui m'écoutez, & savez que je suis accessible à la vérité; m'expliquerez-vous comment, devant mieux connoître que moi le sujet contre lequel des apparences m'avoient prévenu, il ne s'est pas trouvé un seul d'entre vous qui ait osé prendre la défense & demander la grâce d'un homme de cet ordre & de ce mérite?

« Oh, calife! répondent les visirs, le respect nous fermoit à tous la bouche. »

» Je hais, reprend le calife, le respect qui écarte de moi la vérité : songez à ne m'en jamais témoigner de ce genre à l'avenir; » les visirs baisèrent la terre, en signe d'obéissance.

Yemaleddin paroit alors au pied du trône, & se prosterne; Haraoun en descend pour le revêtir lui-même de la plus riche des pelisses qui fut dans le garde-meuble du palais.

Que Dieu prolonge vos jours, souverain de tous les fidelles, disoit le jeune Hazen, comme il a attiré vos regards sur moi.

« Je vous crée, lui dit le calife, prince, au-dessus de tous les princes de l'Empire, & le chef de tous mes émirs. Allez porter de la consolation à votre mère : Yemaleddin s'empresse d'obéir à un ordre bien agréable pour lui.

Il comptoit s'y rendre à pied, en simple particulier; mais un cheval superbement harnaché l'attendoit à la porte, & les visirs avoient ordre d'être de la cavalcade & de l'accompagner chez lui : quatre cavaliers avoient pris les devants pour annoncer à Lelamaïn l'arrivée de son fils, de crainte

que la ſurpriſe ne lui occaſionnât quelque révolution.

Pendant qu'Yemaleddin ſe rendoit chez lui, Giafar & Mesrour reconduiſoient à ſon appartement la jeune princeſſe de Perſe.

Haraoun l'avoit trop offenſée pour oſer ſe préſenter devant elle. Elle n'étoit ſon épouſe qu'en vertu d'un contrat qu'on pouvoit déchirer. Les deux confidens du caliſe étoient chargés de la prévenir qu'elle avoit recouvré ſa liberté, & pouvoit reſter dans le palais toute ſa vie, ou ſous le nom de femme, ou comme la fille du ſouverain, & y jouir de tous les honneurs attachés à ces qualités.

La princeſſe de Perſe avoit conſenti à donner ſa main à Haroun. Elle avoit regardé comme un très-grand honneur pour elle d'augmenter le nombre des femmes du commandeur des fidelles; mais ſon cœur étoit demeuré libre. Elle reſſentit une ſatisfaction intérieure de la propoſition qui lui fut faite. « Vous voyez en moi, dit-elle aux confidens du prince, la fille ſoumiſe, reconnoiſſante & reſpectueuſe du commandeur de tous les fidelles. »

Haraoun fut enchanté de la manière

dont sa proposition avoit été reçue, & conçut dans le moment le projet de marier sa fille d'adoption avec le nouveau chef qu'il venoit de donner aux princes & aux émirs de l'empire.

La mère & la sœur d'Yemaleddin ont couru au-devant de lui. Il ne sauroit s'arracher de leurs bras. Après ces démonstrations de tendresse mutuelle, aussi naturelle que bien fondée, il entre dans le pavillon où logent sa sœur & sa mère, & s'assied.

« Dans quelle maison vous trouvé-je? leur dit-il: la nôtre avoit été rasée, dépouillée, & je ne reconnois rien ici, quoique je sois sur la même place dont on m'enleva il y a un mois. Je vois d'un coup-d'œil plus de richesses que nous n'en eûmes jamais.

« Hélas! mon fils, répond la bonne Lelamaïn, cette richesse est une preuve de l'excès du malheur dans lequel nous étions tombés.

« Lorsqu'on vous arracha d'ici, on en enleva, on brisa tout; on nous laissa sans vêtemens, sans pain, sans une cruche pour aller chercher de l'eau; nous étions hors

d'état de travailler, & je me vis réduite à la condition de mandier le pain de votre sœur & le mien.

« Hier un homme vient chez nous; il propose de donner huit mille sequins pour épouser Zutulbé. Il est grand & bien fait; mais ce n'est qu'un Arabe du désert. Je le soupçonnois de ne pas valoir grand-chose, mais nous n'avions pas une once de pain. Il m'a proposé d'aller moi-même chercher le cadi, pour venir passer le contrat.

« Au premier mot que j'ai dit, le cadi a ordonné qu'on me conduisît à l'hôpital des folles; puis tout-à-coup changeant d'avis, il m'a fait mille honnêtetés, & a couru après moi jusqu'ici, sans se donner le temps de mettre ses babouches.

« Il n'avoit point de papier pour dresser le contrat; il a déchiré son faragi, a écrit dessus, nous en a laissé le morceau, & il est là, avec toute l'écriture dessus.

« Il a laissé ici sa robe que voilà aussi toute déchirée, & s'est sauvé sans regarder derrière lui. Le gendre que j'avois pris s'en est allé.

« Un moment après la maison a été

remplie d'architectes, de tapissiers, de marbriers, de peintres, de doreurs. Nous ne pouvions pas nous tourner.

« Je leur demandai de quelle profession étoit mon gendre. Je n'en ai pas pu tirer un mot.

« Ensuite est arrivé le coffre de la dot, des étoffes, des meubles; enfin un souper comme pour un monarque. Tout étoit fort beau jusques-là, quand à dix heures, le juge de police est venu avec trente flambeaux, & une escouade de trois cent hommes, pour enlever le voleur, en nous traitant de receleuses. Ils nous ont dit des injures affreuses: ils vouloient enfoncer nos portes.

« Notre homme est tout-à-coup tombé du ciel sur la terrasse de la maison; il est entré par la fenêtre; il mangeoit, il buvoit, il plaisantoit & faisoit l'amour comme si on eût chanté ses louanges à la porte.

« Tout-à-coup, comme il vouloit se coucher, & qu'apparemment il s'ennuyoit du bruit, il m'a donné une bague, sur laquelle il y avoit certains caractères; j'ai

entr'ouvert la porte, j'ai remis le talisman au juge. Il leur a pris à tous une frayeur épouvantable, & ils se sont enfuis : nous nous sommes couchés aussi tranquilles que s'il n'eut été question de rien.

« Ce matin mon gendre s'est levé, nous avons parlé de nos affaires. Il a voulu prendre le parti du calife contre nous. De quoi se mêloit un Arabe du désert, un chef de voleurs, car c'en est un ? Je lui en ai dit assez, & il a fini par convenir que le calife avoit tort.

« Ce qu'il y a de plus particulier ; c'est qu'il m'a dit qu'il sortoit & alloit intriguer pour faire parler au calife pour nous.

« Voilà un bon protecteur que nous avons là. Cependant tout n'est pas mauvais en lui, il m'a laissé entrevoir qu'il pourra se corriger ; mais je ne m'en trouve pas moins malheureuse, d'avoir donné ma fille à un voleur, à un malheureux de sa sorte. »

Pendant que la mère d'Yemaleddin parloit, son fils tomboit d'un étonnement dans un autre ; un voleur faire tant de choses si extraordinaires à découvert & dans Bagdad ! Mander un cadi, qui vient le trouver nuds pieds ! Un contrat dressé

ſur le pan d'un faragi déchiré, & le monument entier de cette extravagance eſt reſté dans la maiſon ! Faire meubler en un jour un appartement où pourroit loger le calife lui-même ! Echapper à la recherche & à la pourſuite de trois cent officiers de la juſtice, avec un taliſman !

Il y avoit là, en effet, de quoi confondre la ſageſſe elle-même. Cependant, par les démarches du lieutenant de police contre l'auteur de ces merveilles, il paroiſſoit démontré que l'homme pourſuivi par la juſtice en corps étoit manifeſtement un voleur.

« Ma mère, répond Yemaleddin, tout porte à la fois dans votre récit le caractère de la vérité & de l'invraiſemblance, & me confond ; mais comment avez-vous pu donner votre fille à un voleur ?

« Ah ! la misère, la misère ! diſoit en s'écriant Lelamaïn.

« Ce coquin ! reprit Yemaleddin, abuſoit de votre ſituation ; mais par la faveur du ciel, elle a changé. Je ſuis le chef de la famille, & tant que je vivois ma ſœur n'a pu être mariée ſans mon aveu. J'ai pour moi la loi & le calife, & je jure

par la caaba (1), que si votre brigand vient ici, je le traiterai comme il le mérite. En disant cela, Yemaleddin mettoit la main sur la poignée de son cimeterre. Ses yeux étincelans faisoient trembler de frayeur la tendre & timide Zutulbé.

« Que de malheurs ! s'écria la mère, & tout cela ne seroit pas arrivé si le calife eut rendu justice un jour plutôt ; nous n'aurions pas eu la disgrace d'être forcées de tendre la main pour avoir du pain à ce voleur d'*Il Bondocani.*

« Quel nom dites-vous là, ma mère ? reprit Yemaleddin, d'un air inquiet.

« Le nom de mon gendre, répond Lelamaïn ; Il Bondocani, Il Bondocani. L'ai-je assez dit ?

« Et c'est lui, ma mère, qui a épousé ma sœur ? » — « Tiens, si ce n'est pas assez de le dire, lis sur le contrat : le voilà en toutes lettres. *Convention de mariage entre Zutulbé, fille de la veuve Lelamaïn & Il Bondocani.* »

A cette vue Yemaleddin se prosterne pré-

(1) La Caaba, ou la maison carrée, citée dans l'Alcoran.

cipitamment la face contre terre. Lelamaïn part d'un éclat de rire.

« Ah! ah, mon brave! tu t'es bien fait ſecouer! mais te voilà à terre tout comme les autres! Tire donc ton ſabre à préſent! Oh! le vaillant nom, que le nom de mon gendre! Je ſuis bien aiſe de le ſavoir. Nous attendons la caravanne de la Mecque; j'irai au-devant d'elle, je dirai tout haut le nom de mon gendre, & je verrai l'Inde, l'Arménie, la Perſe, l'Egypte & la Romélie, fléchir le genou devant lui. Je ne ferai pas grâce d'un chameau.

« Allons, tu as toujours le nez en terre? Lève-toi, mon lion abattu! quitte tes babouches, déchire ta robe, fais mille extravagances. Ton excuſe eſt toute prête; je t'ai dit le nom qui fait tourner toutes les cervelles. Encore me manque-t-il la bague qui travaille bien autrement les entrailles. Lève-toi donc! je te l'ordonne au nom d'Il Bondocani.

« Oui, ma mère, je me léverai, dit Yemaleddin, à ce nom à qui tout ce qui eſt ſur la terre ou porte reſpect, ou doit obéiſſance; je remerciois l'Etre des êtres des bénédictions dont il venoit de combler

notre famille, en donnant à ma sœur pour mari, le prince des princes, le roi des rois, le sage & magnanime Haraoun-Alraschild; puisque votre gendre *Il Bondocani* est le calife lui-même.

« Ah! misérable que je suis, s'écria Lelamaïn! où trouverai-je une caverne pour me cacher? Je lui ai dit à votre sujet & pour notre compte mille horreurs de lui-même. »

Lui avez-vous dit vrai en tout? reprit Yemaleddin, car quoiqu'il soit au-dessus des hommes, il est homme, on peut dire du mal de lui.

« Je n'ai rien inventé, dit Lelamaïn; je n'ai parlé que de nous.» Alors, dit le jeune homme, vous voyez le mal qu'il vous en veut, par celui qui m'a été fait. Cela m'a valu, avec la liberté, le titre de prince des princes, la place de chef des émirs. Voilà comme un grand homme se venge d'une vérité dure, mais utile.»

A peine ce discours étoit achevé, que Mesrour paroît & annonce l'arrivée du calife. La bonne mère vouloit s'aller cacher.

Yemaleddin & Zutulbé la retiennent, chacun par une main. Allons, ma mère,

dit le jeune prince : honorez la vertu par la confiance. Le calife n'eſt pas un homme ordinaire.

Haraoun entre ſeul, reſplendiſſant de toute la pompe que peuvent ajouter la nobleſſe & la richeſſe du vêtement à la dignité. Lelamaïn, Yemaleddin & Zutulbé ſe proſternent le front contre terre, il les relève l'un après l'autre avec empreſſement, avec bonté, avec tendreſſe.

« Vos craintes ſont un peu calmées à mon ſujet, madame, dit-il à Lelamaïn ; je vous déclare qu'il ne doit point vous en reſter. Vous ſerez toujours à mes yeux la mère de ma Zutulbé, de la ſouveraine de mon cœur, d'Yemaleddin, homme digne de ma confiance, & celle enfin dont les ſages avis m'ont ouvert les yeux ſur des défauts, dont je m'eſtimerois très-heureux de pouvoir me corriger.

« Je me flatte d'obtenir de vous le pardon de tous les chagrins dont la diſgrace de votre fils avoit pu être le ſujet. Son palais va être rebâti convenablement à ſa nouvelle dignité ; &, comme je veux le rapprocher de moi de toutes les façons, je lui donnerai aujourd'hui pour épouſe ce

noble & aimable rejeton des Kaſſera Abocheroan, ſouverains de Perſe, devenue par mes nouveaux arrangemens, au lieu d'une de mes femmes, ma fille d'adoption.

« Pour ma Zutulbé, qui ne dédaigna pas de laiſſer tomber quelques regards de complaiſance, de prendre un tendre intérêt au ſort d'un Arabe du déſert, à la ruine duquel tout ſembloit concourir; comme elle m'a paru prête à s'attacher à ma fortune quelle qu'elle fut ; je ne lui offre rien qui ne paroiſſe au-deſſous d'elle, en l'appelant à la jouiſſance de celle du calife Haraoun. »

On ne ſauroit dépeindre la ſatisfaction que le diſcours du calife répandit dans les cœurs de ſa nouvelle famille par un trait plus fort, qu'en diſant que Lelamaïn en perdit l'uſage de la parole.

Le calife avoit fait conduire une litière pour elle & ſa fille ; elles y montèrent, & il les ſuivit à cheval entre Yemaleddin & Giafar.

La princeſſe de Perſe fut mariée dès le même jour au nouveau favori. Des fêtes magnifiques, des aumônes répandues en abondance, mirent le peuple dans le cas

de partager la satisfaction dont on jouissoit dans le palais impérial. Yemaleddin remena son épouse & sa mère dans le sien, & la bonne Lelamaïn alloit chaque jour de l'un à l'autre, dans une superbe litiére, féliciter ses enfans sur leur bonheur, au lieu de lire l'alcoran à la porte d'une mosquée, en demandant l'aumône à des sourds. Si un d'eux seul l'eut entendu, on n'auroit pas crié à la merveille. Si on n'eut pas crié à la merveille, le calife ne seroit point accouru pour voir la plus ravissante de toutes: c'étoit Zutulbé. Yemaleddin eut été un faux prophête.

Il faut convenir que les astres dirigent les événemens, par des fils aussi déliés qu'imperceptibles aux yeux des foibles mortels.

Scheherazade s'arrêtoit. « Vous avez déjà fini, ma sœur, lui dit Dinarzade. Je ne puis vous dire le plaisir que vous m'avez fait en me peignant le calife amoureux, sautant par la fenêtre, & la suite de cette aventure. »

Je suis charmée, répond la belle sultane, que les traits de jeunesse de ce souverain renommé vous aient procuré quelque plai-

ſir ; mais j'ai à le montrer occupé de ſoins plus ſérieux, dans une aventure où il mit ſon miniſtre favori à des épreuves fort extraordinaires, & je penſe qu'il n'y paroîtra pas moins à ſon avantage.

Dinarzade ſourit à l'eſpoir d'entendre ce nouveau récit. Schahriar témoigne qu'il l'écoutera avec plaiſir, & Scheherazade commence en ces termes :

LE POUVOIR DU DESTIN,

OU

HISTOIRE

Du voyage de Giafar à Damas, contenant les aventures de Chebib & de ſa famille.

GIAFAR, grand viſir du calife Haraoun-Alraschid, paroiſſoit poſſéder l'amitié & la confiance de ſon maître. Un jour cette faveur ſembla recevoir un échec, qui dût allarmer toute l'Arabie, à qui la race entière des Barmécides étoit chère, & ſurtout Giafar, prince rempli de mérite, qui en étoit le chef.

On étoit alors dans le mois du Ramadan ; le calife, ſcrupuleux obſervateur du jeûne, mais cherchant à éviter l'ennui qu'il lui occaſionnoit, prit fantaiſie d'aller dans ſes archives, & s'y fit ſuivre par Giafar, & par Mesrour, le chef de ſes eunuques.

Il ordonna au viſir d'ouvrir l'armoire qui contenoit les plus précieux manuſcrits, eſpérant y trouver quelque objet de diſtraction, & ſe fit donner le premier qui tomba ſous la main du Barmécide.

Cet ouvrage étoit le Giaffer, (1) dont la réputation eſt étendue dans toute l'Arabie ; on ne peut l'entendre qu'à l'aide des calculs, mais il contient des pronoſtics aſſurés ſur les événemens à venir.

Haraoun ouvre le livre & en lit les premières pages ; tout-à-coup il éclate de rire ; un moment après, il paroit ému d'un ſentiment contraire, la triſteſſe, & bientôt la douleur ſemblent s'emparer de lui, juſqu'au point de lui arracher quelques

(1) *Le Giaffer*, ouvrage arabe, qui eſt à la bibliothéque du roi de France. Il eſt attribué à un prince de la race des Barmécides, l'un des ayeux du grand-viſir Giafar : il contient des prédictions ; c'eſt le Noſtradamus des Arabes.

larmes. Enfin cette dernière sensation semble s'évanouir & faire place à un sentiment de joie : le visir observe ces divers mouvemens ; il en témoigne sa surprise, en veut connoître les motifs, & se hasarde à témoigner de la curiosité ; quand tout-à coup, le calife remet le livre en place, & prenant un air sérieux & sévère : il adresse à Giafar ce discours si peu attendu.

« Sortez de ma présence, allez chercher où vous pourrez, la réponse à la question que vous venez de me faire ; ne vous présentez pas devant moi que vous ne soyez en état de me la rendre ; votre tête me répond de votre obéissance. »

Giafar fut foudroyé de la rigueur de cet ordre ; du ton dont il étoit prononcé. Comment pouvoit-il en un moment avoir perdu les bonnes grâces de son maître ? lui qui venoit, le quart d'heure d'auparavant, d'en recevoir les marques les plus flatteuses de bonté : lui, admis à tous les amusemens comme à tous les conseils : lui, à qui le calife permettoit contre tous les usages de l'Orient, de converser particulièrement & dans la plus grande familiarité avec la favorite Zobéide.

Le ministre, accablé de douleur & de confusion, rentra chez lui & s'abandonna à la douleur; croyant sa fortune renversée & sa tête en danger, s'il falloit qu'il vint rapporter la réponse à une demande dont il n'avoit aucune idée, & expliquer des faits dont il lui étoit impossible d'imaginer l'espèce.

Envain on lui servit à manger quand l'heure de l'abstinence fut passée; envain il essaya de dormir pour se dérober à son inquiétude; ses agitations, le trouble de sa physionomie, le dérangement dans l'habitude de son corps, annonçoient le désordre de son ame : ce désordre ne put échapper aux regards intéressés & pénétrans de Fatmé son épouse. Elle fait son possible pour lui en arracher le secret : liée à lui par les liens du sang & de l'amitié comme par ceux du mariage, malgré tant de droits sur son cœur & à sa confiance, elle ne put l'obtenir.

Trois jours s'étoient passés dans cette affligeante position pour tous deux, quand Hichia Barmekir, père de Giafar, rentra dans la maison, revenant de la campagne, où il avoit été passer quelques jours. Fatmé

va au-devant de lui, & lui fait part de ſon inquiétude; Hichia entre chez ſon fils, & lui demande la cauſe du chagrin auquel il paroit être abandonné, & enfin les prières paternelles prévalent.

Le viſir n'omet aucune circonſtance de tout ce qui lui eſt arrivé dans les archives, ni aucune des réflexions douloureuſes que lui ſuggère ſon malheur. Le vieillard, auſſi ſavant qu'expérimenté, reçoit d'un air ſerein la confidence : « calmez-vous, mon fils, lui dit-il; ne vous ai-je pas recommandé de vous défier toujours des apparences, & ſurtout de tout ce que le vulgaire ignorant attribue à la fortune? La faveur trahit ſouvent ceux qui croyent en jouir, elle nait auſſi des cauſes qui ſemblent vouloir la détruire : dans votre cas, ou mes lumières ſont fauſſes, ou l'eſpèce de diſgrace dans laquelle vous paroiſſez être tombé eſt un acheminement à votre plus grand bonheur. »

Fatmé entendant parler ainſi celui qui étoit ſon père & ſon oncle tout à la fois, fondoit en larmes de tendreſſe & de joie. « Oh notre reſpectable père! s'écria-t-elle; oh la prudence & la ſageſſe même! indi-

quez-nous les moyens de nous tirer de l'embarras où nous sommes.

Hélas! disoit Giafar, comment mon père peut-il me dire ce que le calife a lu, quand ce prince en garde pour lui le secret? Comment peut-on en deviner la réponse? Je l'ai vu passer successivement de la joie à l'attendrissement, reprendre de nouveau un air satisfait, & il faut que je lui dise les motifs qui lui ont inspiré l'un & l'autre sentiment; cela m'est impossible & doit l'être à tout autre aussi bien qu'à moi.

« Mon fils, répondit Hichia; le calife a lu un chapitre d'un ouvrage renommé dans toute la terre, dont un de nos ancêtres fut l'auteur, c'est le Giaffer. Ce qui a fait rire & pleurer successivement ce prince, ne peut être que l'effet d'une prédiction; il s'agit d'un événement arrangé dans les décrets du ciel, dans l'exécution duquel vous devez nécessairement intervenir, & qui de lui-même fournira la réponse qu'on exige de vous. Vos destinées pour le présent vous appellent ailleurs qu'à Bagdad: il faut vous y abandonner entièrement, & prendre, sans escorte, seul & inconnu, le chemin de Damas: c'est là que vous

verrez merveilles ſur merveilles, & que les faits eux-mêmes révéleront ce ſécret important à votre repos, comme à votre bonheur & à votre fortune.

Giafar avoit la plus grande confiance dans les lumières & dans la ſageſſe de ſon père, il prend congé de lui & de Fatmé, & monte ſur une excellente mule; à l'abri d'un déguiſement qui le rend abſolument méconnoiſſable, il prend dans le plus grand ſecret le chemin de Damas.

Il y avoit alors dans cette ſuperbe ville un homme qui s'appeloit Chebib: il étoit riche, affable, généreux & humain, il exerçoit l'hoſpitalité dans la ville à l'égard de tous les étrangers que le haſard ou leurs affaires y conduiſoient: ſa porte, à laquelle on diſtribuoit chaque jour d'abondantes aumônes, étoit la reſſource des néceſſiteux; il ne ſortoit de chez lui que pour aller au ſecours des affligés, & ſa maiſon étoit l'aſile des malheureux; ſa généreuſe protection venoit au ſecours de tous les opprimés.

Hors de la ville il avoit un jardin ſuperbe, abondant en toutes ſortes de délices; les grands de Damas en partageoient avec lui

l'ufage, mais en ménageant tous les égards qu'il leur devoit, & fans les confondre avec le peuple, il trouvoit moyen d'y admettre cette intéreffante partie de l'humanité à toutes les jouiffances qui pouvoient lui être abandonnées, de même que le voyageur y rencontroit le plus agréable de tous les hofpices.

On tâchera de peindre d'un feul trait cet homme extraordinaire. C'étoit un parfait mufulman; l'affluence des fociétés chez lui, la multitude de fes affaires, ne l'écartoient d'aucun de fes devoirs : auffi actif que ménager du temps, il en trouvoit encore pour en donner à l'étude, tout en faifant fes cinq prières par jour ; pratiquant les jeûnes & rempliffant les devoirs prefcrits par la religion.

Tel étoit Xakem-Tai-Chebib, dont les éminentes vertus & la générofité, fleuriffant à Damas avec l'éclat de la riche tubéreufe, répandoient leur odeur jufques vers les extrémités les plus éloignées de la terre.

Chebib étoit dans fon jardin hors de la ville, quand Giafar paffa près de fes murs: ce miniftre, abforbé dans fes réflexions,

eſt ſurpris de ſe voir aborder par de jeunes eſclaves, élégamment vêtus.

« Seigneur étranger, lui diſent-ils, le jour s'avance vers le midi; l'heure du dîner approche, la ville eſt encore à quelque diſtance, & votre monture doit être fatiguée: vous même devriez, dans ce moment ci, chercher à vous ſouſtraire aux rayons d'un ſoleil trop ardent; le ſeigneur Chebib notre maître vous a vu venir de loin, & vous engage à venir prendre l'hoſpitalité chez lui, ne fut-ce que pour quelque temps; il regardera comme une faveur du ciel de pouvoir vous être utile en quelque choſe que ce ſoit, & comme une grâce de votre part, la complaiſance de vous rendre à ſes offres.

Une invitation auſſi gracieuſe, faite à un homme auſſi iſolé que Giafar paroit l'être, ſemble à ce miniſtre une première annonce des merveilles qui lui ont été prédites par ſon père: comme il vient d'ailleurs pour ſe livrer aux événemens, il ne doit pas ſe refuſer à une aventure qui ſe préſente à lui ſous une auſſi belle apparence; il entre donc chez Chebib, & ſon étonnement augmente à meſure des grâces

grâces, des attentions auſſi empreſſées que reſpectueuſes, dont eſt accompagné l'accueil que lui fait le maître de la maiſon dans laquelle il ſe trouve.

Une compagnie nombreuſe l'y entoure : elle eſt compoſée de tout ce qu'il y a de plus conſidérable à Damas : on ſert un feſtin ſuperbe, on donne à laver à tout le monde dans des baſſins & avec des aiguières fort belles ; mais celles qu'on emploie au ſervice de Giafar ſont d'or, & la plus magnifique broderie éclate ſur le linge qu'on lui donne pour eſſuyer ſes mains ; enfin, le voilà aſſis à table à la première place, ſur l'invitation de Chebib : toute la compagnie demeure ſurpriſe des égards reſpectueux avec leſquels il traite un étranger dont rien n'annonce à leurs yeux l'importance, & qui paroît avoir été conduit au milieu d'elle par le haſard.

On ſert trois cent ſoixante plats ſur la table, les mets les plus ſucculens & les plus rares s'y trouvent raſſemblés ; jamais on ne vit de repas où plus de recherche fut alliée à autant de magnificence : jamais on n'offrit nulle part un aſſemblage plus étudié, des vins & des liqueurs capables

de flatter le goût le plus délicat; des parfums exquis embaumoient l'air, une musique délicieuse, incessamment variée, charmoit les oreilles; des poésies des différens genres, récitées entre les différens services, amusoient l'esprit en attendant que l'appétit fût réveillé par la nouveauté des mets. Les princes & les grands de la ville de Damas, nourris dans toutes les délicatesses du luxe, étoient forcés d'admirer l'ordre & le goût qui présidoient à cette élégante profusion, sans pouvoir deviner le motif qui engageoit Chebib à s'y livrer, & quel pouvoit être l'étranger à qui il paroissoit en faire les honneurs.

Giafar étoit encore plus éloigné qu'aucun autre d'en soupçonner le motif, car il avoit plus d'une raison de se croire absolument inconnu; mais Hichia Barmekir son père l'avoit préparé à trouver à Damas merveilles sur merveilles, & l'accueil qu'on lui faisoit alors sur le chemin de cette ville, lui sembloit être fait pour le familiariser avec les sujets de surprise.

Quand le repas fut fini, Chebib tira son nouvel hôte à part, & lui dit: « vous pouvez être fatigué du voyage que vous

avez fait ; si ce séjour vous convient pour vous y reposer, pensez que tout y est à vous ; s'il vous convient mieux de poursuivre votre route jusqu'à Damas, vous y trouverez une maison dont vous serez également le maître, & s'il étoit possible que vous y formassiez des désirs que votre hôte ne put satisfaire, il se mettroit lui-même à la place de tout ce qui pourroit vous y manquer.

Giafar ayant témoigné la curiosité de voir la ville de Damas, absolument nouvelle pour lui, Chebib débarrassé de ses autres convives, prend avec lui le chemin de la ville, le conduit dans sa maison, & l'installe dans son propre appartement, où il avoit fait tendre un lit de plus, mais de la dernière magnificence.

L'hospitalité qui fait entrer dans des détails aussi délicats, qui est observée avec autant de candeur, de franchise, de confiance, étoit un vrai sujet d'admiration pour le prince Barmécide : elle le prévint de toute manière en faveur de son noble & généreux hôte ; leur conversation, d'abord générale, lui donna lieu de découvrir en lui un esprit poli par l'usage du

monde, cultivé par l'étude, éclairé par l'expérience, un jugement ſain, une très-belle ame: il s'étonnoit en même temps, qu'un homme comme lui, dans la fleur de l'âge, poſſeſſeur apparent de beaucoup de richeſſes, vécut iſolé & ſans famille, comme il paroiſſoit l'être; comment un homme ſcrupuleux obſervateur de la loi en tout autre point, pouvoit-il s'être ſouſtrait à celle qui preſcrit le mariage aux gens de ſa ſorte, & prononce une ſorte d'anathême contre ceux qui ſe condamnent volontairement à mourir ſans poſtérité? Il ſe haſarda donc à lui demander, avec beaucoup de circonſpection, s'il n'étoit pas marié.

« Qui vous fait préſumer que je ne le ſois point? lui dit Chebib: » — la manière dont vous m'avez logé, répond le viſir: la ſolitude de votre palais, où, quand la nuit eſt venue, je ne vois depuis bien des jours que vous & moi; d'ailleurs, vos attentions continuelles, ſoit pour les autres, ſoit pour moi, qui doivent naturellement priver votre famille de la portion qui devroit lui en revenir: en un mot, vous avez arrangé les choſes de façon que nous ne ſoyons jamais ſéparés.

« Je ne ſaurois moins faire, répond Chebib, pour me montrer digne de la bienfaiſance du ſort, qui me rend l'hôte d'un homme tel que vous; il faut bien que je ſois toujours ſous ſa main, pour ſes beſoins quels qu'ils ſoient, & je le logerois dans mon cœur, s'il pouvoit ſe contenter de la place. »

Giafar reconnoit de nouveau la trace des merveilles que ſon père lui a annoncées, en ſe voyant, quoiqu'inconnu, traité d'une manière auſſi diſtinguée; cependant tout eſt prodigué dans la maiſon où il eſt, pour lui en rendre le ſéjour auſſi commode qu'agréable.

Néanmoins, quoique put faire Chebib pour intéreſſer, amuſer ou diſtraire l'hôte illuſtre qu'il avoit reçu chez lui, il démêloit ſur ſa phyſionomie des traces de chagrin & d'inquiétude, & déſiroit d'en apprendre le ſujet.

Le prince le trouvant digne de toute ſa confiance, ſur cette première ouverture, débuta par lui dire: « noble Chebib, ſavez vous que vous avez chez vous l'infortuné Giafar, banni de la préſence du com-

mandeur des fidelles, ſon maître, & qui ne peut ſe promettre de rentrer en grâce, que ſous l'obligation de remplir une condition impoſſible, & que la perte de ſa tête eſt inévitable, s'il ne peut ſortir de cet abyme ? »

« Quoique je ne vous aie jamais vu, grand prince ! répond Chebib, je vous connoiſſois parfaitement, quand je vous ai reçu chez moi; & j'ai ſu à qui je rendois & faiſois rendre les honneurs qui vous ſont dûs, bien que j'en aie ſoigneuſement gardé le ſecret. Je vous attendois à ma campagne quand vous avez paru. »

« Et qui peut, reprit le Barmécide, vous avoir prévenu d'un voyage auſſitôt entrepris que prémédité, & ſuivi trop vivement de ma part pour que la nouvelle en ait pu me précéder ?

« J'avouerai, répondit Chebib, que j'ai été inſtruit par un moyen extraordinaire. J'ai un livre précieux dans ma bibliothéque, & vous devez le connoître, puiſqu'il nous vient d'un de vos illuſtres ayeux, c'eſt le Giaffer. On ne peut l'ouvrir qu'à des temps nommés; il faut y ſurprendre la vérité à l'ouverture; dès que je le puis, j'y cherche

de l'instruction, pour me précautionner contre les événemens à venir. Le second volume m'étant tombé sous la main, j'y ai trouvé trois lettres ; savoir, G, B & V ; ce sont les initiales de votre nom.

« Dans les feuillets suivans j'observe des nombres qui me renvoyent à ces lettres ; je les soumets au calcul de la cabale ordinaire, & ils m'apprennent que Giafar, Barmécide & Visir est appelé à Damas par un décret du sort, qui doit lui faire mettre à fin d'importantes aventures de plus d'un genre, qu'il devoit y arriver seul, travesti, inconnu, & à telle heure.

« Alors, ému par la haute considération qui vous est due ; reconnoissant envers le ciel, dont la bonté venoit de me faire découvrir cette merveille, me regardant dès-lors comme un de ses instrumens à votre égard, je me transportai dans ma maison de campagne, & préparai tout pour la réception qui vous y a été faite. Les grands du royaume ont pu être surpris en voyant que je vous faisois tous les honneurs d'une fête à laquelle ils étoient invités exprès, quoique vous n'y parussiez qu'un étranger ordinaire, conduit par le

hasard ; mais ils m'ont vu souvent accorder la préséance chez moi à un simple dervi-che ; & comme ils savent qu'au-dessus de tout, j'honore la science, vous avez passé & vous passez encore dans leur esprit pour un savant qui voyage.

« Je ne me suis point ouvert à vous, mon prince, dès les premiers jours ; j'ai attendu que ma conduite attirât votre confiance ; maintenant, comme vous pouvez me con-noître, au nom du zèle, de l'amitié, de l'hospitalité, au nom du ciel même, qui ne nous a pas réuni sans dessein, j'exige que vous vouliez bien m'instruire sur le fond de votre aventure. »

« Oh! Chebib, dit Giafar, quand le décret qui me conduit ici ne m'auroit pas donné l'ordre de m'ouvrir à vous sans réserve, ce que vous m'avez laissé voir de vertus, ce que vous m'avez témoigné d'amitié, & la force de la sympathie, vous attireroient toute ma confiance. Ce livre nommé Giaffer est la cause de mon incroyable disgrace, & de mon voyage ici. »

Alors le visir raconte tout ce qui lui est arrivé dans les archives avec le calife, à l'occasion du Giaffer, & l'étrange moyen

qu'on lui a laissé pour regagner la faveur qui semble s'être éloignée de lui ; en même temps, il lui fait part des encouragemens par lesquels Hichia Barmekir son père l'avoit soutenu, en lui conseillant de se rendre sur le champ à Damas.

« Mon cher frère, reprit Chebib, comptez ce qui vous est arrivé pour rien ; quand il s'agit de l'exécution d'un décret du ciel, le calife lui-même n'est qu'un de ses instrumens. Résignez-vous d'avance à tout ce qui peut vous arriver ici. Nous ne pouvons pas effacer une seule ligne de ce qui est écrit dans le livre des décrets : l'obéissance & le respect doivent être tout notre mérite. Je n'appréhende rien de fâcheux pour vous, que les tourmens dont vous pourrez être la cause vous-même, si, mal à propos, vous vous laissez aller à l'inquiétude. D'ailleurs, vous êtes parti seul de Bagdad ; vous êtes arrivé chez moi sans accident ; vous êtes tombé dans les bras de l'amitié, & j'ai pu vous donner quelqu'espèce de lumières sur ce que vous veniez faire à Damas, où la destinée vous a conduit par l'organe du sage prince votre père. Jusqu'ici je ne vois rien de décourageant. »

Giafar, à ce difcours de Chebib, fentit évanouir une partie de fes ombrages & de fes craintes.

Jufques-là il a pu appréhender d'avoir été la victime de quelque intrigue, qui lui aura par de fauffes fuppofitions, fait perdre l'eftime, l'amitié, la confiance du calife.

La lecture faite dans les archives, la curiofité qu'il avoit témoignée, l'ordre de l'interprétation des ris & des pleurs dont on ne pouvoit deviner le motif, avoient pu lui paroître une manière brufque & extraordinaire de lui témoigner un mécontentement dont on ne vouloit pas lui détailler les motifs; mais depuis les éclairciffemens qu'il vient de recevoir, & après les promeffes que lui a faites Hichia fon père; comme dans ces petits développemens tout lui femble merveilleux, il a lieu de conjecturer que les autres merveilles promifes ne tarderont pas à lui être manifeftées.

En conféquence de ces réflexions, le vifir rappelle fon courage, & s'abandonne à tout ce que lui propofe fon hôte pour le diffiper : il fe laiffe conduire un jour

aux bains publics, le lendemain à la grande mosquée; un autre jour est employé à des promenades à cheval, au-dedans & au-dehors de la ville: une chère exquise, tout ce qui peut en augmenter, en diversifier les agrémens; le plaisir d'une conversation choisie; enfin les amusemens que peut fournir une grande ville, tout abondoit autour de lui, pour lui faire oublier combien le temps pèse sur ceux que dévore l'impatience d'un événement heureux, nécessaire au rétablissement de leur fortune.

Malgré l'emploi de ces ressources, l'ennui gagnoit encore Giafar; Chebib s'en apperçoit, & le visir lui avoue qu'habitué à parcourir souvent Bagdad sous un déguisement, il désire de se procurer à Damas la même satisfaction: son ami ne s'y oppose point, & dès le lendemain le visir seul & travesti, prévenant qu'il ne viendra point dîner à la maison, commence sa course tout au travers des rues & des marchés de la ville.

Arrivé près de la mosquée, qu'on appelle Giameh Illamoué (1); il y fait ses ablutions

(1) *Giameh Illamoué.* Nom de la plus belle mosquée de Damas, & une des trois entre les plus célèbres.

& ſes prières. De-là, après quelques petites tournées, ſe trouvant vis-à-vis d'un traiteur, dont la boutique avoit beaucoup d'apparence, il y entre pour prendre ſon repas.

Parmi cinq à ſix perſonnes que le même déſir avoit conduit dans cet endroit, ſe trouvoit un ſavant, qui au milieu d'une converſation générale, élevant tout-à-coup la voix, dit d'un ton affirmatif: « le grand viſir Giafar doit être néceſſairement à Damas, au moment où je vous parle. »

« Comment ſavez-vous cela ? dit un autre perſonnage de la même compagnie.— Je ſuis, répond celui qui avoit avancé la propoſition, lecteur d'Abdelmelec — Ben-Merouan notre roi : il y a vingt-cinq jours que j'ouvris par ſon ordre le livre du Giaffer en ſa préſence ; vous ſavez que ce livre ne s'ouvre que dans deux temps de l'année, dans celui du Ramadan, & dans celui de l'Haraphat. Le dix-ſeptième jour du Ramadan nous trouvâmes par les calculs, que le prince Barmécide devoit ſe rendre ici ; on ignore le ſujet qui l'y amène ; mais on peut être aſſuré qu'il y eſt, & le roi n'a encore pu ſe faire inſtruire de l'en-

droit dans lequel le visir se tient caché; cependant on lui a fait préparer un magnifique appartement au palais. Vous devez savoir comme moi, que les événemens prévus par le Giaffer doivent arriver inévitablement. »

Giafar ayant entendu ce discours, & craignant à tout moment d'être reconnu, entra dans la chambre du traiteur pour le payer & sortit. « Vous ne devez rien, lui dit celui-ci à voix basse, pour trois raisons: la première parce que vous êtes prince, & prince de l'ancienne, noble & courageuse tribu des Barmécides; la seconde parce que vous êtes lieutenant du calife Haraoun-Alraschid; & la troisième parce que vous êtes hôte de Chebib, de ce Chebib dont l'exemple enseigne la générosité; & sert de modèle d'hospitalité à toute la terre. Quand les tonnerres, ébranlant les nuages, font tomber ici sur nos terrains desséchés par les vents du midi, l'abondance avec la pluie, ils ne font qu'imiter la bienfaisance de Chebib. Si lui & moi, mon prince, sommes instruits de votre présence ici, n'en concevez point d'allarmes; le genre même de nos connoissances

vous eſt garant de notre diſcrétion. Voici où lui & moi les avons puiſées.

Alors le traiteur tire d'une armoire fermée à clef, un livre, & en fait voir le titre à Giafar. C'étoit le troiſième du Giafſer ; voilà où j'ai appris que ce jour-ci même, vous deviez dîner chez moi.

Le viſir, à ce diſcours du traiteur, voit les pronoſtics de ſon père Hichia ſe vérifier de plus en plus, & les merveilles, pour ainſi dire, s'entaſſer ſur les merveilles.

Il lui en falloit une de plus dans ce genre, pour le convaincre qu'il étoit réellement conduit à Damas par un décret dont la force avoit contraint le calife même à ſe priver de la préſence du plus utile de ſes miniſtres, & de la familiarité de l'homme qui lui étoit le plus agréable.

Un des jours ſuivans, comme il faiſoit alors une chaleur très-vive, le prince des Barmécides, dans une de ſes courſes, fut tenté d'entrer dans une boutique où l'on vendoit des rafraîchiſſemens de toutes les eſpèces ; il s'y aſſied, & demande un laxamas (1) à la glace.

(1) *Le laxamas* eſt une liqueur extraite de la

Il n'étoit pas le ſeul que le même déſir eut attiré dans cet endroit. Le limonadier vient le prendre par la main, & l'engage d'un air de miſtère à paſſer dans l'arrière-boutique.

« Mon prince, lui dit-il, quand ils furent ſeuls, vous n'êtes point à votre place; il y a ici une chambre à part préparée pour vous depuis quelque temps. Tout y eſt prêt pour que vous ſoyez ſervi comme peut l'être chez un particulier de mon état, un prince de votre race, le grand viſir de l'empire & le bras droit du commandeur des fidelles. »

Giafar ſe laiſſe conduire : le limonadier le fait aſſeoir ſur un ſopha élevé, qu'environnoient de tous côtés des vaſes de porcelaine remplis des plus belles fleurs.

Trois jeunes gens d'une grande beauté, vêtus avec l'élégance la plus recherchée quoique ſimple, ſont auprès du ſopha : « Mes enfans, leur dit le limonadier en leur adreſſant la parole, voilà votre prince & le mien : celui dont l'arrivée ici nous a été prédite par nos anciens prophêtes,

---

ſubſtance des raiſins ſecs. On y mêle des parfums.

dans les livres qu'ils nous ont laiſſés, ſervez-le avec toute l'attention dont vous êtes capables & le reſpect qu'il mérite. »

Sur le champ les jeunes gens dreſſent une petite table de bois de ſandal devant le viſir, & lui préſentent, un genou en terre, le laxamas qu'il a demandé; un d'eux a rempli de parfums une caſſolette, & les vapeurs odorantes qui s'en échappent viennent ſe mêler à celles des fleurs qui embaumoient déjà l'appartement.

Giafar contemple avec ſatisfaction ces trois jeunes rejetons de ſa propre tribu, s'empreſſant autour de lui, & venant enſuite ſe ranger autour de leur père, comme pour chercher un abri : c'eſt ainſi que trois jeunes boutures, tirées d'une branche du *thamarena* (1), croiſſant à l'abri de la tige principale, ſe couvrent de feuilles & de fleurs, & préparent des ornemens, & un ſurcroit de parure aux jeunes beautés de l'Orient.

(1) *Thamarena*. Joli arbre dont les petites fleurs jaunes forment de charmantes guirlandes, & ont l'odeur la plus ſuave. On réduit en pouſſière les feuilles ſéchées. Les femmes d'Orient la répandent ſur leurs cheveux; elle eſt odoriférante. On en tire une couleur dont elles ſe teignent les bras & les jambes.

Un retour ſur ſoi-même, & un inſtant de regret ſur ſa fortune paſſée, fait gémir le prince Barmécide. « Hélas ! ſe dit-il, quand j'étois en faveur, quand je pouvois être le protecteur de toute ma tribu, quelle eut été ma ſatisfaction en rencontrant cette jolie famille, que je pourrois attirer auprès de moi.

Après cette réflexion, qui avoit un peu trop d'amertume, il donne cinquante pièces d'or à chacun de ces jeunes gens, & veut payer auſſi noblement le laxamas qu'il a pris.

« Vous ne devez rien ici, mon prince, dit le limonadier, la maiſon & ſes hôtes ſont à vous : nous ſommes de votre tribu : vous êtes notre prince, notre étendart, notre lumière, l'ami du grand calife Haroun, & l'hôte du généreux Chebib, en l'honneur de qui tant de lampes brûlent ſous le dôme de Coubet-il-Naſſer. (1) Voyez ce dôme célèbre ; comptez les lampes qui y ont été attachées depuis que

(1) *Coubet-il-Naſſer.* Dôme placé ſur le haut de la montagne de Damas. Cette curioſité attira le calife, qui s'y étoit rendu déguiſé dans un voyage qu'il avoit fait précédemment dans cette ville.

le grand Haroun-Alraschid lui-même en a donné l'exemple. Tous ceux qui ont joui des faveurs & de l'hospitalité chez Chebib, & on compte des souverains parmi eux, se sont fait un honneur d'en marquer leur reconnoissance par un témoignage apparent & durable.

« Ainsi, tandis que la lune se lève pour venir, par le doux éclat de ses rayons, consoler la terre de l'absence de ceux du soleil, si quelque éclipse nous prive de sa lumière, si quelque nuage l'obscurcit, Damas n'a qu'à tourner les yeux vers Coubet-il-Nasser, les lampes qu'alluma la reconnoissance y remplacent les astres de la nuit, & font sans cesse briller la générosité du noble Chebib. »

Giafar éprouvoit une véritable satisfaction à entendre aussi bien louer son magnifique & vertueux hôte; il comprenoit en même temps que l'homme qui en faisoit un semblable éloge devoit, à tous égards, être fort au-dessus de la profession de limonadier. Le savoir & la vertu n'affectent point d'état; cependant il témoigna quelque curiosité de connoître par quel moyen le maître de la maison dans laquelle il se

trouvoit, avoit pu être auſſi exactement inſtruit de ſa réſidence à Damas, & de l'heure préciſe à laquelle il devoit venir ſe rafraîchir chez lui.

La réponſe fut, que c'étoit par l'étude du Giaffer, à l'ouverture du quatrième livre. Le limonadier lui montra la note qu'il en avoit extraite d'après ſes calculs.

Le viſir acheva de parcourir la ville, & rentra chez ſon hôte avec un air de ſatisfaction dont celui-ci tira un agréable augure : il s'occupe à faire quitter au prince ſon traveſtiſſement, lui fait ſervir du café, des liqueurs, & tout ce qui pouvoit, en attendant le repas du ſoir, le dédommager des fatigues du jour.

Un ſouper délicat & abondant, dont les parfums & la muſique augmentent les délices, termine toutes ces flatteuſes attentions, & Giafar ayant mangé de meilleur appétit qu'à l'ordinaire, après avoir tendrement embraſſé ſon hôte, va ſe coucher dans la réſolution de recommencer le lendemain ſes promenades de Damas, pour y chercher les traces ſur leſquelles les décrets du ciel doivent le faire marcher.

Il a paſſé une excellente nuit : à peine

il eſt jour qu'il reprend l'habillement ſous lequel il a coutume de chercher les aventures, & ſe met en chemin après avoir pris congé de ſon hôte juſqu'au ſoir.

Le haſard conduit le viſir ſur les bords du fleuve Abana ; un pauvre pêcheur y jetoit le filet à pluſieurs repriſes, & inutilement : après trois ou quatre tentatives dont Giafar eſt témoin, ce pauvre homme, tout en tordant ſon filet pour en exprimer l'eau, diſoit de manière à être entendu.

« Qu'allons-nous devenir? j'ai une femme, trois garçons & quatre filles : nous n'avons pas de pain, & le ſort depuis deux jours, écarte tout le poiſſon de mon filet : je m'adreſſe à vous, oh mon Dieu! au nom de votre grand prophête ; mais je ſuis éloigné de lui. Je vois d'ici le dôme de Coubet-il-Naſſer, toujours brillant de la généroſité de votre ſerviteur Chebib ; je m'encourage à jeter encore le filet à un nom qui eſt en réputation de bonté ſur toute la terre, & qui a trouvé grâce devant vous. »

Après avoir dit ces paroles, le pêcheur étale ſon filet, jette les yeux au ciel &

s'écrie : « au nom des douze lampes les plus brillantes, qui ſoient allumées au nom de Chebib, ſous le dôme de Coubet-il-Naſſer; au nom de Chebib & des douze étoiles compagnes de notre grand prophête, qui ſe ſont arrêtées ſur la maiſon du ſerviteur de Dieu à Damas, pour honorer de leur aſpect ſa bienfaiſance & ſa générosité, je jette mon filet; oh mon Dieu! que la vertu attachée au nom de celui que vous avez élu pour être un de vos miroirs ſur la terre, vienne au ſecours de l'indigent!

En terminant cette apoſtrophe au ciel, le pêcheur répète encore d'une voix plus forte : « au nom de Chebib! » & jette ſon filet.

On peut juger par l'amitié que Giafar avoit conçu pour Chebib, de l'attention avec laquelle il ſuivit le coup de filet pour en examiner le ſuccès : il fut complet.

Le pêcheur, trompé par la peſanteur, crût d'abord que quelque branchage, caché au fond de l'eau, pouvoit embarraſſer les mailles : mais on apperçoit le poiſſon qui s'agite en dedans; il ne faut point expoſer le filet à ſe rompre.

Le propriétaire de cette petite fortune, pour s'en aſſurer la poſſeſſion, attache à un tronc d'arbre à fleur d'eau, la corde qui tient le filet : il quitte ſes vêtemens & entre dans le fleuve.

Alors il peut amener à terre toute ſa priſe, qui jette Giafar dans l'étonnement, par la qualité & la quantité des poiſſons de toute eſpèce dont elle eſt compoſée.

Il prend plaiſir, en félicitant le pêcheur, à lui aider à débarraſſer le filet de ſon abondante charge ; & tout en admirant la merveille opérée au nom de Chebib, il s'adreſſe à cet homme pour lui demander quel eſt ce Chebib dont il a reclamé le nom avec tant de bonheur.

« Etes-vous donc abſolument étranger ſur la terre, lui répond le pêcheur, pour ne pas connoître le généreux Chebib ? Juſqu'aux oiſeaux de paſſage qu'il a nourris de ſa main, ont répandu la réputation de ſa bienfaiſance de climats en climats.

« Il eſt fils de Chebib, & petit-fils de ce Chebib qui aida au grand Omar à faire la conquête de Damas, & régala enſuite le calife & ſon armée pendant trois jours.

« Omar, reconnoiſſant de ſes ſervices,

le fit venir à Damas, lui fit bâtir un hôtel ſuperbe, & imprima ſa main victorieuſe ſur un des pilaſtres qui ſoutiennent le couronnement de la porte de ce palais : cette glorieuſe marque ſubſiſte encore, elle eſt un objet de reſpect pour tous les vrais Muſulmans.

« Le calife Haroun étant venu à Damas chez Chebib, l'a honoré d'une ſemblable faveur, en impoſant ſa main ſur le pilaſtre oppoſé.

« Ouvrez les yeux; jetez-les ſur ces prodiges; ils ſubſiſtent, & voyez comme le ciel & ſes favoris ont concouru à aſſurer la gloire de ces grands perſonnages. Le calife d'aujourd'hui a été plus loin, il a fait écrire & incruſter dans le marbre ſon nom en lettres d'or, & vous pouvez le lire. »

Louer Chebib, c'étoit flatter Giafar : on achevoit de le convaincre que la prédeſtination, en le conduiſant chez un homme ſi eſtimable, lui ménageoit des événemens heureux pour la ſuite.

Cependant, pour s'aſſurer davantage de la nature de l'influence qui préſidoit alors

à ſa propre fortune, il imagina une nouvelle manière de tenter le ſort.

Pendant que le pêcheur tordoit & faiſoit ſécher ſon filet, il lui adreſſe la parole: « Vous venez de me convaincre, lui dit-il, que ce Chebib eſt un homme en crédit au ciel, puiſqu'à ſon nom, vous avez auſſi bien réuſſi. Je ſuis inquiet pour la fortune d'un homme à qui la mienne eſt attachée, & déſirerois que vous vouluſſiez me faire le plaiſir de jeter le filet une fois en ſon nom. »

« Frère, lui répond le pêcheur, il n'eſt pas prudent de laſſer le ciel. Il m'a accordé une pêche abondante ; je ne ſais déjà comment faire pour la porter à la maiſon; il faut que j'aille vendre pour acheter du pain, car je n'ai laiſſé chez moi que de l'eau pour les ablutions, & je n'ai point de temps à perdre. Si je jette mon filet en vain, ma famille en ſouffrira; ſi je réuſſis, comment ferai-je pour en emporter plus que ma charge? »

« Vous ne pouvez perdre votre temps, dit Giafar, car je vous en tiendrai compte, & vous ne ſuccomberez point ſous votre fardeau,

fardeau, parce que je vous aiderai à en supporter la charge.

« En ce cas, répond le pêcheur, comme je ne risque rien à vous obliger, je m'en fais un véritable plaisir; dites-moi, quel est ce nom auquel vous voulez que j'essaye encore une fois ma fortune? — C'est, dit Giafar, *Gim. Be. Ouaou.* » (1)

Le pêcheur prononce le nom & jette le filet, & pour le coup on est forcé de le tenir à deux : le vieillard, tout joyeux, entre dans la rivière, & Giafar lui aidant, ils entraînent sur le sable la plus magnifique pêche qu'on eut jamais faite dans le fleuve Abana.

Quand le poisson fut à terre, le pêcheur en reprenant ses habits prononçoit tous bas *Gim. Be. Ouaou*, ce nom qu'il venoit d'employer; il se le fait encore répéter par le visir, prend son bâton & va tracer des figures & faire des calculs sur le sable; on voit qu'à chaque instant il s'étonne du produit que lui donne le travail qu'il vient de faire; quand son opération est achevée il revient au prince.

(1) *Gim. Be. Ouaou.* Manière de prononcer les lettres G, B, V, quand on épèle l'alphabet arabe.

« Il ne nous reste plus, lui dit-il, pour épuiser la rivière, qu'à jeter le filet au nom du calife Haroun-Alraschid ; puisque je l'avois jeté à l'eau au nom de Chebib, & que vous m'avez mis dans le cas de tenter le sort sur l'étoile du grand prince des Barmécides, visir des visirs, & le bras droit du commandeur des fidelles.

« Et comment avez-vous pu me paroître inquiet de la fortune de l'heureux Giafar? Combien vous seriez rassuré si vous aviez la connoissance de nos livres!

« Le prince des Barmécides doit à présent même être à Damas & l'hôte de Chebib, à en juger par l'effet de la conjonction des étoiles de la maison de Chebib & de la sienne; si le secours du grand Barmekir, chef de la maison de Giafar, aida notre grand prophête à faire la conquête de Bagdad, Omar dût celle de Damas au grand père de Chebib; ces deux tiges puissantes vont peut-être se réunir & se confondre aujourd'hui, pour assurer la durée de l'empire, comme elles ont concouru à son accroissement : & voilà les événemens qu'acheminent les destinées, par des voies qui nous paroissoient incompré-

henſibles. Cependant, que l'homme ne s'enorgueilliſſe point, lorſque les ſphères d'enhaut paroiſſent en mouvement pour lui, mais qu'il ſe réjouiſſe d'être leur inſtrument.»

Giafar fut encore plus étonné de rencontrer tant de ſcience & de profondeur dans un homme d'une des dernières claſſes du peuple, qu'il ne l'avoit été chez le traiteur & le limonadier. Ce ſavant-ci n'avoit pour bibliothéque que le firmament, & le ſable étoit ſon porte-feuille.

Il s'agiſſoit de diſpoſer du poiſſon qui avoit été pris; Giafar ſe rappela la bienfaiſance de Chebib à l'égard de tout ce qui étoit animé dans la nature.

« Mon frère, dit-il au pêcheur, vous venez de me faire éprouver ſans le ſavoir plus d'une ſorte de ſatisfaction; perſonne ne reſpecte & n'aime plus que moi le généreux Chebib, & ne peut s'intéreſſer plus que je le fais au ſort du prince des Barmécides; perſonne ne ſe plait plus que moi à honorer le ſavoir & la vertu dans la claſſe des hommes dans laquelle vous êtes né. Je voudrois qu'elle y put briller d'un éclat aſſez vif pour réveiller l'ému-

lation de ceux qui croient que leur état ou leur fortune les dispensent de se distinguer par quelque espèce de mérite : je suis plus riche que mon vêtement ne l'annonce; accordez-moi la satisfaction de pouvoir répandre de l'aisance dans votre nombreuse famille, & recevez ces deux cent pièces d'or : choisissez de ce poisson ce qui peut plaire à votre famille, & que le reste pris au nom de Chebib & de Giafar, relâché au seul nom de Chebib, cesse d'être muet pour publier les louanges de cet homme généreux, jusques dans la profondeur des flots.

« Je n'en garderai pas un. O mon prince! s'écrie le vieillard dans un transport de joie : je connoissois le nom de Giafar, & savois quelque chose au sujet de ses hautes destinées; il falloit que ses vertus me fissent connoître sa personne, & je tombe à ses pieds. — Non, il n'y aura point d'êtres malheureux de mon fait, dans un jour aussi fortuné pour moi! Tous ces poissons vont être rendus à l'élément auquel je les avois enlevés.

« Allez, leur dit-il, dans une espèce de transport, prenez du courage & des for-

ces, courez les mers depuis le midi jusqu'au nord; publiez-y que Chebib & Giafar, réunis sur la terre, y donnent l'exemple de toutes les vertus, qu'ils avancent l'ouvrage commencé par notre grand prophête; que le bruit en aille jusqu'au Leviathan (1) & le fasse trembler! »

Le visir quitta le pêcheur, en lui souhaitant toutes les prospérités qui peuvent s'enchaîner à la suite de la vertu, & la gloire qui est la récompense des travaux entrepris pour le bien de l'humanité. Ils se séparèrent enfin comme auroient fait d'anciens amis.

L'heure de prendre un repas s'avançoit; Giafar venoit de faire un violent exercice; il va chez son traiteur affidé : il y dîne, & ne rencontre rien qui puisse satisfaire sa curiosité ou son goût pour les merveilles, du genre qui pouvoient l'éclairer sur l'œuvre à laquelle il étoit appelé par les destinées.

Il passe au milieu d'un marché; à un des angles de la place étoit un café, le plus

(1) *Le leviathan.* Selon les Arabes, il y a comme sur la terre, des démons dans la mer, & le leviathan en est le prince.

confidérable qui fut à Damas, il s'appeloit *Il Manaclié* : un petit bras de rivière en traverfoit & en embelliffoit le jardin.

Il s'affied fur un fopha de marbre dans le jardin même; ce fiége étoit adoffé à un treillage couvert d'un pampre très-feuillé, qui formoit un cabinet couvert.

A peine a-t-il pris fon café, que trois derviches entrent, fans s'être concertés, par les trois ouvertures du cabinet, qui n'étoit fermé que du côté contre lequel le fopha de marbre étoit pofé.

A travers les feuilles & le grillage, Giafar obferve l'étonnement de ces trois derviches, inconnus les uns aux autres, & dont les pas viennent aboutir dans le même moment au même endroit par trois iffues oppofées. Ils fe faluent, s'affeyent & gardent quelque temps le filence en prenant leur café; une curiofité égale les preffe de s'éclaircir fur la fingularité de la rencontre : enfin le plus âgé prend la parole.

« Mes frères, ne vous paroit-il pas étonnant que le fort nous àit raffemblés ici, comme nous venons de l'être? n'y foupçonneriez-vous pas quelque myftère? notre

état qui nous réduit, qui que nous ſoyons, à une parfaite égalité, nous porte à la franchiſe; faiſons-nous part du deſſein qui nous amène. Je vais vous faire mon hiſtoire, pour vous engager à ne me rien cacher de la vôtre.

« Quoique muſulman aujourd'hui par la grâce de Dieu, je ſuis né à la Chine, dans la ville de Kanko, de famille riche, & qui adoroit Hahihu. Par tout ce que mes parens me diſoient, en voulant m'inſtruire, je conclus que nos ancêtres avoient fait un dieu d'un ou de pluſieurs hommes, & je voulois rencontrer celui qui m'avoit fait moi-même & les miens, pour le ſervir. On ajouta bientôt aux embarras de mon eſprit ſur cet important ſujet, celui de vouloir me lier par les nœuds du mariage; & moi, perſuadé dès longtemps que l'homme ne devoit pas s'engager ſans ſe connoître, ſe permettre ou ſe refuſer des jouiſſances ſans en avoir examiné l'objet, je réſolus d'abandonner la maiſon paternelle, & d'aller voyager dans toute la Chine pour y chercher les lumières dont j'avois beſoin.

« Il me devint aiſé de raſſembler en

bijoux & en or, ce qui m'étoit néceſſaire pour fournir aux dépenſes de ma route : j'allai de province en province, cherchant à connoître le culte qu'on y rendoit à la divinité, & à en examiner les motifs. Les uns adoroient des idoles faites de leurs mains, les autres un veau, ou d'autres objets plus ridicules ; tous vouloient me perſuader que je devois me rendre à leur façon de penſer, tandis que je voyois clairement, que s'agenouiller devant ſon propre ouvrage, étoit un trait d'imbécillité, & qu'il falloit être fou pour croire que le ſyſtême du monde, organiſé comme je le voyois, fut ſorti d'une tête de veau. Enfin j'en rencontrai qui adoroient le ſoleil ; comme cet aſtre ſemble tout vivifier par ſa chaleur, s'il ne me paroiſſoit pas Dieu, il pouvoit paſſer pour en être une aſſez ſupportable image ; mais mon ardeur de voyager m'ayant conduit juſqu'aux endroits où il ceſſe d'avoir de l'influence, je vis qu'il manquoit même quelque choſe à la perfection de cette idée.

« Revenant ſur mes pas, j'entrai dans la ville de Damgad ; je me logeai dans le quartier deſtiné aux étrangers : j'y con-

verſois familièrement avec un homme dont l'humeur & les principes paroiſſoient me convenir, lorſqu'un autre vint l'aborder. « Quoi ! vous voilà dans cette ville, lui dit celui avec qui j'étois ; & où êtes-vous logé ? » — Je ſuis, répondit le nouvel arrivé, chez Tantour-Kous-Kam, l'homme le plus honoré de la Chine pour une vertu qu'on n'y pratique guères, c'eſt l'hoſpitalité, il eſt ſi charitable qu'on dit qu'il fait vivre plus de mille perſonnes par jour ; ne connoiſſant perſonne à Damgad, j'ai été chez Kous-Kam en me réclamant de Chebib de Damas ; & à ce nom, ſi mon hôte avoit pu, il auroit fait pleuvoir ſur moi une roſée de perles. C'eſt chez Chebib de Damas, que Tantour-Kous-Kam a pris des leçons de généroſité & ſur la manière d'exercer l'hoſpitalité.

« Vous avez donc beaucoup connu ce Chebib ? répliquai-je. J'ai été ſon hôte à deux fois différentes, me répondit-il ; qui n'a pas vu exercer ces vertus par Chebib de Damas, n'en a nulle idée : elles lui concilient le reſpect & l'amour de tout ce qui eſt autour de lui, & ſa réputation eſt ſi fort étendue, qu'on dit que les

oiseaux du ciel, forment partout des concerts à sa louange. J'ai été moi-même le témoin de l'amour qu'ils lui portent, & de la reconnoissance pleine d'égards & d'attention que cet homme extraordinaire porte aux animaux.

« Un jour, pendant que j'étois chez lui, un ibis (1) poussoit des cris aigus en volant tout autour d'un pavillon qui est dans son jardin, & dans lequel il va volontiers prendre quelques heures de repos pendant les grandes chaleurs.

« Ses esclaves, ennuyés des cris de l'oiseau, vouloient le percer d'une flèche; Chebib s'y oppose; on ouvre une fenêtre du pavillon; l'ibis s'y introduit & pousse de nouveaux cris plus aigus, vis-à-vis d'un grand sopha sur lequel Chebib avoit coutume de s'endormir. Il ordonne que le meuble soit enlevé avec précaution, en observant les mêmes ménagemens pour le tapis; on trouve dessous un énorme serpent, qui s'y étoit introduit par un trou souterrain; les esclaves veulent le tuer; Chebib les arrête, il ordonne à l'animal

(1) *Ibis*, oiseau commun dans l'Orient.

de se retirer dans son trou, en est obéi, & se contente en faisant murer le trou, de lui interdire le retour dans le pavillon.

« J'écoutois avidement cette histoire, & je pris mon parti sur-le-champ ; la meilleure conduite, me dis-je, ne peut venir que des meilleurs principes, & la vertu ne peut avoir d'autre base que la vérité ; allons la chercher auprès de Chebib.

« Je partis pour Damas, & vins trouver le sage que j'ambitionnois de connoître.

« A peine entrois-je dans la ville, qu'un esclave vient m'inviter à honorer la maison de son patron de ma présence ; je suis conduit chez cet homme que je cherchois ; enfin ces excellentes leçons me firent souhaiter de me faire musulman, & bientôt après j'embrassai l'état de derviche.

« Je ne passe jamais trois ans sans venir à Damas ; le goût de la retraite fait que je préfère le séjour de sa maison de campagne, & il est satisfait de m'en laisser jouir ; nous avons nos momens pour nous retrouver, & je venois le voir aujourd'hui. »

Quand le premier & le plus ancien des trois derviches eut parlé, le second prit la parole. « Vous allez voir, mes frères, que

oiſeaux du ciel, forment partout des concerts à ſa louange. J'ai été moi-même le témoin de l'amour qu'ils lui portent, & de la reconnoiſſance pleine d'égards & d'attention que cet homme extraordinaire porte aux animaux.

« Un jour, pendant que j'étois chez lui, un ibis (1) pouſſoit des cris aigus en volant tout autour d'un pavillon qui eſt dans ſon jardin, & dans lequel il va volontiers prendre quelques heures de repos pendant les grandes chaleurs.

« Ses eſclaves, ennuyés des cris de l'oiſeau, vouloient le percer d'une flêche ; Chebib s'y oppoſe ; on ouvre une fenêtre du pavillon ; l'ibis s'y introduit & pouſſe de nouveaux cris plus aigus, vis-à-vis d'un grand ſopha ſur lequel Chebib avoit coutume de s'endormir. Il ordonne que le meuble ſoit enlevé avec précaution, en obſervant les mêmes ménagemens pour le tapis ; on trouve deſſous un énorme ſerpent, qui s'y étoit introduit par un trou ſouterrain ; les eſclaves veulent le tuer ; Chebib les arrête, il ordonne à l'animal

(1) *Ibis*, oiſeau commun dans l'Orient.

de se retirer dans son trou, en est obéi, & se contente en faisant murer le trou, de lui interdire le retour dans le pavillon.

« J'écoutois avidement cette histoire, & je pris mon parti sur-le-champ ; la meilleure conduite, me dis-je, ne peut venir que des meilleurs principes, & la vertu ne peut avoir d'autre base que la vérité ; allons la chercher auprès de Chebib.

« Je partis pour Damas, & vins trouver le sage que j'ambitionnois de connoître.

« A peine entrois-je dans la ville, qu'un esclave vient m'inviter à honorer la maison de son patron de ma présence ; je suis conduit chez cet homme que je cherchois ; enfin ces excellentes leçons me firent souhaiter de me faire musulman, & bientôt après j'embrassai l'état de derviche.

« Je ne passe jamais trois ans sans venir à Damas ; le goût de la retraite fait que je préfère le séjour de sa maison de campagne, & il est satisfait de m'en laisser jouir ; nous avons nos momens pour nous retrouver, & je venois le voir aujourd'hui. »

Quand le premier & le plus ancien des trois derviches eut parlé, le second prit la parole. « Vous allez voir, mes frères, que

ce ne sauroit être sans une sorte de dessein, quel qu'il soit, que la destinée nous a fait rencontrer ici, puisque je suis admirateur & disciple de ce même Chebib dont je viens d'entendre parler, & que j'arrive dans le moment à Damas pour lui demander l'hospitalité. Je suis né dans les Indes, d'une famille puissante & comblée de toutes sortes de prospérités : mais j'appris de très-bonne heure que cette apparence en impose, & qu'il y a autre chose à chercher que de prétendues jouissances, qui causent plus d'embarras qu'elles ne donnent de satisfaction : je voulus voyager pour m'instruire, & je quittai la maison paternelle.

« Je passai un jour dans les rues de Surate près de la grande pagode : un aveugle y demandoit inutilement l'aumône depuis le matin ; désespéré de n'avoir pas trouvé une seule ame compatissante, il s'abandonnoit à la douleur. Tout-à-coup, pressé par le besoin, fondant en larmes, il s'écrie : « qui que vous soyez qui passez près de moi, si ce n'est au nom de Dieu, faites-moi l'aumône au nom de Chebib de Damas.

« Je me sentis extraordinairement ému à ce nom que je n'avois jamais entendu. Je fus curieux de savoir pourquoi l'aveugle sembloit en faire sa dernière ressource.

« Je m'approchai de lui, & après lui avoir mis deux pièces d'or dans la main: frère, lui dis-je, quel est cet homme dont vous venez de prononcer le nom?

« C'est, me répondit-il, le modèle de tous ceux qui veulent faire du bien à leurs semblables: sa générosité éclate au-dehors, pour engager à l'imiter tous ceux qui le regardent, & ne pas laisser d'excuse à ceux qui ferment les yeux & les oreilles aux pleurs & aux cris des infortunés; elle se renferme au-dedans, pour soulager du fardeau de la reconnoissance, ceux qu'il obligeroit par des sacrifices qui pourroient sembler lui être trop onéreux; & telle est sa bienfaisance, qu'il ne s'est pas approché de lui un seul être qui n'en ait ressenti les effets!

« A ce portrait fait par l'aveugle, je ne pus résister au désir qui me pressoit de me rendre à Damas, pour y faire la connoissance d'un homme qui m'avoit été annoncé d'une manière aussi extraordinaire.

« Arrivé dans cette grande ville, il me devint bien aisé de l'aborder; j'abjurai entre ses mains le culte extravagant de Brama, Witsnou & Rutren, & je pris l'habit de derviche.

« Je finirai par vous citer un trait qui se rapporte à celui du serpent dont vous venez de parler.

« Le roi faisoit nourrir dans une cage de fer, à une des portes de son palais, un lion d'une stature énorme. Jamais Chebib ne passoit devant l'animal sans lui donner une preuve d'amitié, & du penchant qu'il avoit à rendre heureux tout ce qui respire sur la terre.

« Un jour, par la faute du gardien qui l'avoit maltraité, l'animal terrible s'échappa : il alloit causer les plus horribles ravages dans la ville & dans les campagnes, lorsqu'il rencontra Chebib sur son chemin; à la vue de son bienfaiteur journalier, l'animal féroce se radoucit & se laisse conduire par lui à sa cage, comme auroit pu faire l'animal le mieux apprivoisé. »

Le second derviche termina ainsi le récit de ses aventures, & engagea le troisième

à s'ouvrir avec une égale confiance sur le motif de son voyage.

Il le fit sans s'en faire prier, en admirant qu'ils fussent tous trois réunis dans Damas au sujet du même homme. Celui-ci étoit né Musulman & s'étoit fait derviche avant de le connoître; mais il avoua qu'il lui devoit beaucoup de lumières sur la nature & l'étendue des devoirs de l'homme sur la terre, & que si Chebib enseignoit aux gens riches, par son exemple, à faire un usage noble & raisonnable de leurs trésors, il apprenoit à ceux qui ne l'étoient pas, à trouver des ressources dans leur médiocrité.

« Mes frères, ajouta-t-il, vous m'avez parlé de sa bienfaisance envers les animaux: je vous dirai qu'elle s'étend même jusques sur les plantes; se promène-t-il dans son jardin, il arrose celles qui sont desséchées; il relève celles qui sont abattues, & donne des soutiens à celles qui seroient forcées de ramper.

« Il n'a jamais souffert qu'on captivât l'eau chez lui, pour la forcer de s'élever en l'air: il veut qu'on l'abandonne à sa

pente ; en un mot c'eſt l'ami de la nature entière. »

Quand le troiſième derviche eut achevé ſon récit, le premier prit la parole : « L'étoile de l'homme, dont nous venons de parler, eſt bien forte ; mais quoiqu'elle nous ait attiré preſqu'invinciblement à lui, je penſe d'après mes connoiſſances, que nous ſommes dominés dans ce moment par une autre conſtellation plus puiſſante encore : nous avons marché au nom de Chebib, & nous ſommes réunis ici à celui de G. B. V., dont je ne connois que les lettres que je vous dis. »

« Mes frères, les livres nous préparent, mais ce ſont les événemens qui nous inſtruiſent : attendons avec patience ceux qui doivent nous éclairer ſur la rencontre ſingulière qui vient de nous réunir aujourd'hui. »

La converſation finit ainſi, & les trois religieux ſe levèrent & ſortirent du jardin & du café.

On peut croire que Giafar ne perdit pas un mot de cet entretien. Il eut été infiniment intéreſſant pour lui, n'eut-il contenu que les éloges de ſon hôte & de ſon ami

Chebib; mais son attention fut bien autrement réveillée, quand il entendit dire au plus ancien des derviches, que lui & ses frères lui paroissoient rassemblés à un nom dont l'astre dominoit celui de Chebib même, & qu'il ne put douter que ce nom étoit le sien.

Le prince Barmécide ne se laissa point aller à un mouvement d'orgueil; il avoit une trop haute opinion de la vertu, pour être entièrement satisfait de la sienne.

L'astre de Chebib devoit être plus brillant dans le ciel que le sien; mais celui du lieutenant du calife pouvoit l'emporter sur la terre, où ce n'est pas là vertu qui donne la puissance & les couronnes.

Cependant le visir sentit redoubler son courage, en considérant ce qu'il y avoit de merveilleux dans le coup du sort qui avoit rassemblé ces trois derviches, pour leur faire tenir une conversation qui avoit tant de rapport à sa propre situation, & il en conclut au moins, qu'il n'étoit point aussi déchu dans les bonnes grâces du calife, qu'il avoit eu sujet de le croire: puisque dans les décrets du ciel, il étoit toujours visir, comme le désignoient les trois let-

tres G. B. V., dont le derviche avoit parlé.

Il reprit le chemin de la maiſon de ſon hôte, parut ſatisfait des différens objets qu'il avoit vus dans la journée, ſans entrer dans les détails d'une aventure qui euſſent pu offuſquer la modeſtie de Chebib.

Soumis à l'influence de ſon étoile, dont on lui avoit ſi bien déſigné l'activité, le viſir réſolut de continuer à ſe cacher, pour n'en pas contrarier l'effet par une imprudence; & comme les rues de Damas avoient été d'un grand ſecours pour ſon inſtruction, il ne devoit pas renoncer au plaiſir de s'y promener, avec la précaution de ſe traveſtir de manière à être méconnoiſſable.

Un jour qu'il ſe preſſoit pour revenir chez Chebib par des rues détournées, il fit un très-grand circuit; la chaleur étoit exceſſive: il eſtimoit n'être qu'à trois ou quatre cent pas de chez ſon hôte; mais peu habitué à une marche auſſi forcée, l'haleine lui manquant tout-à-coup, il apperçut un ſopha de marbre aſſez commode, ſous une eſpèce de portique; il s'y aſſit pour reſpirer un moment, & tira un

mouchoir de sa ceinture pour s'essuyer le visage.

Il étoit alors en face d'un palais soutenu par vingt-six colonnes, d'une architecture fort noble, éclairé par vingt-quatre croisées : il y avoit à chaque croisée un petit jardin sur une terrasse, dont chacun présentoit une sorte de variété.

Pendant que cet agréable spectable fixe ses regards, une des croisées s'ouvre : il y paroit une jeune personne de seize ans, d'une beauté si ravissante, que jamais rien de comparable ne s'étoit offert aux yeux du visir.

« Certes, se dit-il à lui-même, il est écrit que le soleil & la lune s'éclipsèrent trois fois pour Mahomet, qui fut le véritable astre de la terre; mais je suis maintenant tenté de croire que nos écrivains nous ont trompés. Les flambeaux de ce monde n'ont cédé que deux fois à notre lumineux prophête, le droit de l'éclairer; ils attendoient sans doute la naissance de l'objet ravissant qui vient de s'offrir à ma vue, pour l'honorer par une troisième éclipse de leur part. »

Pendant que Giafar se livroit à ce pre-

mier enthouſiaſme, la jeune perſonne arroſoit ſes fleurs, qui ſembloient ſe ranimer à la ſimple approche de l'humidité bienfaiſante qu'elle alloit répandre ſur elles.

Après que cette céleſte beauté eut fini de répandre ſur les fleurs l'eau qui étoit dans la cruche de porcelaine qu'elle avoit à la main, elle ſe retira, ferma la croiſée & diſparut.

Le viſir s'attendoit qu'elle viendroit arroſer les autres petits jardins ; mais ſon attente fut trompée : il reſte la bouche à demi ouverte, les yeux fixés, le col tendu vis-à-vis des croiſées du palais où il a vu l'objet qui le tient dans le charme ; le trouve la nuit dans la même attitude dans laquelle ſe tint pendant trois cent ans Alilcaf (1), après avoir vu le ſuperbe oiſeau du paradis, qui étoit venu lui annoncer la venue de Mahomet.

Peut-être Giafar y auroit-il paſſé la nuit, tant ſa paſſion naiſſante avoit pris ſur lui d'empire, mais il fut tiré de cet état par l'arrivée imprévue de Chebib.

---

(1) *Alilcaf.* Il y a un chapitre de l'alcoran ſous ce nom, où l'hiſtoire dont il eſt ici mention eſt rapportée tout au long.

Ce généreux hôte sortoit de l'appartede ses femmes, séparé de l'hôtel dans lequel il avoit coutume de recevoir les étrangers, par tout l'espace occupé par ses jardins. Il avoit été inquiet de ce que le prince tardoit plus qu'à son ordinaire à se rendre auprès de lui; appréhendant quelqu'accident, & déguisé, pour être plus libre dans sa recherche, il sortoit par une porte de derrière, lorsque le premier objet qui se présente à ses yeux est le visir, absorbé, & en contemplation vis-à-vis des vingt-quatre croisées.

« Que faites-vous ici, mon cher ami? lui dit Chebib; j'appréhendois qu'il ne vous fut survenu quelque aventure fâcheuse.

« J'ai beaucoup marché dans la journée, reprit Giafar: me trouvant fatigué, & ce sopha m'ayant paru commode, j'y prenois quelque peu de repos.

« Venez en prendre chez moi, reprit Chebib, vous serez plus à votre aise. » Le visir essaye de se lever; mais il sembloit cloué à cette place par quelqu'enchantement, & son corps lui parut excessivement lourd, quand il voulut le tirer d'un endroit où son ame demeuroit attachée.

Il fit cependant un effort pour déguifer à fon hôte le défordre dans lequel il fe trouvoit, & le fuivit à fon palais ; mais fans qu'il lui fut poffible de dire un mot, fans être en état de profiter d'un excellent foupé qui lui étoit préparé, fans pouvoir jouir des agrémens d'une magnifique foirée, dont Chebib s'étoit étudié à augmenter pour lui les (1) délices : il s'alla coucher dans un état de trouble, dont fon généreux ami eut fujet de s'allarmer.

La nuit fut tumultueufe : il ne fut pas queftion d'un feul inftant de fommeil ou même de repos pour le vifir ; s'il étoit refté immobile fur le fopha de marbre, l'agitation ne lui laiffoit pas trouver dans fon lit une feule place qui lui fut commode.

(1) On ne peut rien comparer à l'agrément des nuits à Damas. Le ciel, dégagé de toutes vapeurs, y eft d'une pureté parfaite. Les eaux qui entourent la ville & la parcourent, y répandent une fraîcheur délicieufe, qui dédommage amplement de la chaleur exceffive du jour ; il n'y tombe jamais de ferein. Sous les califes, dans le temps, comme le difent les poëtes arabes, où *les fleuves rouloient des flots de lait*, tous les jardins & les bords des fleuves de Damas étoient remplis de muficiens & de muficiennes ; c'étoit le temps des jouiffances de toute efpèce.

Les angoiſſes de la nuit ſe peignirent ſur ſa phyſionomie, & quand Chebib entra le matin dans ſa chambre, il lui trouva le pouls ému, l'œil ardent & le teint altéré : il en conçoit de l'inquiétude, & mande ſur le champ ſon médecin : cet homme étoit très-habile, & ne tarda pas à en donner la preuve.

Il examine le malade ; étudie le jeu de la reſpiration, les yeux : prend le bras, & manie la peau à pluſieurs repriſes : enfin il s'arrête à conſulter les battemens du pouls ; après un quart d'heure d'obſervation, il demande une plume & du papier, rédige ſans dire un ſeul mot ſa conſultation & la remet à Chebib ; celui-ci l'ouvre avec un empreſſement mêlé de crainte, & lit.

« La maladie de votre hôte eſt une violente inflammation, dont le ſiége eſt dans le cœur : elle s'y eſt introduite par les yeux, & ne peut être guérie que par l'objet qui a cauſé ſon mal. Tout autre remède ſeroit inutile. »

Chebib remet le papier à Giafar, qui le lit d'un air étonné. Le généreux Chebib,

profitant de ce moment de ſurpriſe, lui adreſſe la parole.

« Eh quoi! lui dit-il en riant, mon cher hôte, mon ami, mon frère, vous avez un ſecret de cette nature, & je n'en ſuis pas le confident : il faut qu'un médecin me faſſe connoître votre mal! Puiſque les ſecours de ſon art vous ſont inutiles, que tardez-vous à faire uſage des miens ? Quel autre que moi s'employeroit avec plus de zèle, à vous procurer l'objet dont la poſſeſſion peut manquer à votre bonheur! Eſt-il à Damas? En quel endroit l'avez-vous vu ?

« Rappelez-vous, mon cher Chebib, dit Giafar, l'endroit où vous m'avez trouvé aſſis. Une jeune perſonne comparable par la beauté, la fraîcheur, l'élégance de la taille & les grâces, à ce que nous liſons des Houris, eſt venue arroſer des fleurs dans un petit jardin, ſur une terraſſe en face du ſopha ſur lequel je m'étois arrangé pour prendre quelque repos.

« Jamais je n'ai vu de ſi beaux yeux! malgré la douceur inexprimable qui en tempéroit l'éclat, le feu de ſes regards transformoit en Iris l'eau qui s'échappoit

de

de l'arrofoir pour imbiber la tige des plantes ; elle fourioit à fon ouvrage, comme fait l'aurore au lever du foleil dans les plus beaux jours ; fes bras d'une rondeur, d'une fouplesse, d'une forme charmante, étoient légèrement colorés de tamarena, dont la pouffière répandue fur fes beaux cheveux envoyoit jufqu'à moi un délicieux parfum, tandis que fa charmante phyfionomie, relevée par tout ce que l'art pouvoit ajouter de plus piquant à fes traits, fembloit exiger, avec mon hommage, celui de la nature animée, qui fembloit jouir de la vue de tant de perfections ! »

« Oh, mon cher ami ! repartit Chebib, qu'il eft heureux pour moi de pouvoir contribuer à votre fatisfaction, & vous rendre le repos & la fanté que pourroit vous enlever une paffion décidément malheureufe ! Je connois l'objet pour lequel vous êtes enflammé, & vous pouvez afpirer à fa poffeffion.

« Les beautés de l'ame font chez elle compagnes de celles du corps : elle eft l'innocence même ; cependant l'époux au quel elle vient d'être liée, s'eft vu dans la néceffité, par un manquement accidentel

à la loi, dont lui-même s'est rendu coupable, de s'imposer la dure obligation de la repudier, ce qu'il a fait aujourd'hui même; ainsi je vous promets de la faire passer dans vos bras.

« En vous livrant à votre passion, ne vous faites aucun scrupule sur ce qu'il en doit coûter à ceux qui vont contribuer à votre satisfaction; soyez heureux, mon cher visir, & vous êtes sûr que vous en allez faire beaucoup plus que vous ne pensez. »

Giafar fut en même temps bien surpris & bien soulagé par l'engagement que prenoit son hôte avec lui : « Il faut, dit-il à Chebib, convenir avec moi que mon père ne m'a point trompé, en m'annonçant que Damas m'offriroit merveille sur merveille.

« Il paroît à mes yeux un prodige de beauté, & l'amour en opère un autre en ma faveur, en me faisant parvenir à la possession de ce ravissant objet par le secours de la plus tendre amitié. »

Chebib, à l'instant même, sort de l'appartement où il étoit avec Giafar : il traverse ses jardins, & se rend au petit palais

ſoutenu par les vingt-quatre colonnes, vis-à-vis deſquelles le prince des Barmécides étoit tombé en extaſe à l'apparition de Negemet-il-ſoupeh, la plus jeune & la dernière des femmes qu'avoit épouſé l'hôte du grand viſir, & la plus tendrement aimée de lui.

Cet époux généreux, par une converſation d'un moment, s'eſt bientôt aſſuré que c'eſt Negemet elle-même qui arroſoit ſon jardin, tandis que Giafar étoit ſur le ſopha.

Il s'agit de la diſpoſer à contracter de nouveaux nœuds, bien plus avantageux, & pour ſa famille & pour elle-même; mais il en faut rompre d'autres qui ne ſont point ſans agrémens pour elle, & dont ſurtout elle n'a jamais reſſenti le poids: heureuſement il croit pouvoir s'applaudir alors de n'avoir à combattre d'autre paſſion que la ſienne propre: cependant il ſent que la propoſition qu'il doit faire ne peut être préſentée qu'avec les plus grands ménagemens.

Ce n'eſt point à lui qu'il convient de préſenter à une jeune perſonne des idées, qui lui faſſent enviſager une poſition beaucoup plus heureuſe que celle dans laquelle

elle se trouve; un père & une mère ambitieux la détermineront sans la blesser. Il se contente de lui adresser affectueusement ces paroles :

« Je vous aime tendrement, ma chère Negemet, & je me sens capable de tout faire pour assurer votre bonheur : peut-être vais-je vous causer un moment de chagrin, dans cet instant même où je n'ai en vue que votre plus grande satisfaction : pour prix de ces dispositions, dont je serois prêt à faire preuve en exposant, s'il le falloit, pour vous ma vie, cédez avec complaisance au désir que j'ai que vous vous retiriez pendant une semaine auprès des respectables auteurs de vos jours; attribuez à un vœu inconsidéré le violent effort que je me fais pour me faire séparer de vous pendant cet intervalle; &, en me rendant justice, pensez que je ne serai occupé que de votre bonheur. »

Negemet-il-soupeh, élevée dans la soumission au sein de sa famille, n'a pas encore fait le moindre usage de sa volonté; elle considère l'ordre de retourner pour quelques jours chez ses parens comme une grâce qu'elle n'auroit osé demander,

& au lieu de se formaliser de cette proposition, son innocence la porte à en remercier Chebib.

Cependant, celui-ci a fait prier Sheffandar-Hazan de se rendre chez lui pour affaire importante; l'émir arrive chez son beau-fils, & les propositions entr'eux se font en termes plus découverts.

« Votre fille, mon cher Sheffandar, est une perle à mes yeux; mais je trouve un moyen d'assurer à jamais sa fortune & la vôtre, au milieu des révolutions auxquelles les choses humaines sont sujettes : j'étois enchanté d'être votre gendre; mais un homme, à tous égards préférable à moi, a oui parler très-avantageusement de l'aimable Negemet & l'adore. Mon amitié en doit le sacrifice à vous, à votre famille & à lui: emmenez-la chez vous; faites-lui désirer son bonheur : je trouverai le mien même dans la grandeur de mon sacrifice, & serai trop heureux dès que j'aurai pu en faire d'autres à ce prix.

« Comme il faut que rien ne la blesse dans l'abandon que je fais du bonheur de la posséder, ne précipitez rien : choisissez votre temps & prenez vos mesures.

« Quand vous l'aurez amenée à notre but, vous me ferez avertir, & je la répudierai devant le cadi, de manière qu'il n'y ait rien de désobligeant pour elle ni pour vous; mais que notre secret reste jusqu'à ce moment concentré entre vous & votre épouse. Je n'ai pas besoin de vous en exagérer les conséquences; une seule suffit pour vous déterminer : celui qui épousera votre fille ne sait point que je suis marié à Negemet, quoiqu'il sache qu'elle est mariée; & j'ai des raisons pour ne pas passer auprès de lui que pour un négociateur, qui, sans aucune sorte d'intérêt relatif à soi-même, veut lui rendre un service essentiel. »

Sheffandar ramena chez lui sa fille, déterminé à ne rien négliger pour entrer dans les vues de Chebib, dont il entrevoyoit les avantages, & l'hôte de Giafar s'empresse de le rejoindre.

« Mon prince, lui dit-il, en l'abordant, si le trop de fréquence de votre pouls n'a pas trompé le médecin, vous devez être à présent dans une parfaite convalescence : & vous pouvez vous promettre de posséder sous peu de jours celle dont dépend votre parfait rétablissement. Le mari ne désire

que de voir jouir du ſort le plus heureux le jeune objet que la fatalité du ſort le force à répudier : les parens de la jeune perſonne & elle-même ſe garderont bien d'y apporter obſtacle ; une ſeule choſe s'oppoſe à ce que votre bonheur ſoit très-prochain. Vous ne pouvez pas vous marier inconnu, & conduit ici par le deſtin, ce n'eſt pas à vous, mais à lui, à vous y faire reconnoître. »

Quelqu'amoureux que fut Giafar, il ſentit qu'il devoit céder à la néceſſité d'attendre; en même temps pénétré de la grandeur du ſervice que ſon ami venoit de lui rendre, il lui exprima dans les termes les plus forts qu'il put trouver, combien il étoit ſenſible à la chaleur, à l'activité ſurprenante de ſon zèle.

« Je ne prendrai de meſures, lui dit-il, que celles que me dictera votre ſageſſe, il me ſuffit pour être tranquille de me nourrir des eſpérances que vous me donnez, en attendant que vos ſoins généreux & le changement des circonſtances puiſſent en favoriſer l'accompliſſement. »

Giafar étoit au comble de ſa joie; il avoit beſoin de ſolitude pour pouvoir rêver

à son aise à l'objet dont il étoit épris; il va la chercher dans les rues de Damas, & la trouve partout, même au milieu des foules qu'il traverse; mais attentif à tout, comme il approchoit de la grande mosquée, il entend deux aveugles qui se reconnoissent à la voix, & se saluent.

« Ah! c'est vous, Benphiros, dit le plus âgé au plus jeune, j'aurois bien des choses à vous communiquer. Vous savez que ma femme est barbaresque, qu'elle a connoissance de tous les livres de science occulte, qui sont dans le Dom-Daniel (1) à Tunis. Elle fait tous les jours des travaux sans que nous en soyons plus riches, mais elle découvre bien des choses secrètes; elle m'a assuré que Giafar, le grand prince des Barmécides, étoit ici à Damas depuis quelques lunes; c'est un pronostic tiré du Giaffer, qui l'a contraint à y venir. Le calife veut avoir un éclaircissement sur un fait, & son grand visir en est à la poursuite: mais nous ne sommes pas bien ici pour nous entretenir de ces mystères.

(1) Dom-Daniel. Espèce de musée de Tunis, dont la bibliothéque passoit pour contenir les manuscrits sur la science occulte.

« Au contraire, dit le plus jeune aveugle, ce n'eſt point à préſent l'heure de la prière, & perſonne ne vient ici actuellement. »

En diſant cela, il étendoit le bras & cherchoit tout autour de lui avec ſon bâton, dont Giafar évitoit la rencontre.

Quand il crut s'être bien aſſuré qu'il n'y avoit point d'oreilles étrangères aux écoutes : « aſſeyons-nous ſur le banc, dit-il à ſon camarade, & reprenons notre converſation.

« Votre femme vous a dit que le grand viſir Giafar étoit à Damas : moi je vous apprends qu'il ne ſe paſſera pas deux jours ſans qu'il ſoit reconnu, quoiqu'il ſe tienne bien caché.

« Et qui vous a dit cela ? dit le vieil aveugle. — C'eſt mon père, répondit l'autre, qui eſt né en Egypte ; il n'a pas lu des livres, il eſt lui-même en état d'en faire, étant en commerce avec les génies. L'hiſtoire que j'ai à vous faire eſt bien longue & bien compliquée ; ayez la patience de m'entendre.

« Un de ces génies de la terre qui en gardent les tréſors, & que mon père voit

presque tous les jours, Markaff, étoit devenu amoureux de la fille du Sultan d'Herak, & se proposoit de se montrer à elle pendant la nuit, pour essayer de lui plaire & de l'épouser : il s'enfonce dans sa demeure ordinaire, pour se préparer à s'offrir d'une manière plus brillante aux yeux de l'objet qu'il veut charmer. Comme il en ressortoit, enveloppé par une lourde vapeur, & porté par un tourbillon de vent souterrain, un nuage qui se rabat de la moyenne région de l'air sur la terre, l'arrête au passage : c'étoit le char qui portoit Tantoura, reine des génies.

« Malgré l'extraordinaire parure de son sujet, elle le reconnoit : Où vas-tu, dit-elle, chargé de toute cette magnificence ? qui veux-tu éblouir ?

« Grande reine, répond Markaff, en s'humiliant jusqu'à terre, je suis amoureux du plus bel objet qui soit entre les filles des hommes, & vais tenter ma fortune.

« Elle sera telle que tu la mérites, répond Tantoura ; peux-tu t'y connoître, demi aveugle que tu es ? Ce sera quelque beauté taillée sur un modèle approchant des vôtres.

« Ma reine, de jour, le soleil m'éblouit, mais la nuit & aux flambeaux, je vois aussi clair qu'un autre, & peut-être mieux. Je puis vous assurer que la fille du Sultan d'Herak, dont je suis passionnément épris, est la plus belle princesse qui soit sur la terre. Voilà un grand éloge, reprit Tantoura, & où prendrois-tu des expressions pour louer, si tu avois vu le jeune mortel que je viens de visiter à Damas, & pour la dixième fois depuis un mois, sans que je me sois fait encore appercevoir de lui? tu crierois au prodige. Je le quitte & je brûle d'y retourner ; viens avec moi : confie ton corps épais aux vapeurs légères qui me soutiennent : elles ont du ressort & te supporteront. Je veux te faire convenir que ton choix ne sauroit être comparable au mien. » Tantoura veut, elle est reine, Markaff ne peut que lui obéir.

Le char de Tantoura s'élève & s'envole. Elle plane un instant sur Damas, & va s'arrêter sur une des dépendances du palais de Chebib. C'est son fils unique qui fixe les vœux de la reine des génies ; en le voyant, Markaff est obligé de convenir qu'il n'est pas un plus bel objet sur la terre;

mais il ſoutient que la princeſſe d'Herak eſt auſſi belle.

On s'entête, il faut en venir à la comparaiſon : & ſi aucun des deux ne veut céder, on appellera un tiers pour juge ; bientôt un nuage emporte le fils de Chebib, Tantoura & Markaff, & ils arrivent dans l'appartement de la princeſſe d'Herak.

Il n'étoit encore que minuit, mais tous les officiers du palais étoient endormis : Tantoura par un enchantement redouble leur ſommeil, & penſe que perſonne ne réſiſtera à l'effet du charme ; mais la belle Zizialé, inſtruite par ſa nourrice de tous les ſecrets des mages de Perſe, expoſée par ſa ſcience aux inconvéniens de la ſcience, ne repoſe jamais ſans avoir ſon livret de puiſſance ſous ſon oreiller ; elle ne dort que d'un œil. Et ſi ſon bras droit eſt étendu négligeamment hors du lit, ſa petite baguette retenue par un ruban eſt attachée à ſa main gauche.

Quand Markaff l'a vue précédemment ſans croire qu'il en fut apperçu, elle l'a parfaitement diſtingué : & quand il imaginoit pouvoir obtenir des droits ſur elle,

elle avoit déjà prémédité de le ranger au nombre de ses esclaves.

Lorsqu'elle le vit entrer avec Tantoura, elle affecta de dormir du plus profond sommeil, tout en se tenant préparée à ce qui alloit arriver.

On met le jeune Chebib à côté d'elle; elle le prend d'abord pour une créature céleste; bientôt la conversation de Tantoura & de Markaff lui apprend que le beau jeune homme qui partage alors son lit, n'y est apporté que comme un objet de comparaison; elle-même elle devient victime d'un charme contre lequel les précautions qu'elle a prises ne peuvent rien; c'est celui de l'amour.

Cependant Tantoura & Markaff s'échauffent à disputer sur la prééminence de l'objet de leur choix, & ne peuvent convenir de rien, ni se céder l'un à l'autre. Enfin Tantoura se décide à appeler un tiers pour décider entr'eux : elle frappe du pied, & le génie Karkaſs se présente.

C'étoit, à l'apparence, une espèce d'animal, de moins de trois pieds de haut : il tenoit de l'homme, car il avoit la moitié d'un visage, l'autre étoit entièrement effa-

cée ; une barbe traînant à terre deſcendoit de ce profil ſillonné de rides. Son menton appuyoit ſur le genou : par derrière, ſon corps entier repréſentoit une boſſe allongée, ſupportée par un pied de bouc qui alloit & venoit aſſez leſtement à l'aide de deux béquilles, l'autre pied étoit retrouſſé par deſſus l'épaule. Je puis vous peindre ce génie : mon père me l'a fait voir, il eſt auſſi ruſé que laid, & il fournit au beſoin des expédiens aux autres génies.

Quand Karkaſs eut paru, Tantoura lui porta la parole. « Vieux monſtre, lui dit-elle, nous ſommes en diſpute ici, Markaff & moi ; nous y avons chacun notre idôle, & les voilà réunies l'une auprès de l'autre, ſur le chapitre de la beauté, perſonne ne doit être auſſi déſintéreſſé que toi ; car tu n'y as aucune eſpèce de prétention, regarde ces deux objets qui ſont ſur ce lit ; & ſans faire aucune attention au ſexe, décide lequel des deux l'emporte ſur l'autre par la beauté. »

Karkaſs s'avance vers le lit à cloche-pied, il déploie ſon ſquelette hideux & décharné, enſeveli ſous ſa barbe ; & ſa demi-tête ſe trouve élevée à la hauteur de ſix pieds.

En ſe recourbant, il approche à pluſieurs repriſes ſon œil chaſſieux, des deux charmans viſages, & quand il ſe croit en état de prononcer, il revient au milieu de l'appartement ſe remettre dans ſa première attitude, & prend la parole.

« Grande reine! & vous Markaff! vos diſputes ſont vaines, chacun des deux êtres que je viens de contempler réunit, ſelon ſon ſexe, des beautés qui les rendent abſolument incomparables, ils ſont faits l'un pour l'autre ; & comme ſans doute j'y ai regardé de plus près que vous, j'ai vu la marque de l'étoile qui doit infailliblement les unir.

« J'ignore quelles pouvoient être vos vues ; mais je ſais qu'on ne gagneroit rien à contrarier leur deſtinée ; car, comme dit le proverbe du peuple : *où le ſort a décidé, la ſorcellerie ne peut rien ;* faites les choſes de bonne grâce : renoncez à vos prétentions quelles qu'elles ſoient, prévenez le deſtin à qui vous ne pouvez pas donner un démenti, en uniſſant ſur le champ ces deux objets de votre affection. »

Tantoura s'approche alternativement du jeune Chebib & de Ziʒialé ; elle a reconnu

le signe infaillible, remarqué par Karkafs, & prend sur le champ son parti.

Elle avoit au doigt deux bagues superbes, elle met la plus belle des deux au doigt du jeune Chebib, & l'autre à celui de la princesse d'Herak, prend la main droite de l'un & celle de l'autre, les unit & donne un baiser à chacun d'eux.

Markaff & Karkafs eussent bien voulu en faire autant, mais le respect pour leur reine les contenoit.

Les jeunes époux sont presque aussitôt séparés qu'unis; car Tantoura, ayant congédié les génies, enlève son charmant protégé & le reporte à Damas.

En paroissant dormir d'un profond sommeil, la belle Zizialé n'avoit rien perdu de tout ce qui s'étoit dit, & avoit habilement profité de ce qui s'étoit passé.

Elle se voit destinée au plus aimable des hommes qui soient sur la terre : elle a déjà su s'assurer qu'elle ne lui est rien moins qu'indifférente : elle ne connoit ni son nom ni son état; mais elle a les moyens d'apprendre l'un & l'autre; son ame se remplit de toutes les douceurs qui assaisonnent l'amour naissant, & à peine

Tantoura se fut retirée, que la princesse s'endormit dans les bras de ces agréables fantômes que l'espérance a coutume d'enfanter.

Son réveil ne fut pas si gracieux. Il étoit arrivé à Herak un ambassadeur du Sultan du Curdistan; il venoit demander la princesse en mariage pour l'héritier de cette couronne. Tous les avantages possibles faisoient désirer cette union au Sultan d'Herak, & il ne s'attendoit pas que sa fille y pût apporter la moindre résistance; sa surprise fut extraordinaire, quand elle lui répondit qu'elle ne pouvoit disposer ni de sa main ni de son cœur, & qu'elle se résoudroit plutôt à la mort, qu'à épouser le prince du Curdistan.

Le Sultan, à cette déclaration extraordinaire, ne pouvant soupçonner sa fille d'en ignorer la valeur, alloit se livrer à un mouvement de colère; mais il sent qu'il sera mieux de se modérer.

« Princesse, lui dit-il, vous ne prétendez pas sans doute, que ma fille & mon héritière soit la maîtresse absolue de disposer d'elle-même; on va faire vos équipages,

& vous partirez avec l'ambaſſadeur qui viendra vous chercher.»

Ziziale fut conſternée de cette réponſe: peu de temps après, ſa mère entra dans ſon appartement & la trouva fondant en larmes. «Quoi! ma fille, lui dit-elle, vous voulez que nous refuſions un prince jeune & beau, qui vous apporte une couronne à joindre à celle que vous hériterez un jour? pourquoi lui refuſez-vous votre main? quel eſt ce capice?»

Si Zizialé eut ſu le nom de ſon amant, elle en étoit ſi fort épriſe, qu'elle eut répondu naïvement: c'eſt que j'aime le jeune Chebib, mais tout en s'obſtinant à refuſer, elle fut obligée de ſe taire ſur le motif de ſon refus.

«Que vous le vouliez ou ne le vouliez pas, ajouta la mère, comme c'eſt une affaire décidée, & que vous devez partir dans trois jours, cachez à l'ambaſſadeur de votre époux les diſpoſitions déſobligeantes dans leſquelles vous êtes. Je vous trouve inconcevable, vous qui ne nous donnâtes jamais que des ſujets de ſatisfaction.»

Après le départ de ſa mère, Zizialé reſta

bien chagrine; il falloit qu'elle désobligeât des parens qu'elle aimoit avec la dernière tendresse : le sort & l'amour lui en faisoient la loi. Elle n'étoit pas même en état de faire une confidence entière de ses motifs; les apprêts de son départ & sa proximité ne l'inquiétoient qu'autant qu'ils la forceroient à se servir de moyens surnaturels pour se séparer d'une famille qu'elle alloit plonger dans le chagrin : & où iroit-elle pour se réunir à celui qu'elle aimoit?

Comme elle étoit absorbée dans ces tristes idées, un importun se présente à elle; c'étoit Markaff, qui n'avoit pas aussi exactement renoncé à ses prétentions sur elle, que Tantoura l'avoit fait à l'égard de Chebib.

En tout autre temps cette apparition lui eut été désagréable. « Que voulez-vous, lui dit-elle? & qui êtes-vous? — Je suis, lui répond Markaff, un génie qui ai contribué à votre union cette nuit, avec un charmant jeune homme, dont vous avez la bague; je ne sais ce qui se passe autour de vous, je vous aime & je viens à votre secours. »

« Qui m'aime me sert, répond Zizialé ; entrez dans ce cercle : » elle en traçoit un ; Markaff, éperdu d'amour y entre : la jeune magicienne, plus savante qu'il ne la supposoit, se l'assujettit si bien, qu'il est maintenant le plus dévoué de ses esclaves.

Quand Markaff est de toute manière au point de ne pouvoir rien refuser : « vous savez qui est mon amant, lui dit la princesse, portez-moi sur le champ à l'entrée de la ville qu'il habite. » Le lourd Markaff devient un aigle pour obéir à celle qu'il aime, elle en feroit un papillon.

Il la pose, aux approches de la nuit, dans un de ces jardins qui sont à l'entrée des fauxbourgs de Damas ; elle conserve ses traits, mais elle a déguisé son sexe & bruni la couleur de sa peau ; ayant un arc & quelques flêches sur le dos, elle se présente à la porte d'une maison comme un jeune arabe du désert, qui vient demander l'hospitalité en attendant qu'on ouvre les portes de la ville.

On l'accueille avec bonté, & on lui indique un endroit où elle peut reposer pendant la nuit, après lui avoir offert les raffraîchissemens qui peuvent se trouver

chez des gens plus honnêtes que riches; il n'y a pour tout habitant dans ce petit hospice, qu'un homme & une femme, leur fille âgée de quatorze ans, extrêmement jolie, & qu'on a cachée avec soin aux yeux du nouvel hôte.

Zizialé passe une nuit tranquille, l'inquiétude l'avoit empêché de dormir pendant les nuits précédentes; elle se seroit réveillée tard, mais on fait un grand bruit à la porte de l'endroit où elle étoit couchée; on l'ouvre : elle est réveillée par ces mots : « *voilà le ravisseur.* » Une femme échevelée les prononçoit, en la montrant du doigt; & des gens de la police de Damas viennent s'emparer du coupable désigné, avant qu'il ait eu le temps de se lever.

On la conduit chez le cadi; là on lui apprend le crime absolument irrémissible qu'elle a commis, en attentant brutalement à l'honneur d'une vierge, dont le père & la mère l'avoient reçue avec tant d'humanité.

Il étoit bien facile à la prétendue coupable de prouver d'un seul mot son innocence, mais il eut fallu trahir un secret

qu'elle vouloit garder, & ſans ſe compromettre, elle comptoit ſe tirer d'affaire avec ſon livre, ſa baguette & Markaff.

Le crime qu'on lui impute lui fait baiſſer les yeux & ſe taire; mais ſon ſilence étant pris pour un aveu, elle entend dire qu'on va la mettre en priſon juſqu'à-ce qu'on ait rédigé ſon jugement, & elle ſe laiſſe conduire ſans réſiſtance, ſans former la moindre plainte.

Dès que le géolier l'a renfermée, elle appelle Markaff; le fidelle eſclave paroit: « tire-moi d'ici, » lui dit-elle.

« Cela ne m'eſt pas aiſé, lui répond le génie, votre baguette devient inutile dans la poſition où vous êtes, ainſi que la mienne; mais il eſt d'autres moyens.

« Je ſais ce qu'on vous impute : un eſprit de l'air m'a nommé le coupable: il s'eſt introduit de nuit dans la maiſon, qu'il connoît bien mieux que vous, à l'aide d'une échelle dont il s'eſt encore ſervi pour s'échapper : comme il a trouvé de la réſiſtance, il a eu le nez mordu, & le viſage meurtri; il n'a pas encore enlevé ſon échelle. Je vais me mettre à ſa pourſuite, & trouverai bien le moyen de le

ırcer, ſi on vous conduit au ſupplice, 'y venir prendre votre place; mais je 'ai pas un moment à perdre, & je pars our aller ajouter aux remords qui doient le tourmenter.»

Markaff s'éloigne. Ziziale ſe tranquilliſe & s'occupe de ſon amour; un moment après elle voit revenir ſon eſclave.

« Je viens, dit-il, de rencontrer Tantoura notre reine. Les choſes changent de face; vous êtes amenée ici par le ſort, à ce qu'elle m'a appris. Il faut que vous vous laiſſiez conduire au pied de l'échafaud; elle doit vous y ſuivre, ſans être vue, & vous dire ce que vous aurez à faire; dans ce moment-ci, un pouvoir ſupérieur nous fait agir tous trois comme des aveugles; mais vous devez être ſans défiance. »

La princeſſe d'Herak, naturellement confiante, & encouragée par la protection de la reine des génies, à qui elle doit les prémices de ſon bonheur, ſe réſigne tranquillement à ce que vouloit Markaff, & s'abandonne entièrement au ſort qui paroit la guider....

Le jeune aveugle termina ſon récit dans cet endroit : « nous ſaurons demain, mon

frère, continua-t-il, en s'adreſſant au vieillard, comment doit tourner cet événement, & ſi Markaff ne trompe pas mon père, nous devons nous attendre à quelque merveille. » Après ces dernières paroles, les deux aveugles ſe ſéparèrent.

Quelque longue qu'eut été la converſation, Giafar n'en avoit pas perdu un mot; ce qui ne le regardoit pas particulèrement lui-même intéreſſoit trop ſon ami Chebib pour lui être indifférent. Zizialé, victime de l'amour & du ſort, innocemment expoſée, reveilloit en lui les ſentimens de juſtice & de bienfaiſance, & la merveille annoncée pour le lendemain avec tant de préciſion, enflammoit ſa curioſité: il réſolut donc de ſe rendre, traveſti du mieux qu'il le pourroit, à l'endroit où la jeune amante du fils de ſon hôte devoit être amenée au ſupplice.

En rentrant chez Chebib, il ne lui dit rien des découvertes qu'il avoit faites dans la journée. Juſques-là ſon hôte lui avoit laiſſé ignorer qu'il eut un fils d'une grande eſpérance: il reſpecta le ſecret qu'on lui en avoit fait, en attendant des événemens extraordinaires,

extraordinaires, qui néceſſairement devoient lui en attirer la confidence.

La ſoirée ſe paſſa entre les deux amis auſſi agréablement que celles qui les avoient précédées. Giafar étoit celui des deux qui parut le plus gai, le plus à ſon aiſe. Chebib eut quelques diſtractions ; l'amoureux viſir porté à s'inquiéter, par la nature même de la paſſion dont il étoit occupé pour la raviſſante jardinière qui avoit fait ſa conquête, craignit tout-à-coup que la négociation entrepriſe en ſa faveur n'eut éprouvé quelques obſtacles, & témoigna ſa crainte à ſon ami qui le raſſura.

« Non, lui dit Chebib, mon cher ami, ce qui doit faire votre bonheur ne ſauroit éprouver d'obſtacles, le ſujet qui peut me cauſer quelque ſorte de peine m'eſt abſolument particulier. Le ſort, vous le voyez par vous même, n'épargne ici perſonne : quand Giafar eſt ſon jouet, Chebib doit-il s'allarmer en ſe voyant ſujet à un de ſes caprices ? J'en eſſuye un dans ma propre famille, aſſez extraordinaire, dont il eſt inutile que je vous parle aujourd'hui, parce que tout peut s'évanouir demain : tranquilliſons-nous, mon ami : nous ſommes

ici des pièces d'échecs qu'un autre joue ; attendons, en faiſant le bien qu'il eſt en notre pouvoir de faire, que celui qui conduit le jeu nous ait mis à notre place. » Après ce diſcours, la phyſionomie de Chebib ayant repris toute ſa ſérénité, les deux amis allèrent prendre du repos.

Dès que le jour parut, Giafar ſe prépara à chercher l'aventure pour laquelle les deux aveugles lui avoient inſpiré tant de curioſité : il ſe traveſtit de manière à être méconnoiſſable à ſes plus intimes, & va reconnoître l'endroit où ſe doit faire l'exécution, pour choiſir la place de laquelle il pourra le mieux obſerver.

Il entre chez le traiteur le plus voiſin du quartier, y mange ſobrement, & va de là ſe placer ſur un arbre qui étoit aſſez près du poteau auquel le coupable devoit être attaché, & le dominoit.

Le voilà dans la plus agréable poſture où puiſſe ſe trouver un curieux, & rien ne pourra lui échapper : bientôt trois mendians viennent ſe placer ſur d'autres branches du même arbre, & il ſe réjouit en lui-même de la biſarre compagnie à laquelle il ſe trouve par haſard aſſocié ; & rêvant à ſon

mour : « dans la pofition où je fuis, fe ifoit-il, fi Chebib & ma belle jardinière toient à portée, & qu'il lui dit, votre mant eft un des quatre perfonnages que ous voyez fur cet arbre, elle ne feroit pas trop flattée ; mais auffi je crois n'avoir amais été mieux déguifé que je le fuis dans ce moment. »

Pendant que le vifir faifoit ces réflexions, le prétendu coupable, environné de tous les officiers de la juftice, s'approchoit lentement de la place du fupplice.

Dès qu'il eft aux pieds de l'échafaud, il élève les bras vers le ciel, en faifant face à l'arbre fur lequel étoit le vifir : « Oh Giafar ! s'écrie-t-il, prince des Barmécides, puiffance au-deffus de toutes les puiffances de la terre après le calife ! Je fais que vous êtes ici & que vous me voyez ; puifqu'on vous a fait connoître que je fuis innocent, préfervez-moi d'une mort prématurée & d'un fupplice honteux. Vous vous cachez vainement dans Damas : fous peu vous y ferez découvert : faififfez le moment de vous manifefter par un acte de bienfaifance, digne de votre caractère. »

Tous les yeux fe font tournés du côté

de l'arbre ; mais les trois mendians alors compagnons de Giafar étant connus, on le prit lui-même pour un autre mendiant de plus.

Cependant l'apostrophe faite aussi à propos à son nom, donne lieu au juge de suspendre l'exécution : on savoit qu'Abdelmelek-ben-Merouan, roi de Damas, inquiet de l'arrivée du grand visir dans ses états, & de son obstination à s'y tenir déguisé, le faisoit chercher partout : on pense que le jeune coupable pourra donner des lumières au roi ; on le lui amène sur le champ.

« Qui vous a appris, lui dit le monarque, que le prince Giafar étoit à Damas ? — Je l'y ai vu, sire, & lui ai adressé la parole, répondit le personnage qu'on prenoit pour un criminel : il étoit sur un arbre en face de moi, au milieu de trois mendians ; comme je le connois très-bien, si votre majesté veut faire annoncer un festin public pour d'ici à trois jours, il y viendra, & je vous le ferai connoitre, de quelque manière qu'il soit déguisé. » Le roi de Damas renvoya Ziziale en prison,

ordonna sur le champ que le festin fut nonсé par les crieurs publics.

Sire, dit alors Scheherazade, en interrompant un moment son récit, pour adresser la parole à Schahriar, il paroit extraordinaire que le visir ne fut pas même soupçonné d'être l'hôte de Chebib, qui recevoit dans sa maison tous les étrangers de distinction qui arrivoient à Damas; mais il faut observer que les plus grands personnages de l'état avoient été témoins de la réception que Chebib avoit faite dans sa maison de campagne à un étranger, qu'il y avoit comblé de toutes sortes d'honneurs, on n'en use pas de cette manière avec un homme qui cherche à déguiser son état.

Le magnifique & généreux Chebib honoroit encore plus la vertu que les grandeurs, il rendoit des honneurs à un sultan, mais il cherchoit à en combler un sage. Il avoit logé Giafar dans son propre appartement; on prenoit le visir pour un savant astrologue, avec lequel il passoit les nuits à étudier les conjonctions des planettes.

Il est temps de revenir à Giafar, que nous avons laissé sur l'arbre: quand il vit que Zizialé l'apostrophoit, il se trouva très-

embarraffé; mais quoique tous les yeux fe fuffent tournés de fon côté, il n'appercevoit aucune démarche vers l'endroit où il étoit, il voit feulement que l'exécution de la fentence a été fufpendue à fon nom; & il obferve le chemin qu'on a fait prendre au coupable qui vient d'en faire un fi heureux ufage.

C'étoit celui du palais d'Abdelmelek-ben-Merouan; il peut conjecturer que Zizialé, fi bien inftruite par la reine des génies, va affurer au roi de Damas qu'elle a adreffé la parole au grand vifir lui-même, qui étoit fur un arbre en face de l'échafaud; il ne doit donc point balancer à s'éloigner fur le champ de l'endroit où il a été reconnu; il preffe fa marche pour fe rendre au palais de Chebib, en prenant les rues les plus détournées.

En rentrant chez fon hôte, il lui raconta fon aventure, fans lui faire preffentir qu'il connût ce jeune criminel, par lequel il avoit été mis dans un fi grand embarras; & il conclut par dire, qu'il voyoit à regret combien il lui devenoit impoffible de demeurer plus long-temps inconnu.

Mon ami, lui répond Chebib, vous

ͻvez regarder comme une très - grande ıerveille de l'avoir été pendant deux mois.

N'admirez-vous point que l'étonnement ›ù on doit être dans Bagdad ſur votre ıbſence ne ſoit pas parvenu juſqu'ici ? que Abdelmeleck, l'homme le plus inquiet, le plus ſoupçonneux de la terre, ne vous ait pas déterré par ſes eſpions ; lui qui en a tant dans Damas: lui à qui votre affectation de vous cacher doit donner plus d'inquiétude qu'à perſonne ?

Convenons que c'eſt le ſort qui dérobe votre préſence aux regards du roi, pour des deſſeins ignorés de vous & de moi, & attendons avec patience que celui qui tient le voile ſur vous prenne le ſoin de le lever.

S'il y a un homme heureux, c'eſt celui qui ſe ſoumet à ſa deſtinée, & qui l'attend ſans défiance ; vous n'avez pas à vous repentir de vous être livré à votre curioſité ; abandonnez - vous à la même pente qui vous porte à tout voir & à tout entendre ici, il ſe peut que vous y recueilliez des connoiſſances utiles à vous & au calife, que je ſuis abſolument hors d'état de vous donner, & ſi tout-à-coup le maſque qui

vous couvre vient à tomber, vous ferez l'usage qui vous sera infailliblement suggéré, de la considération & du respect qui vont vous entourer.

« Ma fortune est bien extraordinaire, dit Giafar : — pas plus que celle d'un autre homme, reprit Chebib ; il y a toujours ici-bas quelque malignité attachée à notre étoile. »

Je dois vous paroître très-heureux, & je m'estime tel en effet, de posséder chez moi un ami tel que vous : d'être l'instrument marqué par le ciel pour vous adoucir ce qu'il y a d'amer dans l'épreuve momentanée à laquelle vous êtes soumis : mais pensez-vous que je n'aie pas les miennes ?

J'ai un fils unique, âgé d'environ seize ans ; je l'aime autant qu'un père peut & doit aimer, & jusqu'ici, je croyois ne pouvoir que me louer du bonheur d'avoir un semblable héritier ; je le tiens à la campagne, éloigné de sa mère & de mes autres femmes, qui ont trop d'amitié pour lui ; il est plus à portée de se livrer à l'étude & à ses exercices, sous la conduite d'un sage gouverneur ; je comptois vous donner la surprise, avant votre départ,

: vous le présenter, en vous priant d'emmener avec vous cet autre moi-même, ,ais j'avois une petite précaution à prendre ıparavant.

J'ai un ami intime, qui a une fille charmante, & nous étions convenus de les ıarier tous deux devant le cadi, un moıent avant le départ de mon fils; il ıroit passé un ou deux ans auprès de vous; feroit revenu de Bagdad véritablement omme & digne de ce nom.

J'ai cru essentiel de le préparer à l'union rojetée entre mon ami & moi; imaginez, non cher prince, quel a été mon chagrin orsque mon fils m'a dit qu'il ne pouvoit ılus prendre de femme vu qu'il étoit marié, u'il avoit déjà couché avec sa femme, u'elle étoit belle à ravir, & qu'il n'en auroit amais d'autre.

J'ai grande confiance en son gouverneur, ui est un vrai sage; j'ai craint quelqu'infidélité de la part des eunuques; j'ai eu a certitude qu'on n'avoit pas laissé approher une femme de mon fils.

Il a montré une bague qu'on lui a donnée, elle a paru d'un grand prix; on ouloit me l'apporter, il l'a cachée. Sa

mère a fait des vains efforts pour tirer de lui le récit d'un rêve extravagant dont il s'occupe. Enfin il eſt ici malade, & vous me voyez dans une grande peine.

Giafar, qui n'étoit pas guéri lui-même de ſon amour, compâtit à la ſituation du jeune Hazad-Chebib, & au chagrin de ſon père.

Il auroit pu dévoiler bien des choſes ; mais il ne crut pas à propos de le faire, il n'avoit d'autre idée de la princeſſe d'Herak que celle qu'il en avoit pu prendre ſur le récit de l'aveugle, & vouloit en garder le ſecret & pour le père & pour le jeune homme, juſqu'à ce qu'il eût vu mettre à fin l'hiſtoire de la princeſſe, & qu'il eût pu voir ſi le mariage fait par les génies étoit une illuſion ou un décret du deſtin.

Cependant il engagea le père à le mener dans le moment même auprès de ce fils chéri, & malade.

« Qui vous aſſure, mon cher ami, lui dit-il, que la guériſon de votre fils ne ſoit pas un des objets pour leſquels j'ai été envoyé ici en aveugle, pour y être éclairé par des aveugles ? Je ne ſaurois vous en

dire davantage maintenant ; mais quelque jour, quand l'événement nous aura inftruits, j'efpère vous faire toucher au doigt qu'il eft des hommes choifis entre tous les hommes, fur qui le ciel veille plus particulièrement, & qui fervent pour ainfi dire de chaînons aux deftinées des autres ; nous en avons des exemples dans Mahomet & nos prophêtes. L'étoile de votre fils l'appelle fans doute à quelqu'œuvre particulière, effentielle au bien général, & je fuis envoyé peut-être par la mienne, pour le préferver ou pour le fecourir. »

Chebib fentit la fageffe du raifonnement de Giafar ; tous deux le lendemain prirent le chemin de la maifon de campagne où on avoit envoyé le jeune homme, pour qu'il pût plus aifément fe rétablir.

Ils le trouvèrent à la promenade avec fon gouverneur, mais languiffant : les careffes que lui fit fon père parurent le raffurer & le ranimer.

Il falua de la meilleure grâce poffible cet ami intime de fon père, dont fa mère & fon gouverneur l'avoient entretenu. Chebib ayant tiré le gouverneur à part, laiffa Hazad feul avec Giafar.

Dès que le prince des Barmécides se vit seul avec le jeune élève, il lui parla sur le ton de l'intérêt le plus tendre & le plus doux, de cette mélancolie dont il sembloit être affecté, il le pressa de lui en dire le motif.

« Hélas! seigneur, lui répondit Hazad, je voudrois pouvoir me cacher à moi-même une passion qui fait de la peine à mon père, mais elle ne me laisse aucun relâche : je suis marié, & si amoureux de ma femme, que je ne saurois prendre le moindre repos.

« Mais, lui dit Giafar, est-ce dans le palais de votre père que vous l'avez vue? On assure que vous n'êtes pas sorti; savez-vous qui elle est?

« Je n'en sais rien, répond Hazad, mais elle efface en beauté les plus belles fleurs des jardins de mon père. Je ne sais pas où j'étois, l'endroit me paroissoit très-brillant; tout-à-coup je me suis trouvé comme endormi à côté d'elle, puis elle m'a serré plusieurs fois tendrement la main, cela m'a presque réveillé, je sentois comme un feu qui couroit dans tout mon corps, je lui rendois doucement son serrement de main, sans savoir ce que je faisois.

« Il y avoit du monde dans son apparte-ent, mais je ne voyois qu'elle ; on di-it qu'on nous marioit, & cela me rem-lissoit de joie ; on nous mit à chacun une agne, & la mienne m'est restée, elle m'est lus chère que la vie.

« Voyez, seigneur, si je ne suis pas bien ialheureux, car je ne saurois obéir à mon ère, puisque j'ai été uni au plus charmant bjet qui soit sur la terre, quoique le noment d'après j'en aie été séparé ; on oudroit que j'en épousasse une autre ! Cela ie m'est pas possible.

« Au moins, si on ne me parloit pas de cette autre femme, je pourrois me consoler, lans l'espérance de revoir un jour la mienne; ar pourquoi ne la reverrai-je pas comme e l'ai vue ? elle doit souffrir autant que je e fais, de se voir séparée de moi, car elle m'a serré bien tendrement la main, & surement elle m'aime de tout son cœur.»

Giafar fut bien attendri par les détails de cette confidence. « Cher jeune homme, dit-il, vous me confierez votre bague pour un instant ; je la ferai voir à votre père, & je vous engage ma parole de musulman de vous la rendre un moment après ; j'es-

père obtenir de lui que le mariage dont on vous parle soit absolument suspendu, mais si cette grâce ne m'est point refusée, il faudra que vous ayez un peu de complaisance pour votre père & pour moi : vous ne prenez point de nourriture ; je vais vous en faire servir, & vous mangerez pour prendre assez de force pour monter à cheval & nous suivre à Damas, car vous n'êtes malade que de langueur & d'épuisement.»

Hazad, sur cet espoir, confia sa bague & promit de faire ce qu'on exigeoit de lui ; Giafar alla joindre Chebib, & lui montra le bijou qui venoit de lui être remis. C'étoit un rubis balais, inestimable pour la grosseur & le feu.

Le gouverneur alla retrouver son élève, avec ordre de faire servir le dîner, & Chebib convaincu que les arrangemens humains doivent céder à ceux dont le sort paroit s'être absolument réservé la conduite, renonça aux projets d'établissement qu'il avoit faits pour son fils, en attendant que le mystère de la bague vînt à se développer de lui-même.

Le jeune Chebib étoit demeuré inquiet

ſuccès de la négociation de ſon nouvel
i ; mais ſon père l'aborda d'un air ſi
eſſant, ſi ouvert, qu'il fut dans le mo-
nt raſſuré ; bientôt après Giafar lui remit
bague au doigt, on ſe mit à table, &
jeune homme en perdant une partie de
1 chagrin recouvra ſon appétit.

Les amis paſsèrent le reſte de la journée
de la nuit dans la maiſon de Chebib,
lendemain ils rentroient dans Damas,
iand ils entendirent le crieur public
inoncer dans les différens quartiers, le
perbe feſtin auquel Abdelmeleck-Ben-
lerouan invitoit les grands de l'état, les
tadins & les étrangers, pour le jour qui
evoit ſuivre.

« J'accompagnerai votre fils & vous à
ette fête, dit Giafar à Chebib ; les étran-
ers y ſont invités, & on dira que vous
avez conduit votre aſtrologue ; cela ſera
lus naturel que ſi vous y paroiſſiez ſans
noi, mais je prendrai le turban & la robe
ndienne, pour mieux caractériſer le per-
ſonnage que je dois jouer. » Cet arrangement
iyant été pris, les deux amis ſe diſpoſent
à l'exécution de la partie qu'ils avoient faite
pour le lendemain.

Nous avons des intérêts trop preſſans à suivre, pour détailler ici les apprêts de la fête ſuperbe qu'Abdelmeleck donnoit au public.

Ce ſouverain, avare par caractère, vouloit paroître généreux, & dans les occaſions d'apparat il donnoit dans la profuſion; mais il ſavoit reprendre en détail ſur le peuple ce qu'il avoit ſacrifié à l'oſtentation. Il y avoit trois cent tables, couvertes de tous les mets imaginables, dans les cours extérieures, les places & les avenues de ſon palais; deux mille eſclaves etoient employés à les ſervir au ſon des inſtrumens de toutes les eſpèces : chacune des tables étoit ſous une tente ſéparée; c'étoit un camp au milieu d'une ville.

Abdelmeleck ſe félicitoit de donner un auſſi ſuperbe ſpectacle à l'inconnu Giafar, & de lui faire voir comment on ſavoit ſurpaſſer la générosité ſi vantée de Chebib; en même temps il s'occupoit des moyens par leſquels le jeune coupable prétendu alloit lui faire découvrir le grand viſir, au milieu d'une foule pareille.

« Sire, lui dit Zizialé, il eſt à la fête ſous une des tentes; en même temps elle

lui fait voir en l'air un papillon blanc d'une grandeur extraordinaire : » suivez-le de l'œil, sire, entrez dans la tente sur laquelle il ira se poser : il y entrera après vous, & se placera sur le turban du grand visir. »

Le roi fait ce que Zizialé lui a conseillé, & Abdelmeleck vient saluer Giafar, qui étoit assis à une des premières tables, entre Chebib & son fils.

Le visir, dès qu'il est reconnu, renonce à son déguisement, & reçoit les empressemens du roi de Damas avec le respect dû au souverain dans les états duquel il se trouve.

Abdelmeleck engagea Giafar & ses deux compagnons à passer sous la tente royale ; partout où ils se montrent, des voix s'élèvent & crient : « vivent le grand prince Giafar & Abdelmeleck-Merouan : » bientôt ces cris rétentissent de toutes parts dans le camp, la foule se rassemble autour de l'endroit où l'on sait que doit être le lieutenant du calife.

Le roi de Damas affectoit de combler de prévenance Giafar, & même les hôtes de ce prince ; mais les sentimens de son ame n'avoient aucun rapport avec sa con-

duite extérieure ; comme il gouvernoit tyranniquement, comme il jaloufoit & haïffoit Chebib, il fe perfuadoit que fur les délations de ce citoyen, Giafar avoit eu ordre de venir fecrètement examiner la vérité des plaintes portées contre fon gouvernement. Il n'y avoit qu'un femblable motif, ou celui d'une difgrace dans laquelle le prince des Barmécides pouvoit être tombé, qui eût pu engager le plus grand perfonnage de l'empire à s'abfenter de Bagdad pendant un temps auffi confidérable, & à mener la vie obfcure & privée à laquelle il paroiffoit s'être condamné.

Dans ces deux cas, Abdelmeleck fe propofoit de perdre Chebib, & dans celui où le grand vifir feroit difgracié, d'achever de l'accabler.

Ces réflexions étoient couvertes des dehors de l'empreffement, du refpect & du plaifir apparent de poffêder à fon tour, ne fût-ce que pour un inftant, un hôte qui pouvoit paffer pour le fecond perfonnage de l'univers.

Pendant que le roi de Damas eft diftrait fur tout ce qui fe paffe dans le palais, par fes réflexions & par la néceffité de

faire ses honneurs, Giafar ouvre la main, & y trouve un petit papier. Markaff, sur l'ordre de Zizialé, de papillon s'est transformé en billet, sur lequel est écrit : *Occupez-vous du sort de la personne qui s'est adressée à vous, étant au pied de l'échafaud.* Le billet disparoit sur le champ, mais le prince n'en a pas oublié le contenu.

« Je fus très sensible il y a trois jours, dit-il à Abdelmeleck, à l'honneur que vous avez fait à mon nom, quand vous suspendites le supplice du jeune coupable qui se reclama de moi. Je crois savoir qui il est, & je le présume innocent : vous me ferez plaisir en le faisant conduire ici, & en le remettant entre mes mains. »

Abdelmeleck se préparoit à refuser. C'étoit une manière de tendre un piège à Giafar, & de voir l'opinion que ce visir avoit de son propre crédit.

« Vous savez, répondit-il au ministre, que le crime dont ce jeune homme est convaincu est irrémissible ; le calife seul peut lui faire grâce : c'est à vous, son lieutenant ici, à l'accorder publiquement en son nom. »

Giafar demeuroit embarrassé pour sa réponse, quand, tout-à-coup, des fanfares

guerrières annoncent des nouveaux hôtes à Abdelmeleck.

C'eſt Almokadan-Haſſan, le général des Zorans (1), accompagné des officiers de ſon corps & ſuivi de toute ſa troupe, qui s'étoit chargé de porter lui-même à Giafar ſon prince, la lettre qui le rappeloit auprès du calife.

Parmi les expreſſions très affectueuſes qu'elle contenoit, on y trouvoit quelques petits détails relatifs au voyage de Giafar à Damas, conçus en ces termes.

« Vous devez, mon cher viſir, être en » état de répondre à une de mes queſtions, » & les événemens nous mettront en état » vous & moi de ſatisfaire à toutes les » autres; j'y aurai ma part, je ne ſais » quelle.

« Ce n'eſt point Haroun votre ami qui » vous a fait courir à Damas ſur une mule : » le ſort le vouloit; le calife & votre » père n'ont été que ſes organes.

« Je donnerai un tel éclat à votre ren-

(1) Tous les Zorans étoient de la race & de la tribu des Barmécides. Leur corps très-nombreux compoſoit la garde & la principale force de l'armée des califes.

» trée dans Bagdad, qu'elle fera oublier » combien votre ſortie en eût peu ; & la » modeſte obéiſſance, dégagée de tout » murmure, que vous avez apportée à mes » ordres, quels qu'ils fuſſent, en vous don- » nant de nouveaux droits à mon amitié » & à mon eſtime, vous concilieront l'ad- » miration publique. » Pendant que Giafar liſoit ſa lettre, l'avant-garde des fidelles Zorans arrivoit dans le camp, qu'elle faiſoit retentir de ſa muſique guerrière.

Tous faiſoient éclater leur joie du bonheur qu'ils avoient de rejoindre leur prince, tous à meſure qu'ils approchoient, venoient un genou en terre lui baiſer la main. Giafar n'ayant retenu qu'Almokadan près de lui, ordonna que les Zorans établiſſent leur camp hors des murs de Damas.

Pendant que cette ſcène combloit de joie Chebib, elle allarmoit beaucoup Abdelmeleck ; dès ce moment même il ceſſoit d'être maître chez lui, & craignoit qu'Almokadan - Haſſan ne fut porteur d'ordres du calife de toute autre nature que ceux du rappel du viſir ; car quel pouvoit être le deſſein du calife, en envoyant toute ſa garde à Giafar ? la conſcience du roi de

Damas le rendoit alors fort malheureux.

La première chose qu'il imagine pour conjurer l'orage, s'il le peut encore, est d'envoyer chercher le jeune prisonnier pour le remettre à Giafar, avec les pièces de son procès. Pendant qu'on exécute cet ordre, il veut engager le grand-visir à venir occuper son propre palais; le prince des Barmécides s'en défend avec la plus grande honnêteté.

« Chebib m'a reçu, sire, lui répondit-il, quand je lui étois inconnu, quand l'humanité pouvoit seule me recommander auprès de lui; l'honneur que je puis lui faire aujourd'hui, comme lieutenant du calife, est une foible récompense pour tant de générosité: » en disant ces mots il prit congé d'Abdelmoleck, & retourna au palais de Chebib avec Almokadan-Hassan.

A peine ils y entroient, que le chef de la justice lui-même vint remettre, avec les pièces du procès, le jeune criminel prétendu entre les mains de Giafar.

Hazad-Chebib & Zizialé ne firent que s'entrevoir: Zizialé fut saisie d'émotion, mais elle eut la force de se contenir. Ha-

zad fut ſi vivement ému lui-même qu'il ſe trouva mal.

Chebib, père d'Hazad, ſe trouble; mais Giafar le raſſure. « Ce n'eſt rien, lui dit-il, mon ami : c'eſt un léger ſymptôme de ce mal que je ne connois que trop moi-même, puiſque j'en ſuis encore tourmenté, malgré le tourbillon des affaires dans leſquelles je ſuis impliqué. Faites coucher votre fils ſur le champ, faites donner un petit logement à part à ce jeune homme que le roi m'envoie, & avec lequel il faut que je m'entretienne; je vous rejoindrai dans le moment. »

Chebib va donner des ſoins à ſon fils, & des ordres pour qu'on loge le commandant des Zorans & le jeune priſonnier qui vient d'être élargi.

Dès que Giafar ſait que celui-ci eſt ſeul, il entre dans ſa chambre, en ferme la porte après lui, & adreſſe la parole à Zizialé.

« Princeſſe! à ce ſeul mot, vous voyez que nous nous connoiſſons; il ne me reſte qu'un moyen de vous cacher ici, & de vous mettre dans le cas de ſuivre décemment votre projet. Vous allez paſſer pour

un jeune eunuque, que je conduis à Zobéïde, épouſe du calife. Je dois prendre une épouſe à Damas, vous l'accompagnerez ſous votre déguiſement; en attendant, je vais vous cacher du mieux qu'il me ſera poſſible, pourvu que vous ne vous trahiſſiez pas vous-même.

« Craignez ſurtout de rencontrer les yeux d'Hazad, vous ſeriez la cauſe de ſa mort: attendez pour le voir que j'aie tout diſpoſé de manière qu'il puiſſe être votre époux, de l'aveu de ceux à qui vous devez tous deux l'obéiſſance, & repoſez-vous ſur moi du ſoin de tout ménager pour cela: céſſez, ſi vous m'en croyez, d'uſer de moyens extraordinaires; c'eſt à la prudence & à la conduite qu'il faut s'en rapporter pour le ſuccès d'un événement, ſans doute indiqué par votre étoile, mais que de fauſſes démarches de plus d'une eſpèce avoient couru riſque de déranger. »

Zizialé demeura confondue par le diſcours de Giafar. Elle crut que ce prince étoit inſpiré, elle ſe détermina à la plus aveugle obéiſſance.

Dès que le viſir a quitté la princeſſe de Perſe, il vole à ſon ami Chebib: il le trouva

trouva auprès de son fils, déjà remis de l'émotion violente qu'il venoit d'éprouver. Le repos étant ce qui convenoit le mieux à ce jeune homme, ils sortent de son appartement en l'engageant par les paroles les plus affectueuses à s'y livrer.

« Je ne conçois rien, disoit Chebib en revenant à son propre appartement, à la révolution qui s'est faite dans le tempérament de mon fils Hazad; jamais je n'avois vu jusqu'ici de constitution plus robuste, & depuis quelque temps la moindre chose lui fait impression. »

« C'est, lui répond Giafar, que votre fils est véritablement amoureux. — Mais cela devroit-il être? reprit Chebib; car, malgré l'apparence que cette bague peut donner à l'événement qu'il raconte, je ne puis le considérer que comme un rêve. — Il y a plus que du rêve, mon ami, reprit Giafar; depuis qu'il m'a fait sa première confidence, nous nous sommes reparlés; il m'a décrit l'appartement où il s'est vu couché; je n'en connois pas un de cette structure dans toute l'Arabie. Et puisqu'il n'est jamais sorti de votre palais, vous savez vous-même si une seule de vos fem-

mes eſt logée dans une pièce dont le plafond & les murs ſoient ornés d'un grillage d'or, dont tout le fond ſoit de glaces, ſur leſquelles on ait peint des fleurs; il faut que l'appartement qu'il a vu fut très-éclairé, puiſqu'il dit en avoir été ébloui, & ſoyez aſſuré qu'il faut que j'aie, pour ainſi dire, deviné oe qu'il a eſſayé de me peindre. Or, mon ami, ce luxe eſt d'une recherche qui caractériſe les palais de Perſe.

« Et, dit Chebib, il auroit donc été, dans une nuit, porté & rapporté au fond & du fond de la Perſe?

« Mon cher hôte, reprit Giafar, ſi votre fils eſt deſtiné par un décret à faire un mariage dont puiſſent réſulter des avantages pour une certaine portion de la terre, quand le ciel s'en mêle, les eſpaces diſparoiſſent en un moment.

« Omar faiſoit le ſiége d'Alep, tandis que Fatmé ſon épouſe s'agenouilloit à Médine pour la prière du ſoir : après l'avoir finie, oh mon Dieu! s'écria-t-elle, ſi je pouvois me trouver à l'heure même dans les bras de mon époux!

« A peine a-t-elle achevé de former le

vœu, qu'elle y eſt portée ſur le champ, par les deux anges qu'elle avoit ſalués à droite & à gauche, avant de commencer ſa prière (1).

« Prenez courage, mon cher ami; le ciel a opéré ici bien des merveilles en ma faveur, & comme vous avez été un de ſes principaux inſtrumens à mon égard, s'il permet que des obſtacles paroiſſent éloigner votre bonheur, en éprouvant votre vertu, ſoyez aſſuré que votre étoile ſortira plus brillante du ſein même de ces petits nuages. Tout me raſſure pour vous, tandis que mon ame, tourmentée par une paſſion funeſte, a perdu ſon équilibre.... »

Chebib, interrompant alors vivement ſon ami, lui coupe la parole. « La paſſion que vous avez conçue, lui dit-il, ne doit point faire votre tourment : la jeune perſonne que vous aimez ſe nomme Negemet, je vous conduirai demain chez l'émir Sheſfandar-Haſſan ſon père avec le cadi; vous l'épouſerez, & elle reſtera dans le ſein de ſa famille juſqu'à votre départ. »

(1) Les Muſulmans avant de prier ſaluent les deux anges qu'ils ſuppoſent être à côté d'eux.

Giafar fut ſoulagé par cette promeſſe, & les deux amis ſe ſéparèrent; Chebib alla donner quelques ordres néceſſaires à la réception de ſes hôtes, & Giafar manda Almokadan-Haſſan, pour ſe faire rendre compte par lui de l'état dans lequel il avoit laiſſé le prince Barmekir, & de ce qu'on avoit pu penſer dans le corps des Zorans, de voir ſi long-temps abſent le grand-viſir, dont la préſence avoit toujours paru ſi eſſentielle au Calife.

Almokadan lui répondit, que le prince Barmekir les avoit entièrement raſſurés lui & les Zorans, ſur la ſituation dans laquelle devoit ſe trouver ſon fils; que ce reſpectable vieillard avoit abandonné la retraite dans laquelle il vivoit, & ſe montroit tous les jours au palais du calife, où le ſouverain lui témoignoit la plus grande confiance.

« L'opinion répandue à Bagdad, mon prince, ajouta Almokadan, eſt que vous en êtes parti chargé d'une commiſſion très-importante, dont vous pouviez ſeul avoir le ſecret, & vos fidelles Zorans n'ont ceſſé de ſoupirer après votre retour & vos ſuccès.»

Giafar reconnut dans toute cette con-

duite les bontés & la prudence ordinaire d'Haroun.

« Vous êtes venus ici bien à la hâte, dit-il à Almokadan : il n'est pas un de vos lieutenans qui ait amené une femme ?

« Mon prince, reprit Almokadan, Fetné mon épouse monte à cheval comme une amazone ; elle a voulu partager la satisfaction que me procuroit le calife, quand il m'a dépêché auprès de vous ; elle est logée dans le camp ; sous une tente séparée, avec deux de ses eunuques.

« Vous allez sur le champ, dit Giafar, lui en conduire un troisième que je compte présenter en arrivant à Zobéïde : que votre épouse en prenne soin, qu'elle le traite avec toutes sortes d'égards. Il pourra, peut-être, vous être un jour très-utile à tous deux. »

Alors Giafar alla trouver la princesse de Perse, & l'instruisit du plan qu'il avoit formé pour qu'elle pût vivre d'une manière plus convenable à son sexe, jusqu'au moment du départ. Zizialé fut remise à Almokadan, & Giafar rejoignit ses hôtes, satisfait des précautions qu'il avoit prises, & ne s'occupant plus que de deux idées,

de la charmante épouſe qu'il devoit prendre, & de ſon départ pour Bagdad.

Chebib étoit trop attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à la ſatisfaction de ſon hôte, pour ne pas le prévenir le lendemain ſur la démarche à faire relativement aux nouveaux liens dans leſquels il vouloit s'engager.

Il fait venir le Cadi, prévient cet officier ſur la nature du contrat qu'il va dreſſer, l'envoie chez Scheffandar Haſſan. L'acte de répudiation étoit dans toutes les règles, & la belle Negemet étoit rentrée chez l'Emir ſon père, riche de toute ſa dot, de tous ſes effets & des préſens qu'elle avoit reçus : ſoumiſe à ſon ſort ; mais affligée.

Scheffandar l'étoit beaucoup moins. Il alloit avoir pour gendre le plus grand prince de la terre après le caliſe. Quand le cadi ſe préſenta, il le reçut avec les plus grandes marques de ſatisfaction. On raſſembla les témoins néceſſaires.

A peine s'étoit-on mis en règle à cet égard, que Chebib paroit dans la maiſon, conduiſant par la main le nouvel époux;

& on paſſe à la cérémonie du mariage, après avoir dreſſé le contrat.

Negemet a levé ſon voile. Ses beaux yeux paroiſſent prêts à ſe mouiller : le feu qui s'en échappe enflamme de nouveau le cœur de l'amoureux viſir. Tels ſont ces rayons vifs & brûlans qui percent tout-à-coup au travers de nuages gonflés de vapeurs humides, dans les jours orageux.

Enfin Negemet a reçu la bague ; elle eſt l'épouſe de Giafar. Les occupations qui vont accabler le prince des Barmécides juſqu'au moment de ſon départ, le défaut d'un logement où il puiſſe recevoir décemment ſon épouſe, ſont un obſtacle invincible à ce que les noces ſuivent de près le contrat.

Negemet doit demeurer auprès de ſa mère juſqu'à-ce que tout ſoit prêt pour ſon départ & celui du grand-viſir ; mais les ordres viennent d'être donnés pour qu'on lui prépare la plus riche & la plus commode tarterouanne. (1)

(1) *Tarterouanne.* Litière conſtruite à la manière des Arabes. Il y en a une deſcription dans un de ces contes.

Cependant tout eſt en mouvement à Damas pour le départ du grand-viſir. Lui-même eſt occupé d'une multitude de ſoins qui avoient été étrangers à l'hôte méconnu de Chebib.

On veut lui préſenter de tous côtés des hommages, des reſpects, lui faire la cour; Giafar, accablé d'hommages, voudroit s'y ſouſtraire pour aller paſſer quelque temps chez ſon nouveau beau-père Sheſſandar; mais le roi de Damas veut le régaler dans ſon palais, & le premier miniſtre du caliſe n'a pas le temps de faire l'amour.

D'un autre côté, il ne doit point partir ſans avoir donné des preuves de ſa reconnoiſſance aux particuliers de Damas à qui il a des obligations.

Il fait venir le traiteur qui s'étoit montré ſi attentif à ſon égard & ſi diſcret, & lui donne deux bourſes pleines d'or : après avoir noblement récompenſé le limonadier, il fait recevoir ſur le champ ſes trois enfans dans la garde du caliſe, & les fait équiper & monter de manière qu'ils puiſſent le ſuivre.

Il ne peut découvrir le pêcheur, quelque ſoin qu'il prenne pour qu'on le lui

amène ; il le recommande à Dieu & au grand prophête.

Quant aux aveugles, le roi de Damas eſt chargé de leur faire donner à chacun cent cinquante pièces d'or par an : les derviches ont diſparu, peut-être à deſſein, pour ſe dérober à ſes générosités. Enfin, tout eſt prêt pour ſon départ ; les Zorans, campés ſur le côteau de Coubet-Naſs-il-Saphir, n'y attendent que ſon arrivée & ſes ordres pour ſe mettre en marche.

Giafar part enfin de Damas pour ſe rendre à ſon camp. La belle Negemet, ſa nouvelle épouſe, y eſt déjà rendue dans ſa voiture ; elle eſt établie ſous une tente à part, ſervie par ſes propres eunuques, & gardée en dehors par les Zorans.

Abdelmeleck, avec toute ſa cour & tous les grands du royaume de Damas, accompagnent le lieutenant du commandeur des fidelles, & ils ſont reçus à Coubet-Naſs-il-Saphir ſous trois pavillons, dont chacun avoit trois cent pieds de long, couronnés de pommes d'or, & ſur leſquels flottoient des banderolles de ſoie de toutes les couleurs.

Un feſtin ſuperbe y attendoit cette nom-

breufe compagnie, Giafar s'y affit à une table fupérieure, entre Abdelmeleck & Chebib; après avoir expreffément recommandé le jeune Hazad au fidelle Almokadan, en le chargeant de ne pas le laiffer éloigner de lui, & d'en prendre tous les foins imaginables.

Pendant qu'une mufique guerrière & foutenue engageoit les convives à fe livrer à la jouiffance des plaifirs que peut procurer un feftin fomptueux, un détachement de Zorans, commandé par un de leurs chefs, alloit à Coubet-il-Naffer, placer fur le dôme la plus belle des lampes que la reconnoiffance des hôtes illuftres de Chebib y eut envoyée, depuis celle qui y avoit été placée au nom du calife Haroun-Alraschid.

Du côteau de Coubet-Nafs-il-Saphir, qui eft fur le chemin de Bagdad, on apperçoit ce qui fe paffe fur la montagne de Coubet-il-Naffer : des gens de la garde du roi de Damas font inftruits par les Zorans, au milieu defquels ils fe trouvent, de la raifon des mouvemens qui fe font fur cette montagne.

On en fait le rapport à Abdelmeleck;

ſa jalouſie & ſa haine contre Chebib en augmentent, il ſe ſépare de Giafar le cœur rempli de ces affreux ſentimens, & revient à la ville accompagné de toute ſa cour; il congédie ſes courtiſans, & va méditer ſeul au fond de ſon palais, ſur les moyens de perdre un homme parvenu à un point de réputation, qui lui procure une conſidération au-deſſus de celle que peuvent attirer tout l'éclat & la puiſſance du trône.

Dans le camp de Coubet-Naſs-il-Saphir, preſque toute la nuit s'eſt écoulée en préparatifs. La belle Negemet, dont on devoit lever la tente de trop bonne heure, a paſſé la nuit dans ſa voiture, gardée par ſes eunuques. Almokadan y a conduit celui qui eſt deſtiné à être offert à Zobéïde: c'eſt-à-dire, Ziʒialé. On a placé le jeune Hazad dans un endroit où il put prendre du repos; mais Chebib ſon père eſt reſté avec Giafar, pour lui aider aux arrangemens du départ.

Enfin, le ſoleil ſe préſente aux portes de l'orient; il faut que les deux amis ſe ſéparent: on ne ſauroit peindre la tendreſſe de leurs adieux. Chebib reprend le chemin

de Damas, & Giafar prend ſa route vers Bagdad.

Le grand-viſir fait marcher ſa troupe avec toute la promptitude que peut lui inſpirer l'envie de ſe rendre à l'empreſſement & aux ordres du calife, de ſe retrouver au ſein de ſa famille & à la place qu'il occupe : on fait une halte, pour accorder aux hommes & aux bêtes de charge le temps de manger; mais on marche tout le jour & toute la nuit.

Au lever du ſecond ſoleil à dater du jour du départ, il faut bien faire prendre à cette petite armée un repos qui puiſſe la mettre en état de ſoutenir la fatigue; alors il ordonne qu'on s'arrête & qu'on dreſſe les tentes au milieu d'une plaine agréable, au confluent de deux ruiſſeaux, dont les bords couverts d'arbres offroient d'excellens pâturages.

Il choiſit la plus agréable poſition pour y faire établir la tente de Negemet ſa nouvelle épouſe, à qui il a donné pour compagnon de voyage dans la litière, le jeune eunuque ſuppoſé, qui paſſe pour devoir être préſenté à l'épouſe du calife.

La tente de Negemet eſt environnée de

celles des eunuques destinés à la servir, & à une petite distance du camp, avec une garde particulière.

Quand Giafar a donné un coup-d'œil sur son campement, qu'il s'est assuré que personne n'est demeuré en arrière, & qu'on a pris les précautions nécessaires pour que l'abondance règne avec une sage économie, il envoie chercher Kalil, premier eunuque de la belle Negemet, & lui ordonne d'aller lui dire, qu'il compte aller dîner avec elle, si elle veut le permettre ; en même temps il le charge de lui remettre une très-belle bague.

Kalil s'acquitte du message, & revient porteur de paroles très-obligeantes de la part de Negemet, qui reçut la bague avec respect.

Giafar, après avoir chargé Kalil d'éloigner pendant le repas le jeune eunuque, & de lui faire prendre du repos dans une tente à côté de celle de Negemet, le renvoie de nouveau pour lui faire des remercîmens, & la prévenir qu'il alloit se rendre auprès d'elle.

Un moment après, le grand visir, après s'être informé auprès d'Almokadan de la

manière dont le jeune Hazad avoit ſupporté la fatigue, ſatisfait de la réponſe, il vole pour ſe rendre où il devoit pour la première fois ſe trouver tête-à-tête avec l'objet de ſon amour.

Negemet étoit aſſiſe ſur une pile de carreaux; dès qu'elle voit venir le viſir elle ſe lève & s'incline pour le ſaluer. Mais elle eſt couverte d'un voile, comme ſi elle eut reçu chez elle un étranger.

« Ma chère Negemet, lui dit-il, en l'abordant avec une forte de ſurpriſe; j'ai déjà eu le bonheur de vous voir à viſage découvert, & vous êtes diſpenſée avec votre époux de la loi qui vous ordonne de vous dérober aux regards de tous les autres hommes.

« Prince, lui répond Negemet, d'un ton doux, mais plus ferme cependant qu'on n'eut dû l'attendre de ſon âge & de ſon peu d'expérience, vous êtes mon époux par la loi; mais quand je vous aurai dit les raiſons qui me font conſerver un voile en votre préſence; la nobleſſe, la généroſité, la ſenſibilité de votre ame vous feront approuver ma retenue & ma réſerve.»

Giafar, de plus en plus étonné, preſſe

pour ſavoir ces raiſons, & la belle Negemet pourſuit.

« Grand prince, faites-vous une idée de l'amitié que Chebib a pour vous, par le ſacrifice étonnant qu'elle lui a fait faire; il vous vit brûlant d'amour pour une jeune perſonne que vous aviez vu arroſant des fleurs, près d'une croiſée de notre palais, vis-à-vis duquel vous étiez aſſis; il s'allarma pour votre ſanté, & lui ſacrifia une union formée depuis trois mois ſous les plus heureux auſpices. Enfin, pour préſerver vos jours & aſſurer votre bonheur, il ſacrifia le ſien; car enfin j'étois ſon épouſe chérie, & vous avez dû reconnoître en moi celle qui prenoit ſoin de ces fleurs. »

Giafar demeura quelque temps interdit; l'amour voulut combattre pendant quelque temps les ſentimens de l'amitié, de la reconnoiſſance, & les principes du véritable honneur : le choc fut violent, mais de peu de durée; ſes habitudes vertueuſes l'emportent ſur les efforts de ſa paſſion, & le prince des Barmécides prend la parole.

« Oh! s'écria-t-il, merveille d'amitié & de généroſité, au-deſſus de toutes celles

que mon père auroit pu concevoir en me les annonçant ! le noble, le généreux Chebib, me cédoit un trésor inestimable, dont il sentoit tout le prix, pour me sauver des funestes effets de ma passion ! & je pourrois en abuser ! Non madame, vous n'êtes plus mon épouse, vous êtes celle de mon cher Chebib, & si vous l'agréez vous serez ma chère & ma respectable sœur. »

A cette protestation du visir, Negemet lève son voile : « mon prince, dit-elle, je ne dois plus me cacher aux yeux de celui qui m'a laissé voir toute la beauté de son ame, & je vous prie de ne pas imputer à orgueil l'éloge que je dois vous donner comme épouse de Chebib : Oui, vous êtes le digne & vertueux ami de Chebib ! »

« Ah ! Madame, dit Giafar, puissé-je mériter toujours cet éloge ! Mais puisque vous devenez ma sœur, consultons sur les moyens de prévenir les mauvais discours des méchans ; vous les autoriseriez en retournant maintenant à Damas. Vous occuperez à Bagdad l'appartement de mon palais qui vous conviendra le mieux, & si vous voulez nous combler de joie & d'honneur, vous serez avec mon épouse

Oui, vous êtes le digne et vertueux ami de Chebib.



Fatmé comme j'étois avec Chebib. Vous verrez la cour du calife, & vous y jouirez de toutes les distinctions qui pourront par la suite en imposer aux envieux, & tourner à la gloire de votre époux, pour laquelle je suis aussi passionné que vous pouvez l'être.

« Prince, répondit Negemet, mon honneur & celui de mon époux sont entre vos mains. Je ferai tout ce que vous me conseillerez de faire. »

Alors Giafar ordonna à l'eunuque Kalil d'aller à la tente d'Almokadan pour y chercher le jeune voyageur.

« Qui est ce jeune homme ? demanda Negemet. — C'est, répond le visir, le fils de votre époux. — Quoi! dit-elle transportée de joie, notre cher Hazad est ici! & je jouirai du plaisir de le voir! — On va vous l'amener, Madame, reprit Giafar; je suis enchanté que sa société vous plaise, & je ferai mon possible pour qu'elle vous aide à supporter les ennuis du voyage. Dès ce moment, puisque vous vous êtes agréables l'un à l'autre, je ferai ensorte que vous ayez occasion de vous trouver souvent ensemble. Je vais faire ordonner qu'on

dreſſe ſa tente auprès des vôtres. Almokadan ſaura que vous êtes l'épouſe de mon ami Chebib, & que vous voulez veiller ſur le fils de votre époux. Parlez à votre eunuque Kalil en ma préſence; recommandez-lui ce jeune homme, & prenez ici vis-à-vis de tous, le caractère d'épouſe de mon ami, afin qu'il ne ſe répande pas d'autre nouvelle dans le camp.»

Dans ce moment Hazad entra, & Negemet l'embraſſa avec des démonſtrations de tendreſſe ſi vraies, qu'elle fut au moment de s'évanouir. Giafar admiroit l'effet des vertus de ſon ami : elles avoient influé juſques ſur les mœurs des Harems, où une femme ne peut ſouffrir ordinairement l'enfant d'une autre femme. La tendreſſe qu'il inſpiroit étoit de nature à ſe répandre ſur tout ce qui venoit de lui.

On ſert le dîné, & Giafar revenu de ſa paſſion comme d'un profond & dangereux ſommeil, finit par regarder avec attendriſſement une femme & ſon beau-fils qui paroiſſoient s'aimer avec autant de force que d'innocence. Il finit par les laiſſer tête-à-tête, en ordonnant à l'eunuque Kalil de reſter à la porte de la tente &

passa dans celle où étoit Zizialé, inquiet de la manière dont il pourroit la soustraire aux yeux du jeune Hazad. Dès que la princesse de Perse vit entrer le visir, elle s'avança vers lui en le priant de lui accorder une grâce.

« Mon prince, lui dit-elle, la chaleur & la fatigue du voyage ont fait de l'impression sur le visage d'Hazad, qui est parti relevant de maladie : je l'ai vu à travers les jalousies de la litière. J'ai des ressources qu'il n'a pas, pour me préserver de l'ardeur du soleil. Laissez-moi suivre l'amazone d'Almokadan : cette allure me convient mieux que d'être renfermée, quoique vis-à-vis de la plus belle personne de l'Univers & de votre épouse.

« Elle n'est point mon épouse, princesse, reprit Giafar, elle est celle de mon ami Chebib, & elle vient à Bagdad attendre, auprès de mon épouse Fatmé, que Chebib vienne user chez moi de tous les droits de l'hospitalité qu'il m'a accordés chez lui. Hazad, puisque vous le désirez, entrera dans la litière de l'épouse de son père, & j'agrée l'arrangement qui me paroît vous faire plaisir. »

Giafar, après avoir donné ſes ordres en conſéquence, ſe retira pour prendre un peu de repos; ſon ame venoit d'eſſuyer un terrible combat; mais elle avoit acquis des forces, bien loin d'en perdre, par l'effort qu'il avoit fait pour ſe vaincre; il pouvoit admirer l'inconcevable généroſité de ſon ami, ſans avoir à rougir de lui-même; il avoit ſu prendre l'aſcendant ſur une des plus fortes paſſions qu'il eut jamais reſſenti.

Dès que la nuit fut venue le nombreux & brillant cortége reprit la route de Bagdad.

Zizialé caracola à côté de l'épouſe d'Almokadan & ne reſſentit aucune incommodité. Le complaiſant Markaff planoit au-deſſus d'elle, métamorphoſé en nuage, & toujours interpoſé pendant le jour entr'elle & les rayons brûlans du ſoleil.

Hazad, dans la voiture de Negemet, lui faiſoit l'aveu & l'hiſtoire de ſon extraordinaire paſſion, ſans imaginer que l'objet en fut auſſi près de lui.

Quant à Giafar, plus il avançoit dans la route, plus il s'occupoit du plaiſir de ſe voir de nouveau dans les bonnes grâces du caliſe.

Si ce prince fût arrivé de Damas dans ſon palais époux de la belle Negemet, la ſenſible Fatmé en auroit éprouvé du chagrin, Barmekir, peut-être, quelque mécontentement. Il eſt doux de pouvoir ſe flatter de ne faire que des heureux par ſa préſence.

Telles étoient les diſpoſitions de nos voyageurs, lorſqu'en découvrant d'une hauteur les clochers de Bagdad, on vit en même temps des groupes de cavaliers qui ſortoient de la ville pour venir au devant du grand-viſir ; les Zorans, qui avoient pris de l'avance, avoient déjà prévenu de ſa prochaine arrivée.

Le calife s'étoit précautionné pour donner à la rentrée de ſon grand-viſir dans Bagdad l'air d'un triomphe ; il rétabliſſoit par-là le crédit de ſon favori auquel il vouloit accorder beaucoup d'autorité.

Giafar ne deſcendit point dans ſon propre palais, Almokadan y conduiſit Negemet & Hazad : mais le viſir alla ſur le champ rendre ſes hommages à Haroun, conduiſant avec lui la jeune princeſſe de Perſe, toujours traveſtie en eunuque.

Quand le calife vit arriver Giafar, il prévint les hommages reſpectueux que ce

ministre vouloit lui rendre, par des démonstrations publiques de sa sincère amitié, & tous deux allèrent s'enfermer pour s'expliquer réciproquement.

Le calife exigea que Giafar n'omit pas la moindre des circonstances de toutes ses aventures depuis son départ de Bagdad, & le visir se seroit fait un scrupule de lui rien déguiser.

Quand il en fut à l'histoire de son amour pour Negemet, le calife ne put s'empêcher d'éclater de rire.

« Poursuivez mon ami, poursuivez ; lui dit Haroun : vous saurez pourquoi cette aventure a le droit de me faire rire par ses détails. »

Le visir continua & passa à ce qui regardoit Zizialé : « où est-elle ? demanda Haroun. — En entrant dans la ville, reprit Giafar, je l'ai recommandée à un eunuque de la princesse Zobéïde. — Et où est le petit amoureux ? demanda-t-il encore. — Dans mon palais, reprit Giafar ; » & il continua de raconter ses aventures jusqu'à son arrivée à Bagdad.

Le visir voyoit avec combien de satisfaction Haroun entendoit parler des traits

de générosité de ce Chebib, dont lui-même faisoit un si grand cas, & lisoit dans les yeux de celui qui étoit en même temps son maître & son ami, quel gré il lui savoit de ce qu'il avoit pu vaincre son amour.

Enfin, l'histoire qu'avoit à faire le prince des Barmécides prit fin, & ce fut au calife à prendre la parole.

« Mon cher visir, lui dit-il, si le Giaffer nous donnoit toutes les années autant d'affaires qu'il nous en procure celle-ci, la lecture de ce livre seroit bien dangereuse pour notre repos : vous avez été mis à tous égards, dans un furieux mouvement ; mais tout n'est pas fait & nous n'en sommes pas quittes ; cependant le reste vous regarde bien moins que moi, qui dois partir pour Damas, au premier signe qui me sera donné ; heureusement il ne sera pas équivoque : en attendant que je m'explique sur ce sujet, j'exige que vous me disiez pourquoi, en faisant avant votre départ cette lecture mémorable dans le Giaffer, je commençai par rire.

« Vous avez eu, reprit Giafar, la bonté de me mettre sur la voie ; le livre indiquoit

que je deviendrois ſottement amoureux comme un enfant.

« Je parus un peu triſte, dit Haroun, il faut que vous m'expliquiez ce ſecond ſentiment.

« Vous voyiez, dit le viſir, mon ami renoncer à ſon bonheur pour faire le mien.

« Et ſavez-vous pourquoi je pleurai? reprit le calife. — Non, dit le viſir. — Ceci, reprit Haroun, je dois vous l'expliquer.

« Vous expoſiez l'homme de la terre le plus vertueux à la calomnie la plus noire & à d'autres atrocités : ne vous allarmez cependant point trop pour lui, puiſque le ciel y veille ſans ceſſe ; mais dès que le diſque du ſoleil paroîtra rouge, il faut que je parte pour Damas : faites-moi tenir prêts les chameaux les plus vîtes qui ſoient dans mes écuries & dans les vôtres, ſans qu'on ſoupçonne que ce ſoit pour moi : qu'Almokadan-Haſſan tienne les Zorans prêts à partir, comme s'il s'agiſſoit de quelqu'expédition dans le voiſinage, & de légère importance ; tandis que je payerai mon tribut à la deſtinée, vous ferez comme j'ai fait pendant votre abſence : vous gouvernerez ſeul. Vous me pardonnerez aiſément de

de vous avoir laissé partir comme un derviche, quand vous saurez que vous ne pouviez rien apprendre & rien faire, qu'autant que vous marchiez seul, inconnu, & ignorant parfaitement ce que vous alliez faire. »

Le jour naissoit quand cette longue conversation finit : Giafar alla chercher du repos dans son palais, où heureusement on étoit prévenu que le calife & lui auroient bien de la peine à se séparer, après avoir été si long-temps sans se voir.

Zobéïde a pris sous sa protection la jeune princesse de Perse, elle lui a donné des femmes, des eunuques, & un appartement commode.

Zizialé a congédié Markaff, déterminée à ne plus mettre en pratique les leçons de sa nourrice.

Negemet a trouvé tous les agrémens imaginables avec l'épouse de Giafar, qui l'a forcée de prendre son propre appartement : elle reçoit tous les honneurs & les distinctions les plus flatteuses à la cour du calife.

Le jeune Hazad a pour gouverneur Giafar lui-même, qui lui donne la connoissance des affaires & des hommes. Tout va au mieux

à Bagdad; la ſcène change à Damas, où tout eſt ſur le point d'aller au plus mal.

Abdelmeleck-Ben-Merouan étoit rentré dans ſa capitale la rage dans le cœur; ce tyran caché (il ne pouvoit pas y en avoir d'autres ſous la domination du calife Haroun-Alraschid) avoit des crimes ſecrets à ſe reprocher.

L'incorruptible probité de Chebib lui avoit toujours été odieuſe, il le regardoit comme l'eſpion du calife, & il étoit convaincu que le grand viſir étoit venu à Damas pour y connoître le ſentiment des peuples ſur le gouvernement actuel.

Giafar, en apparence, en étoit parti ſatisfait; mais devoit-il ſe fier à ces apparences?

Il avoit remarqué que Chebib avoit déployé plus de luxe que jamais pour recevoir cet hôte; & enfin pour ſe concilier abſolument le ſecond chef de l'empire, il lui avoit non-ſeulement donné ſon fils unique en otage, mais il lui avoit ſacrifié ſa propre épouſe, dont la renommée vantoit partout les appas.

On ſavoit que Chebib aimoit tendrement ſon fils, & étoit paſſionné pour la beauté;

il n'étoit pas naturel de faire des pareils sacrifices à un étranger, & l'amitié de nouvelle date qui les avoit conseillés, passoit aux yeux d'Abdelmeleck pour une chimère.

Ce roi, tourmenté par ses remords & par sa jalousie, n'est plus occupé que des moyens qu'il pourra employer pour perdre son ennemi. Le goût qu'on connoît à celui-ci pour les belles femmes est le prétexte du crime qu'on va lui supposer.

Il y avoit à Damas, dans le quartier où demeuroit Chebib, un menuisier dont l'épouse passoit pour être la plus belle femme qui fût dans la ville. Les qualités de son ame n'étoient pas en aussi grande recommandation que pouvoient l'être celles de sa figure. Abdelmeleck projette de faire répandre sourdement que Chebib en est amoureux, & veut remplacer par cette conquête, la fille de Sheffandar-Hassan qu'il a cédée à Giafar : de faire ensuite assassiner le mari par des gens à sa main, & d'imputer ce crime à Chebib ; mais il faut préparer des preuves qui en établissent tellement la certitude, que l'accusé périsse par la force de la loi, & ne pa-

roiſſe en aucune ſorte, victime de la haine perſonnelle.

Il faut ôter tout prétexte à Giafar de prendre le parti de Chebib, & que celui-ci demeure convaincu aux yeux de ce miniſtre ſon ami, du crime pour lequel les juges l'auront condamné.

Il eſt néceſſaire de ſe procurer un indice frappant; le roi de Damas, dans un de ces momens où il ſe livroit au faſte, avoit donné à Chebib une fort belle bague. Quand cet homme, attentif à tous les égards qu'il devoit au roi, alloit dîner au palais, quoiqu'ayant des bijoux plus précieux que celui-là, il ne manquoit jamais de s'en parer de préférence, avant de venir prendre ſa place à la table d'Abdelmeleck.

Il s'agit de lui faire dérober cette bague ſans qu'il s'en apperçoive : un eunuque, bateleur conſommé, ſe charge de s'acquitter de cet emploi, en donnant à laver à Chebib après le repas : il exécute ce deſſein à la ſuite d'un ſouper pouſſé très-avant dans la nuit. Chebib ne s'en appercevant pas, revient dans ſon propre palais ſans ſa bague, même ſans ſon poignard,

car le bateleur avoit passé les ordres d'Abdelmeleck, en lui enlevant cette arme.

Quand le tyran est maître du bijou & du poignard, le reste de l'abominable intrigue va de suite.

Le menuisier en rentrant chez lui est assassiné devant la porte de Chebib. Les assassins n'ont pas été apperçus.

Un huissier du palais d'Abdelmeleck aussi corrompu que son maître, & vendu à l'iniquité, etoit amoureux & aimé de la veuve du menuisier. Il la décide à accuser Chebib de l'avoir fait tenter du vivant de son mari, de s'abandonner à lui, en répudiant son époux ou en le forçant à la répudier : enfin, de lui avoir peu d'instant après l'assassinat, envoyé sa bague avec l'assurance de l'épouser.

Quatre témoins sont prêts à déposer qu'ils ont vu Chebib commettre le crime : la veuve est assurée de la confiscation des biens de Chebib à son profit, & l'huissier de son superbe palais dont Abdelmeleck ne s'est reservé que les meubles.

Le roi de Damas avoit assemblé un divan, dans lequel siégeoit Chebib à la

tête de tout ce qu'il y avoit de grands dans l'Etat.

On vient prévenir Abdelmeleck qu'une femme voilée se présente pour demander justice d'un crime atroce, commis par un homme puissant. Le souverain ordonne sans affectation qu'on la fasse entrer.

La veuve du menuisier se présente en sanglotant, se prosterne & demande justice contre le meurtrier de son mari. Tout le divan est d'accord que si elle le connoit, si elle a des preuves à fournir, on doit lui rendre une prompte justice.

Alors la veuve reprend la parole, & fait toute l'histoire que l'huissier du palais son amant lui a suggérée, sans nommer le coupable. Elle offre pour première preuve, la bague que l'assassin de son mari lui a envoyée, & demande à la remettre sous un cachet, ainsi que de donner le nom des quatre témoins qui ont vu commettre le meurtre, & ramassé le poignard de l'assassin.

Abdelmeleck ordonne que le greffier du divan prenne la bague & le nom des quatre témoins, & la veuve est conduite hors du divan.

Quand elle eſt retirée, Abdelmeleck prend la parole : « Voilà, dit-il, un crime affreux, & je demande à mes officiers & à mes miniſtres, quelle eſt la peine prononcée par la loi, contre un auſſi horrible attentat. »

« Sire, reprend le chef de la religion, c'eſt le dernier ſupplice. Il eſt ordonné dans trois livres ; dans celui de Moyſe, dans celui d'Yeſac-Ben-Mariann, & enfin dans l'Alcoran. On ne peut faire grâce au meurtrier d'un Muſulman. »

Toute l'aſſemblée ſe rangea à l'avis du Muphti, juſqu'à Chebib, qui parla le dernier; mais il ajouta que s'il étoit juſte de faire périr un coupable, ce n'étoit point ſur de ſimples préſomptions, & qu'il falloit ſérieuſement examiner la plainte & les preuves du crime.

« Rien n'eſt plus juſte, dit Abdelmeleck; & puiſque la religion eſt ici bleſſée dans la ſainte union du mariage qu'on a voulu violer, je charge le Muphti d'aſſembler les cadis & de faire ſuivre la procédure, pour que l'on ne donne point de relâche au crime, & que le coupable ſoit jugé dans le divan qui ſera raſſemblé demain. »

Chebib couroit les plus grands risques sans s'en douter ; mais au moment même où le menuisier Houssein avoit été assassiné, le phénomène annoncé par le Giaffer s'étoit montré sur Bagdad : le soleil y avoit paru couvert de sang, & Haroun est en chemin pour Damas.

Cependant tout est en rumeur dans cette dernière ville : la maison de Chebib est entourée, & il est prévenu qu'il doit paroître le lendemain au divan, comme accusé d'avoir assassiné Houssein, & d'avoir voulu séduire l'épouse de cet ouvrier.

Le vertueux Chebib élève son ame à Dieu par la prière, & se recommande au grand prophête : après avoir rempli ce devoir, il soupe & se livre au sommeil.

Les habitans restent confondus en voyant un homme aussi bienfaisant, aussi vertueux, soupçonné d'avoir commis un crime de la nature de celui qui lui étoit imputé. Les pauvres qu'il a secourus, auxquels sa bienfaisance va manquer, se lamentent ; ses envieux qui sont en petit nombre se réjouissent, tandis que les agens d'Abdelmeleck répandent que l'amour effréné pour les femmes, force l'homme même le mieux affermi dans

ſes principes à s'en écarter. La nuit qui ſuccède à ce jour ſe paſſe dans le tumulte & l'agitation.

Cependant au point du jour les deux aveugles ſe rencontrent à la porte de la grande moſquée : tous deux venoient y prier pour Chebib.

« Ma femme, dit le plus âgé, a eu un ſingulier rêve cette nuit. Elle a vu toutes les lampes, qui ſont ſous le dôme de Coubet-il-Naſſer, prêtes à s'éteindre, tout-à-coup il a ſoufflé un léger zéphir qui les a ranimées, & elles jetoient un ſi grand éclat, que les yeux n'en pouvoient ſoutenir la vue. »

Mon père, reprit le jeune aveugle, a vu Markaff, qui lui a dit en le quittant, qu'il alloit ſe jeter dans l'Abana pour s'y faire prendre à la ligne : c'eſt, a-t-il dit, pour Chebib. Qu'eſt-ce que ce grand homme, dans la poſition où il eſt, pourroit faire d'un plat de poiſſon ? Le génie Karkaſs mon vieux ami s'eſt fait ſi petit en me quittant, que je l'ai entièrement perdu de vue : il m'a dit qu'il alloit ſe fourrer quelque part, où il n'y avoit que l'air & lui qui puſſent pénétrer. C'eſt Tantourà leur

reine qui leur a ordonné de s'arranger comme cela pour le salut de Chebib. Ce digne homme a bien des ennemis ici-bas, mon frère, mais Dieu permet qu'il ait des amis d'une espèce aussi extraordinaire que puissans.

« Que dites-vous là de Chebib ? dit, en s'adressant aux aveugles, l'un des trois derviches, qui venoient pour entrer dans la mosquée : si vous aimez celui dont vous parlez, recevez l'aumône au nom de cet homme vraiment généreux, & venez prier Dieu avec nous dans la mosquée, pour qu'il éclaire ses juges & le venge des calomniateurs ».

« Vous n'entrerez pas seuls dans la mosquée, dirent trois hommes qui arrivoient de trois côtés différens, nous venons ici pour le même sujet. »

Un d'eux tenoit un perroquet sur le poing : un autre portoit un gros poisson dans un panier : le troisième avoit une bourse presque vide pendue à sa ceinture, & étoit suivi par un jeune garçon.

Ces nouveaux venus s'adressent aux derviches : « Puisque vous venez prier ici pour

le généreux Chebib, recevez-nous dans votre compagnie. »

« Très-volontiers, dirent les derviches; mais voilà un oiſeau & un poiſſon qui ne ſauroient entrer avec vous.

« Je les garderai, dit le jeune homme qui ſuivoit le dernier arrivé, & ils entrent tous dans la moſquée. »

Là, les prières les plus ardentes ſont entremêlées de ſanglots & de gémiſſemens; lorſqu'elles furent finies, ces perſonnes raſſemblées par le haſard, (c'étoit le pêcheur, le traiteur & le limonadier dont on a fait mention en racontant les aventures de Giafar, & les trois derviches hôtes de Chebib) avant de ſortir de la moſquée, s'entretiennent du motif qui les a fait venir de ſi bon matin à la prière, & ſe communiquent le deſſein qu'ils ont tous de ſe rendre ſur la place où l'on juge.

Le divan devoit ſe tenir à découvert, & Abdelmeleck avoit fait publier par des crieurs, que tout le peuple étoit maître de venir aſſiſter au jugement.

Comme les amis de Chebib ſortoient de la moſquée, ils voient un concours de peuple raſſemblé autour du jeune homme

qui gardoit le perroquet & le poiſſon. L'oiſeau ne ceſſoit de crier : *Chebib eſt innocent.*

C'étoit Tantoura, la reine des génies, qui après s'être métamorphoſée en perroquet, & pris la place de celui qui étoit dans la maiſon du limonadier, n'avoit ceſſé dès le point du jour, d'étourdir la maiſon de ſon cri. Le limonadier avoit pris le parti de venir préſenter l'oiſeau au divan, lorſqu'il auroit fait ſa prière.

Le pêcheur avoit été dès le matin pour jeter ſon filet dans le fleuve ; il avoit apperçu un gros poiſſon à fleur d'eau, & lui avoit jeté ſa ligne, en prononçant tout haut : *au nom du généreux Chebib que pourſuit la malignité des hommes* : auſſitôt le poiſſon avoit ſorti ſa tête hors du fleuve pour mordre à l'hameçon dès qu'il y fut tombé.

Le pêcheur étoit venu apporter ce poiſſon, prétendant que, quoique muet, il dépoſeroit indubitablement en faveur de Chebib, puiſqu'il étoit clair qu'il avoit bien voulu ſe laiſſer prendre à ſon nom.

« Le traiteur dit, qu'il y avoit quelques jours que quatre perſonnages de fort mau-

vaiſe mine, étoient venus pour ſe régaler chez lui ; que dans la chaleur du feſtin ils s'étoient querellés ſur le partage d'une groſſe ſomme d'or contenue dans une bourſe: un d'entr'eux prétendant qu'il lui en revenoit une plus grande part, puiſqu'il avoit plus fait que les autres : ils s'étoient jeté des vaſes à la tête, & l'on avoit été obligé de les ſéparer ; il y en eut un qui ſe plaignit d'être hors d'état de ſe conduire, parce qu'on lui avoit donné un coup ſur le ſeul de ſes yeux dont il put faire uſage : l'autre, quoique ſain en apparence, étant en effet paralyſé.

« J'engageai, continua le traiteur, un de ſes camarades à le reconduire chez lui; ces gens-là ſortirent de ma boutique en ſi grand déſordre, qu'ils oublièrent la bourſe qui avoit contenu l'or qu'ils avoient partagé, & où il reſtoit deux ſequins; j'ai penſé pourſuivit-il, que devant me trouver aujourd'hui dans la foule, à l'occaſion du jugement de Chebib; la bourſe que voilà pourroit retrouver ſes maîtres, & je l'ai attachée à ma ceinture.

Quant à nous, dirent les trois derviches, nous ſommes hôtes & amis de Chebib, &

après avoir prié pour lui, nous comptons nous transporter sur la place du jugement, pour voir jusqu'où peut se porter la méchanceté des hommes, contre ce miroir de générosité & de vertu.

La petite troupe chemine d'intelligence; partout où la foule s'oppose à son passage, le joli perroquet, porté sur le point par le jeune homme, crie d'une voix haute & nette, *place! place!* & chacun se range tout naturellement, sans réfléchir sur la singularité de l'ordre auquel il obéit.

Enfin, les amis de Chebib sont parvenus jusqu'à l'enceinte dans laquelle le criminel prétendu doit se trouver en face de ses accusateurs; ils sont même si voisins de ceux-ci, déjà rendus sur la place, qu'ils les touchent presque: il n'y a qu'une balustrade qui les sépare.

Bientôt les siéges préparés pour les juges de tous les ordres se remplissent; on n'attend plus qu'Abdelmeleck; il vient prendre sa place, & ordonne que l'accusé soit amené.

Voilà Chebib sur la scène fatale: la veuve qui a rendu la plainte, vêtue de deuil,

& couverte d'un voile traînant jusqu'à terre, est en dehors de la balustrade.

Sur l'ordre qu'elle reçoit, elle alloit se lever pour intenter de nouveau l'accusation contre celui qu'elle prétend coupable de l'assassinat de son mari, lorsque tout-à-coup le perroquet laisse échapper quelques sons de trompette, si parfaitement imités, qu'ils attirent l'attention de leur côté, & empêchent la veuve d'Houssein d'ouvrir la bouche.

On commençoit à se remettre de la surprise qu'avoit occasionné le ramage du perroquet; mais ce n'est plus une imitation, c'est le véritable son des trompettes qui se fait entendre : le bruit des autres instrumens militaires lui répond, & tout annonce l'arrivée du calife, qui vient de descendre de son dromadaire, suivi des principaux chefs de sa garde.

Abdelmeleck descend avec empressement de son trône pour aller au-devant de son souverain : le calife s'avance vers lui d'un air gracieux & ouvert.

« Roi de Damas, lui dit-il, mon arrivée ici ne doit point vous surprendre : chargé de veiller sur le bonheur des Mu-

fulmans, dont le ciel m'a fait le chef ici-bas, je leur dois à tous la même preuve de ma vigilance, & je viens applaudir à la profpérité dont je fuppofe que vous les faites jouir.

« J'apprends en arrivant que vous êtes occupé d'un acte folemnel de juftice, dont vous avez voulu rendre le peuple témoin, la délicateffe s'oppofe à ce qu'on fufpecte les motifs qui vont déterminer les juges.

« J'approuve avec cette précaution celle que vous avez prife, d'environner de troupes le lieu choifi pour une pareille affemblée, afin d'y maintenir l'ordre & d'affurer l'exécution de la loi.

« Comme vous rempliffez ici la plus pénible fonction attachée au diadême, je m'applaudis d'être arrivé affez à temps pour vous aider à en foutenir le fardeau, & je m'affocie à vous pour préfider au jugement. »

Abdelmeleck fut comme foudroyé par cette déclaration du calife, il ne put répondre que par des paroles entrecoupées qui ne préfentoient qu'un fens obfcur. Enfin le calife eft monté fur le trône,

& le roi de Damas tremblant eſt aſſis à ſa gauche.

Le calife voit devant lui celle qui porte la plainte, il lui adreſſe la parole, & lui ordonne avec douceur & majeſté de la renouveler.

La veuve d'Houſſein ne peut ſoutenir la préſence impoſante du ſucceſſeur de Mahomet; le menſonge expire ſur ſes lèvres dès qu'elle veut le prononcer, & il lui prend une foibleſſe qui la met hors d'état de parler.

Le greffier eſt obligé de lire la plainte telle qu'elle a été écrite, & montre enſuite la bague, indice prétendu du projet de ſéduction, ainſi que le poignard qui démontroit l'aſſaſſinat.

La bague paſſe par les mains des juges, & la moitié d'entr'eux la reconnoiſſent pour avoir appartenu à Chebib; Abdelmeleck confirme qu'il la lui a donnée il y a trois ans.

Le calife prend la bague, la conſidère: ordonne qu'on la remette à Chebib, & qu'il diſe s'il la reconnoit.

« Cette bague fut à moi, reprit Chebib; je l'ai perdue il y a quelque temps, & ne

l'ai jamais donnée ni fait offrir à qui que ce soit.

« Avez-vous connu la femme qui vous accuse, reprit Haroun ? l'avez-vous fait rechercher par qui que ce soit ? »

« J'ai ouï parler d'elle, oh sublime calife ! répond Chebib, mais je ne l'ai jamais vue, & n'ai autorisé personne à lui parler de moi ; j'ai connu & fait travailler son mari ; je lui ai fait du bien & jamais de mal. »

« Il y a quatre témoins, poursuivit le calife, qui déposent vous avoir vû tuer Houssein à quelques pas de votre maison, & rentrer après chez vous. »

« Protecteur des Musulmans ! répondit Chebib, c'est à Dieu qu'il appartient de confondre l'imposture, & non à moi, qu'elle veut accabler ; mais je vois ici trois derviches qui sont mes hôtes, & j'ai employé à m'entretenir avec eux tout le temps pendant lequel on suppose que j'ai commis le crime. »

Le calife ordonna qu'on entendît les quatre accusateurs ; leur déposition fut absolument conforme.

Réfugiés tous quatre sous un portique ;

où le hasard les avoit rassemblés pendant un orage, cachés derrière des pilastres qui leur servoient d'abri, ils avoient vu & reconnu Chebib, assassinant Houssein par derrière, de deux coups de poignard; ils avoient ramassé cette arme échappée des mains de l'assassin, & avoient été la porter le lendemain à la veuve.

Le calife demanda à voir le poignard, & le fit montrer à Chebib: « je reconnois, dit-il, ce poignard au manche & à la lame, sur laquelle mon chifre est gravé; je l'ai perdu en même temps que ma bague; je vois qu'on y a mis des fausses pierres à la place des diamans dont il étoit orné: on me l'a volé le même jour que ma bague. »

Le calife, sur cette déclaration, se contenta de dire à Abdelmeleck: « le poignard me paroît bien suspect! Effectivement les pierres en sont fausses: elles ont été montées par un joaillier, & nous le trouverons, à moins qu'il ne soit complice du larcin; il n'est pas naturel que Chebib, magnifique en tout, affectât de se parer de pierres fausses. »

Après cet instant de conversation avec

le roi de Damas, Haroun interroge le premier des témoins : « avez-vous vu Chebib, lui dit-il, aſſaſſiner Houſſein ?

Je jure, répond le témoin, par notre grand prophête, que je l'ai vu de mes deux yeux.

Il a menti, s'écria ſur le champ une voix ferme, quoique grêle : *il ne voit qu'un œil* ; c'étoit le perroquet, porté ſur le doigt du jeune homme, qui donnoit le démenti.

Cette apoſtrophe cauſa quelque petite rumeur : on en cherchoit l'auteur, quand le calife interrogea le ſecond témoin, en lui faiſant la même queſtion qu'au premier.

Il eſt auſſi sûr, répond cet homme, que j'ai vu Chebib aſſaſſiner Houſſein, qu'il eſt vrai que je ſuis Muſulman.

Il a menti, prononce la même voix, *car il n'eſt pas circoncis*.

On s'apperçoit alors que c'eſt le perroquet qui a parlé ; Achmet-Balan, huiſſier de ſervice auprès du roi de Damas, veut prendre l'oiſeau, celui-ci lui mord la main jusqu'au ſang, & d'un coup de bec fait ſauter la pierre du chaton de ſa bague ; le diamant roule jusqu'aux pieds de Chebib,

qui le ramasse & dit : « voilà le brillant qui étoit au pommeau de mon poignard ; le calife le reconnoîtra, car je le tiens de ses bontés. »

Le murmure que produisent ces divers incidens s'appaise, & le calife continue l'information, en s'adressant au troisième témoin.

Celui-ci étant à côté du pêcheur, met la main sur le gros poisson, dont la mâchoire avoit été à moitié emportée par le retrait de la ligne.

Je jure, dit-il, que ce que j'ai déposé est vrai, comme il l'est, que je mets la main sur un poisson mort.

L'homme n'a pas plutôt prononcé le serment, que le poisson s'élançant du panier sangle un coup de queue sur le visage du parjure, lui fait jaillir le sang par le nez, saute par-dessus la tête des assistans, & va se plonger dans un canal formé par les eaux de la rivière qui étoit auprès de la place.

Le calife, moins surpris que charmé de ces merveilles, passe au dernier témoin ; celui-ci a cru reconnoître à la ceinture du traiteur une bourse à lui appartenante,

& qu'il ne croyoit pas avoir laissée dans la boutique. Je jure, répondit-il, que mon accusation est aussi vraie que je suis assuré de voir ma bourse à la ceinture de ce traiteur.

Tu as menti, dit de nouveau l'oiseau; c'est la bourse d'*Achmet-Balan*, *l'huissier du roi*, *sa marque est au fond.*

Après toutes ces épreuves de la sagacité du perroquet, le calife se tourne vers Abdelmeleck: « vous venez, lui dit-il, mon frère, de voir vérifier ici ce qu'on nous a dit tant de fois, que la bonté de Chebib avoit intéressé en sa faveur tout ce qui respiroit dans la nature. Voyez les efforts que viennent de faire cet oiseau & ce poisson, pour le soustraire à la plus noire & la plus atroce de toutes les calomnies; si j'ai quelqu'usage des affaires criminelles, je connois déjà une partie de ceux qui sont impliqués dans cette affreuse conjuration contre la vertu. J'ignore qui en est le chef, mais j'ai le moyen de parvenir jusqu'à lui. »

Alors le calife se tourne vers le perroquet: « joli petit ami de Chebib! dis-nous le nom du meurtrier d'Houssein, qui vouloit l'être de Chebib ».

Il est au fond de la bague volée à Chebib, répond le perroquet ; en même temps il s'envole.

Le calife se fait remettre la bague : on n'a pas besoin d'un joaillier pour faire sortir la pierre du chaton. Karkass, qui s'y étoit renfermé, la fait sauter à point nommé : alors on trouve le nom d'*Abdelmeleck*.

Il est impossible de peindre ce que le roi de Damas avoit souffert pendant l'information que le calife venoit de faire : mais quand ce prince vit les prodiges s'accumuler pour manifester ses crimes, & qu'ils venoient enfin de le mettre à découvert, la confusion le rendit immobile.

« Abdelmeleck, lui dit le calife, de cet air imposant qu'il savoit prendre, descendez du trône que vous avez souillé : quittez sur le champ toutes les marques d'une dignité dont je vous dépouille : allez prendre la place de l'homme vertueux que vos indignes complots vouloient perdre, en lui ravissant l'honneur avec la vie ; vous avez assemblé le peuple pour lui faire voir ici un exemple mémorable de justice, & le ciel m'y a envoyé pour qu'il tombât sur vous & sur vos complices. »

Abdelmeleck ne faiſoit aucun mouvement : il étoit pétrifié ; Haroun prit un ton ſi terrible, que l'effroi plutôt que l'obéiſſance précipita le malheureux ſouverain au bas de ſon trône.

« Qu'on le ſaiſiſſe, dit Haroun aux officiers de la juſtice, & qu'on le laiſſe vivre juſqu'à-ce qu'il ait été témoin du ſupplice de ceux qu'il a entraînés dans le crime.

« Vous, nobles & citoyens de Damas qui êtes ici préſens ; vous étrangers, quel que ſoit le motif qui vous attire dans ces lieux ; ſi quelque eſpèce de crainte vous a empêché juſqu'à ce moment de témoigner en faveur de l'innocence, & de démaſquer le crime ; parlez maintenant ſans contrainte, & aidez-moi à découvrir les complices de tant d'horreurs. »

« Sire, dit alors un des derviches, mes deux frères qui ſont ici & moi nous avons vu les quatre hommes qui ont dépoſé contre Chebib, ſortir enſemble de chez Achmet Balan, le lendemain de la mort d'Houſſein le menuiſier ; ils allèrent manger chez le traiteur qui eſt à côté de nous, & prirent diſpute en ſe partageant beaucoup d'or. Un d'entr'eux oublia ſa bourſe & le

chiffre

chiffre d'Achmet Balan eſt écrit ſur le fond, ainſi que l'oiſeau l'a annoncé.

« Qu'Achmet Balan quitte ſa robe & ſa verge d'huiſſier, dit le calife, que lui & ſes quatre complices ſoient ſur le champ mis à mort, après qu'on leur aura arraché l'aveu de leur crime & le nom de leurs aſſociés; que la veuve d'Houſſein ſoit jetée dans un cachot pour y attendre ſon ſort. »

Les ordres du calife furent exécutés dans le moment, & tous les coupables entraînés vers l'endroit où ils devoient ſubir leur ſupplice. Abdelmeleck ne jouit que de la cruelle diſtinction de mourir le dernier.

Quand ces objets déſagréables eurent diſparu, le calife reprit ſon air ſerein: puis s'adreſſant à Chebib.

« Venez, mon ancien hôte, mon ami, mon frère, venez vous aſſeoir à côté de moi; je ne vous ceindrai point la tête du même diadême que votre prédéceſſeur a ſouillé; mais je vous fais roi de Damas; je vois que vous allez me réſiſter: ſongez néanmoins que je ne vous prie point d'accepter le trône, mais qu'au nom de Dieu, toutpuiſſant ſur vous & ſur moi, & à celui

de notre grand Prophête, je vous ordonne d'y monter, & à tous les princes & les grands qui sont ici, de vous reconnoître pour leur roi.»

Chebib, malgré sa répugnance & sa modestie, fut forcé d'obéir aux ordres du calife, & y fut encouragé par une acclamation générale dont tout Damas retentit.

Après cette cérémonie Haroun devint pour la seconde fois hôte de Chebib : ils s'entretinrent ensemble des intérêts de l'Etat, & le calife donna à Chebib des nouvelles de Giafar, de l'aimable Negemet, & du jeune Hazad.

Un courier du grand-visir avoit déjà instruit le nouveau roi de Damas de la généreuse résolution qu'il avoit prise à l'égard de Negemet, & celui-ci s'applaudissoit moins du bonheur de se la voir rendue, que de la devoir à un vertueux effort de son ami.

Quand la conversation sur ce sujet fut épuisée entre le calife & lui, Haroun l'instruisit du projet de marier Hazad avec la fille du sultan d'Herak, en lui racontant toute l'histoire des deux bagues, que lui avoit cachée Giafar.

Le calife se chargea de faire la demande de Zizialé au sultan son père, en lui donnant avis qu'elle étoit à Bagdad auprès de Zobéide. Les ambassadeurs du calife furent expédiés sur le champ au sultan d'Herak.

Haroun-Alraschid, après avoir établi Chebib sur le trône, reprit sans délai la route de Bagdad.

En arrivant il fit frémir son ami, par le récit des dangers qu'avoit couru Chebib, & toute la prédiction du Giaffer fut alors complètement expliquée.

Pendant que le calife regagnoit Bagdad, Chebib devenu roi, presque malgré lui, employoit enfin le trésor des connoissances qu'il avoit acquises à un plus noble usage que celui auquel il les avoit destinées, car quelle espèce de bien n'étoit-il pas en état de faire étant roi, instruit & vertueux?

Le premier essai de sa grandeur d'ame fut de venir au secours de la famille d'Abdelmeleck; il lui rendit tous ses biens, & se conduisit envers elle, moins comme un roi que comme un père: mais sa générosité brilla moins depuis qu'il fut sur le trône, parce qu'elle se partagea davantage; il ne

ſe regardoit plus que comme l'économe du tréſor public, dans lequel il avoit confondu le ſien propre.

Après la diſparition ſubite de la princeſſe Ziziale, le ſultan d'Herak & ſon épouſe étoient reſtés plongés dans le plus violent chagrin.

Les envoyés du calife & du roi de Damas leur occaſionnèrent la joie la plus vive, en leur apprenant qu'elle étoit auprès de Zobéide, & le détail des lettres qu'ils reçurent en même temps, leur expliquant que le mariage propoſé avec Hazad étoit un arrangement auquel le ſort avoit contribué, ils s'y ſoumirent avec d'autant plus de facilité, que la généroſité de Chebib père d'Hazad lui avoit concilié l'eſtime de toute la Perſe, & que l'éclat de ſes vertus étoit relevé à leurs yeux par la ſplendeur du trône.

Le ſultan d'Herak partit ſur le champ pour ſe rendre à Bagdad.

Des intérêts d'état y appeloient le nouveau roi de Damas. La cour du calife fut bientôt groſſie par l'arrivée de ces deux ſouverains.

Haroun reçut dans ſon palais le ſultan

d'Herak avec beaucoup de diſtinction; mais le nouveau roi de Damas fut l'hôte de ſon ami Giafar.

Les noces d'Hazad avec la princeſſe Zizialé, ſuivirent de près la réunion des perſonnages dont le conſentement étoit néceſſaire.

La charmante Negemet reprit ſes premiers nœuds avec de nouveaux droits ſur le cœur de ſon époux : des fêtes magnifiques donnèrent de la célébrité à ces heureuſes réunions.

Le généreux Chebib, comblé des faveurs de la fortune, & des douceurs de l'amour & de l'amitié, reprit le chemin de ſes états, & le ſultan d'Herak emmena dans les ſiens le nouvel époux de ſa fille, qui devenoit ſon héritier préſomptif.

Le calife & Giafar, Zobéide & Fatmé éprouvèrent quelques momens de ſenſibilité à l'inſtant de la ſéparation de quatre objets qui leur étoient devenus bien chers; car ces princeſſes avoient pris autant d'inclination pour Zizialé & Negemet que leurs époux en avoient pour Chebib & ſon fils; mais le ſort avoit décidé que ces deux couples intéreſſans iroient faire le

bonheur des Etats ſur leſquels ils devoient régner, & il fallut que le calife, ſon viſir & leurs épouſes conſentiſſent à ce dernier ſacrifice, pour que l'ouvrage, dont ils avoient été les inſtrumens, ne demeurât pas imparfait.

Scheherazade ayant ainſi terminé l'hiſtoire des aventures de Giafar & de Chebib, adreſſa la parole à Schariar.

Sire, votre majeſté conviendra que le calife Haroun-Alraschid a déployé dans ces diverſes aventures toute l'activité, la prudence & la pénétration qu'on peut attendre d'un grand homme. Comme on ne ſauroit tarir ſur les éminentes qualités de ce prince célèbre, ſi mes récits ne déplaiſent pas à votre majeſté, j'entreprendrai celui des aventures d'*Halechalbé & de la jeune Dame inconnue*, dans lequel la pénétration & la juſtice du calife ſe montrent d'une manière digne de lui. Le ſultan qui ne ſe laſſoit point d'entendre Scheherazade, la pria de commencer ſon récit, ce qu'elle fit en ces termes :

HISTOIRE

d'Halechalbé & de la Dame inconnue.

Le calife Haroun-Alraschid mande son grand-visir Giafar & Mesrour le chef de ses eunuques. Je veux, dit-il, descendre inconnu à Bagdad, & visiter mes hôpitaux : vérifier par moi-même si l'administration en est sage & bien entendue : si les malades y reçoivent les secours & les soulagemens dont ils ont besoin. Je me déguiserai en derviche; vous, qui m'accompagnerez, choisissez un travestissement à la faveur duquel vous puissiez être absolument méconnoissables.

Le calife est obéi, & se met en marche avec son cortège; il est au centre des établissemens dont il s'est proposé de faire la visite, chaque chose lui paroît dans l'ordre qu'il désire, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la porte d'une cour fort vaste, dans laquelle il entend une rumeur; il adresse la parole à Giafar : « D'où peut venir ce bruit? lui dit-il ».

« C'eſt ici, répond le viſir, l'endroit où l'on renferme les fous; ceux dont la manie n'eſt pas dangereuſe peuvent ſe promener dans cette grande cour, & ils ont leur loge, ou leur petit appartement tout autour.

« Entrons, dit le calife; cet objet a auſſi ſon intérêt. Vérifions d'abord ſi tous ſont enfermés par de juſtes raiſons : on laiſſe la liberté à bien des gens qui mériteroient, par défaut de ſens, d'être renfermés; il y en a peut-être ici à qui il ſeroit avantageux de la rendre, & pour eux-mêmes, & pour la ſociété. Examinons chacun de nous à part un des habitans de cet enclos; tirons au ſort lequel des trois s'eſſayera le premier dans ce genre d'examen, & nous nous mettrons à l'œuvre. » Le ſort a décidé que Meſrour commencera.

Tous trois étant entrés dans la cour, le chef des eunuques va droit à la première loge; il y trouve un homme d'environ quarante ans, fumant une pipe d'un air fort ſérieux, le coude appuyé ſur une table, ſur laquelle il y a quelques papiers. Il fait au fumeur un ſalut qui lui eſt exactement rendu. « Je penſe, lui dit Meſrour, que

vous êtes chargé de surveiller sur ceux qui font du bruit dans la cour.

« La surveillance, répond le fumeur, est un poids dont je suis débarrassé. Je me suis chargé de me surveiller moi-même, & c'en est bien assez.

« Mais surement, dit Mesrour, on ne vous tient point ici enfermé au nombre des fous.

« Et pourquoi ne m'y retiendroit-on pas à ce titre? me croyez-vous plus sage qu'un autre? on m'a rendu la justice qu'on devroit rendre à tous les habitans de Bagdad. Je ne puis pas me plaindre; j'ai été jugé par mes pareils, & ils ont l'attention de venir tous les jours ici me visiter.

« Je vous entends, dit Mesrour, nous avons tous un petit grain de folie; cependant, quand cela ne passe pas de certaines bornes, on fait bien de nous laisser la clef des champs, il n'y a que pour les manies extraordinaires ....

« Ah! vous avez raison, interrompit le fumeur; les hommes se passent toutes leurs sottises ordinaires, quelque ridicules qu'elles soient; mais quand l'un d'eux peut s'élever par ses idées, ses lumières ou ses

obſervations, au-deſſus des autres, il eſt une ſorte de reproche pour eux de l'eſpèce d'aviliſſement dans lequel ils ſe laiſſent tomber, & ils cherchent alors à ſe ſouſtraire à ſa vue. C'eſt-là mon hiſtoire : j'en ſavois plus que le vulgaire ; on m'a ſequeſtré.

« Dans quelle partie excelliez-vous, reprit Meſrour ? — Dans la ſcience, qui eſt la clef de toutes les autres, dans l'aſtrologie. — Et vous la poſſédiez ? — J'y atteignois ; mais on a interrompu mes progrès. — Vous étiez donc en commerce avec les aſtres ? — C'eſt cela même. — Et quel étoit celui dont vous étiez favoriſé ? — La lune. — N'êtes-vous plus en faveur auprès d'elle ? — Depuis que j'ai ceſſé d'être libre elle en uſe avec moi comme il lui plaît ; elle m'eut de grandes obligations autrefois, & n'en tient pas trop de compte aujourd'hui ; elle avoit une énorme verrue ſur le nez, je l'en guéris : ainſi elle me doit cette belle face que vous lui voyez quelquefois. De plus, en lui faiſant prendre ſa marche ſur le côté, je la ſauvai d'une éclipſe qu'attendoient tous les aſtronomes. Elle me témoigna d'abord quelque reconnoiſſance ;

mais du moment où j'ai été renfermé ; si je m'adresse à elle lorsqu'elle est dans le croissant, elle se trouve encore trop foible pour agir en ma faveur ; m'adressai-je à elle, lorsqu'elle est pleine, elle s'enveloppe de nuages & de brouillards ; mais dans le déclin, toutes ses malignes influences sont à mon service. Ce sont des fluxions, des rhumatismes, des catarres qui me pleuvent dessus. Je cherche à me délivrer actuellement de la dernière marque de sa bienfaisance. Ah ! si je la tiens quelque jour, elle s'appercevra qu'elle n'a pas obligé un ingrat.

« Et comment ferez-vous pour la tenir, reprit Mesrour ? — Rien ne seroit plus aisé, dit le fumeur, si un homme comme vous vouloit m'aider, elle viendra ce soir à neuf heures se mirer, se baigner dans ce puits que vous voyez au milieu de la cour. Je vous donnerai ma table, & vous vous mettrez en embuscade ; elle ne se défiera point de vous, & pendant qu'elle s'amusera à faire trembloter l'eau, vous fermerez tout à coup le puits ; alors nous la tiendrons : ce sera une bonne fortune à

nous deux, & nous verrons comment elle s'y prendra pour juſtifier ſa conduite.

« Elle parlera donc, dit Meſrour, nous l'entendrons? — Je ne dis pas que vous l'entendiez bien diſtinctement, reprit le fumeur, mais moi qui ai l'oreille exercée au point de pouvoir marquer la cadence de l'harmonie des corps céleſtes, je ne perdrai pas un mot; pour vous, il s'agit de ſavoir comment votre oreille eſt faite. »

En diſant cela, le fumeur poſe ſa pipe, examine de près l'oreille de Meſrour, & la ſaiſiſſant bruſquement, il la tire tout à coup de toute ſa force, en criant : « vous avez l'oreille trop courte. » Meſrour pouſſe un cri douloureux, un gardien accourt, fait lâcher priſe à l'aſtrologue, & Meſrour tenant ſon oreille à deux mains rejoint le calife & lui raconte ſa piteuſe aventure.

« Je ſuis prévenu depuis long-temps, dit en riant Haroun, que les fous qui ont un air de ſageſſe ſont ceux dont il faut le plus ſe défier; allons, Giafar, dit-il à ſon grand-viſir, vous êtes averti d'avance, qu'il ne faut pas ſe faire tirer l'oreille : allez à votre examen. Meſrour & moi ne nous éloigne-

gnerons pas de la loge où vous entrerez, afin d'être à portée de vous ſecourir au beſoin. »

Le grand-viſir a déjà jeté les yeux ſur une porte, à côté de laquelle eſt aſſis un homme à barbe vénérable, dont l'air eſt impoſant ; il débute par une aumône au vieillard avant de le ſaluer. L'homme qui la reçoit paroît plus attentif à la civilité qu'à l'aumône ; il rend le ſalut à Giafar, & lui fait ſigne de s'aſſeoir ſur un ſiége à quelques pas de lui. « Vous venez ſans-doute ici pour vous inſtruire, jeune homme, lui dit-il, vous devez remercier le ciel d'être auſſi bien adreſſé ; quel eſt le chapitre de mon livre dont vous vouliez entendre le texte ou l'explication ? »

Le livre dont cet homme paroiſſoit parler, étoit une petite planche de cèdre carrée, ſur laquelle il n'y avoit aucun caractère ; « quel eſt ce livre ? demanda Giafar.

« Quoi ! vous ne diſtinguez pas dans ces caractères le doigt de Dieu & la dictée de l'ange Gabriel ? un muſulman ne reconnoît pas le divin Alcoran, & dans celui qui le lui préſente tel qu'il lui fut inſpiré, le grand prophête Mahomet ! »

A cette exclamation, le visir se lève & se retire ; il joint le calife : « Commandeur des fidelles, lui dit-il, j'ai été forcé d'abandonner la partie ; l'homme que je quitte, blasphême à faire trembler, il dit qu'il est le grand prophête.

« Il n'est point sûr qu'il blasphême, reprit le calife, tout homme peut se dire prophête, dès qu'il prouve sa mission par des miracles : allez lui en demander. »

Giafar obéit & revient prendre sa place. « Si vous êtes Mahomet, dit-il au vieux fou, qui a pu vous mettre dans un endroit comme celui-ci ?

« Mon peuple ingrat, répond le prétendu prophête, il n'a pas voulu croire en moi, & cela m'a chagriné sans me surprendre ; il ne croit presque pas en Dieu.

« Mais, reprit Giafar, un prophête prouve sa mission par des miracles, pourquoi n'en avez-vous pas fait ?

« Il auroit fallu, reprit le prétendu Mahomet, que mon peuple m'en eut demandé ; mais il a craint d'être convaincu, il cherche à ne rien croire.

« Vous pourriez donc faire des miracles,

dit Giafar? — Doutez-vous que Mahomet en puisse faire? — Faites-en donc un sur le champ. — Vous ne serez pas refusé. Montez sur le haut de ce minaret, par ce degré extérieur; précipitez-vous sans hésiter : quand vous serez à terre, fussiez-vous en mille pièces, d'un mot je vous remettrai sur vos pieds, plus droit & mieux portant que vous ne l'êtes.

« Ah! dit Giafar en s'éloignant, j'aime mieux vous croire prophête, que de vous obliger à le prouver, » & il vient rendre compte au calife de la proposition qu'on lui a faite.

« Vous apprendrez peu de chose, lui dit Haroun, vous ne voulez rien éprouver. — Si quelqu'un veut s'instruire de cette manière, reprit Giafar, l'homme & le minaret sont là : il peut tenter l'aventure, je n'en serai point jaloux. »

La conversation du prince & de ses confidens fut un peu interrompue par quelques personnages qui vinrent les aborder. Un d'eux étoit calife, & venoit proposer à Haroun de quitter son habit de dervische, & d'accepter la place de visir. Il vouloit le revêtir d'une pelisse superbe;

c'étoit un vieux morceau d'étoffe plein de trous, sale & rongé de vermine. Un autre avec un panier plein de coquilles de noix, venoit lui vendre des confitures.

Ces petites scènes courtes & publiques ne remplissoient point l'intention d'Haroun, ni le but de la convention. C'étoit à lui à entrer dans une loge où il put avoir, comme ses deux compagnons d'aventures, une conversation particulière.

Il passa près d'une, qui lui parut plus grande & mieux meublée que n'étoient les autres. Un jeune homme d'une figure aussi douce que prévenante, y étoit assis sur un sopha, & paroissoit plongé dans la mélancolie : il tenoit en main l'Alcoran.

Le calife l'aborde, le salue, & lui adresse la parole de ce ton caressant & familier, que la robe de derviche autorise à prendre; « oh! beau jeune homme, lui dit-il, pourquoi trouvé-je parmi les fous un homme aussi sensé que vous paroissez l'être? »

A cette demande, le jeune homme ferme son livre, ouvre modestement les yeux, regarde le derviche, & lui répond : « toutes les actions de ma vie n'ont pas été sensées, j'ai donné lieu à l'abus qu'on fait

aujurd'hui du pouvoir pour me retenir ici. — Et ne pourrois-je pas, dit le derviche, apprendre de vous votre hiſtoire, quand vous paroiſſez être ſi bien en état de la faire?

« Pieux derviche, répond le jeune homme, ſi vous étiez le calife, je pourrois vous engager à vous aſſeoir près de moi & m'ouvrir à vous. Je demande tous les jours à Dieu de m'envoyer ce prince équitable; mais il ſeroit inutile pour moi d'avoir un autre confident que lui. Vous voyez une victime de ſon grand-viſir Giafar, dont les ordres m'ont fait conduire ici pour une raiſon qui paroiſſoit fondée; mais je puis dire que c'eſt ſans raiſon que j'y ſuis retenu maintenant, & ſans la religion qui me ſoutient, je ſuccomberois ſous le poids de mon infortune & à l'horreur de ma ſituation. »

Le calife eſt au plus haut point d'étonnement d'entendre un diſcours auſſi ſuivi, auſſi raiſonnable. Il appelle Giafar & Meſrour, il répète ce qu'il vient d'entendre; le grand-viſir conſidère attentivement le jeune homme, & aſſure le calife que le

prisonnier & son histoire lui sont absolument inconnus.

La curiosité d'Haroun devient plus vive, & le rend pressant; il entre dans le petit appartement avec cette liberté dont usent en général tous les derviches; s'assied à côté de la prétendue victime des ordres de Giafar. « Jeune homme infortuné, lui dit-il, vous savez que les gens de mon état ont bien des priviléges, & surtout celui d'approcher des grands, & de pouvoir leur dire la vérité. Le commandeur des fidelles est de tous le plus accessible pour nous, faites fond sur mon zèle; il me deviendra possible de vous servir, vous allez confier vos malheurs à une oreille discrète, à une ame vraiment charitable. »

Le jeune homme soupira de nouveau, rêva un moment, répandit quelques larmes, & commença ainsi son histoire.

« Je m'appelle Halechalbé, mon père est syndic du commerce de Bagdad; il invita un soir à souper les principaux négocians de la ville, chacun d'eux avoit amené avec lui son fils aîné; après le repas, qui fut abondant & gai, les convives entrè-

rent en converſation ſur leurs diſpoſitions à l'égard de leurs enfans.

« L'un envoyoit ſon fils réſider dans un comptoir étranger, l'autre confioit au ſien un vaiſſeau chargé de marchandiſes, un troiſième lui abandonnoit une telle branche de ſon commerce; en un mot, de tout ce que j'entendis, il réſultoit que tous mes contemporains ſe trouvoient ou utilement placés ou établis. Après avoir raiſonné à fond de ces divers arrangemens, la compagnie ſe retira.

« Demeuré ſeul avec mon père, je lui fis faire l'obſervation, que fils du premier dans notre état, je demeurois ſeul ſans emploi; il en ſentit la juſtice, & me propoſa de me faire ouvrir un magaſin dans un des quartiers de Bagdad, à mon choix.

« Cette ouverture flattoit mon inclination pour le commerce & pour l'indépendance. J'acceptai, & dès le lendemain je fus mis en poſſeſſion d'un riche aſſortiment des plus belles étoffes de Perſe & des Indes. J'avois des eſclaves entendus dans le commerce, qui me ſoulageoient des embarras de la profeſſion.

« Environné pendant le jour de toute la

noblesse de Bagdad, dont je me trouvois à portée de faire la connoissance, je revenois vivre le soir chez mon père. Je faisois mes affaires en menant une vie active & variée, en un mot, de mon goût. Mon père me visitoit souvent dans mon magasin; il y voyoit avec plaisir le concours des curieux & des chalands des deux sexes: il ne recevoit rien de rare de l'étranger qu'il ne se fit un plaisir de m'envoyer; le directeur de son propre commerce en avoit l'ordre.

« J'étois un jour entouré de beaucoup de monde dans mon comptoir, quand deux femmes d'un extérieur très-apparent s'y présentèrent. L'honnêteté ayant fait abandonner la place aux autres curieux, une des deux femmes dérangea son voile, assez pour me laisser entrevoir une beauté dont mes yeux furent subitement éblouis.

« Elles s'assirent sur un sopha, demandèrent les plus riches étoffes, en firent le prix avec moi, & en achetèrent pour trois mille écus; sur ce marché, de compte fait, j'en gagnois cinq cent avec elles: les marchandises sont pliées, & des esclaves les enlèvent par les ordres de celle des

deux Dames qui me parut être la maîtreſſe. Je me préparois à tendre, pour ainſi dire, la main pour recevoir mon payement, quand la jeune Dame prend la parole. »

« Halechalbé, me dit-elle, je n'ai point apporté d'argent avec moi; mais vous ne ſerez point inquiet pour ce qui vous eſt dû, ſous peu de jours je reviendrai ici vous l'apporter, & je compte faire chez vous des emplettes plus conſidérables. »

L'autre femme prit la parole. « Ah madame! dit-elle, vous parlez au fils du chef du commerce, homme d'une opulence reconnue, & dont le calife même fait apprécier le mérite, comme ſi vous doutiez qu'il ne tînt à honneur de faire à une Dame comme vous un auſſi mince crédit! »

« Le diſcours de cette femme, l'impreſſion qu'avoient fait ſur moi les beaux yeux de ſa maîtreſſe à la faveur du déſordre de ſon voile, un peu de timidité naturelle, firent, que non-ſeulement je n'oſai demander mon payement, mais que je n'inſiſtai pas pour ſavoir le nom de la Dame à qui je faiſois crédit; elle me quitte après m'avoir ſalué très-honnêtement, & je

demeure ſur ma porte planté comme un terme, ſans prendre la précaution de la faire ſuivre par un eſclave.

« Quand je fus ſeul, l'imprudence dans laquelle je venois de tomber ſe préſenta à ma penſée : à qui avois-je livré mes effets ? avois-je dû oublier, d'après les leçons de mon père, que Bagdad fourmilloit d'aventurières capables de ſe préſenter ſous toutes ſortes de formes, & de prendre tous les tons ? Alors tout, juſqu'à ces beaux yeux qu'on m'avoit laiſſé voir, me devint ſuſpect. Je me crus volé, & revins à la maiſon de mon père, tremblant d'eſſuyer les reproches que je penſois m'être attirés.

« Ma mère eut bientôt apperçu mon chagrin : elle m'en ſut habilement faire avouer la cauſe, & chercha à me calmer comme elle put. — Le marchand qui ne ſait pas perdre, me dit-elle, ne mérite pas de gagner ; ſi vous êtes embarraſſé de compter avec votre père, ma bourſe y ſuppléera.

« Je me rendis le lendemain à mon magaſin, le cœur navré d'avoir été dupe, & de la perte que j'eſſuyois : cependant, je n'étois pas ſans eſpérance du retour de

la Dame ; mais le soir arriva sans qu'elle eût paru ; ce jour malheureux fut suivi de deux autres pareils, & ma mère voyoit augmenter mon affliction sans pouvoir y apporter de remède.

« Elle avoit beau me dire qu'elle suppléeroit à ce revers par sa propre bourse, que je devois regarder ce qui m'arrivoit comme un malheur utile, puisque ce n'étoit qu'en en éprouvant que l'homme parvient à s'instruire. Les discours de ma mère étoient inutiles, & rien ne pouvoit me consoler de m'être laissé duper par deux beaux yeux, par de l'étalage & des complimens ; ma vanité blessée étoit un grand tourment pour moi.

« Le quatrième jour, la Dame inconnue arriva enfin chez moi tout à coup, suivie de ses esclaves ; on jette une grosse bourse sur mon comptoir. — Beau jeune homme, me dit-elle, je vous apporte votre argent, voyez si le compte y est : à cet aspect aussi désiré de moi, qu'inespéré, mes craintes, mes chagrins s'évanouissent ; en un mot, je me sens renaître comme subitement.

« Mon inconnue s'est fait apporter de

nouvelles étoffes, elle fait un choix, & enlève de ma boutique des marchandiſes pour la valeur de trois cent pièces d'or; dans mon enthouſiaſme, j'en aurois livré pour deux mille; dès qu'elle a diſparu, je reviens trouver ma mère, & lui montre autant de joie que je lui avois laiſſé voir de triſteſſe & d'abattement: je lui raconte ma bonne aventure du jour, & deviens ſuſceptible d'entendre toutes les raiſons qu'elle avoit inutilement employées juſqu'alors, pour me perſuader que dans le trafic, *qui ne riſque rien, n'a rien.*

« Enfin, mon reſpectable derviche, je continuai de faire le même commerce avec la jeune Dame inconnue, juſqu'au moment où ayant emporté toujours de chez moi des étoffes pour la valeur de plus d'argent qu'elle n'y en avoit laiſſé, elle ſe trouva me devoir environ dix mille écus, équivalent de tout le profit que j'avois pu faire dans mes diverſes négociations avec elle.

« Un jour, après avoir fait ouvrir mon magaſin, j'étois à peine aſſis ſur mon ſopha, qu'une femme âgée vint m'y accoſter; je crus qu'elle vouloit quelques peliſſes ou quelques étoffes, & lui propoſois de lui

en

en faire voir. — Non, mon fils, me répondit-elle, je suis chargée auprès de vous d'une commission de toute autre importance, je viens ici de la part de la jeune Dame qui vous doit dix mille écus. Je ne vous apporte pas votre payement, mais je suis chargée de vous dire de sa part, que si vous êtes devenu son marchand d'étoffes, à l'exclusion de tous ceux qui font le même commerce que vous à Bagdad, c'est parce que son cœur vous accordoit un autre genre de préférence; en un mot, mon fils, elle est belle, jeune & riche, & désire se marier avec vous; quand vous l'aurez vue, quand elle vous aura parlé, si ce nouveau marché vous convient, la dot que vous devez fournir est toute trouvée dans les dix mille écus dont elle vous est redevable, sinon, ils vous seront comptés, & vous les emporterez chez vous; mais pour vous mettre à portée de savoir si l'affaire vous convient, il faut vous déterminer à me suivre.

« Pendant ce discours de la vieille femme, un feu qui m'avoit été jusqu'alors inconnu, pénétroit dans mes veines, & sa

violence augmentant par l'espoir qu'il m'offroit, je me trouvai brûlant d'amour.

« Les beaux yeux de la Dame, dès le premier instant où elle me les avoit laissé voir, m'avoient ébloui & aveuglé sur mes intérêts au point de lui laisser emporter mes effets, sans savoir comment j'en recevois le prix ; depuis lors, dans toutes les autres visites qu'elle m'avoit faites, si le voile m'avoit exactement caché les traits de son visage, l'ampleur de ses vêtemens n'avoit pu me dérober l'élégance de sa taille, la grâce de tous ses mouvemens, la forme de son pied, & la beauté de ses mains.

« D'ailleurs, elle contestoit avec moi sur les prix, avec tant d'honnêteté, un son de voix si angelique, qu'elle ne sortoit jamais de mon magasin sans en avoir emporté quelque chose de plus que mes marchandises ; mais je ne savois pas trop ce que c'étoit : elle étoit à peine hors de chez moi, que je me trouvois mal à mon aise, & je me disois, cette Dame est bien charmante ! puis je tombois dans une longue & profonde rêverie.

« Quand la vieille m'eut donné à enten-

dre que la Dame inconnue m'aimoit, je me sentis le plus passionné de tous les hommes. J'ordonne à mes esclaves de fermer le magasin, d'aller prévenir mon père & ma mère que je ne rentrerois point à la maison, devant aller me réjouir avec mes amis dans un jardin éloigné de la ville, & je me livre à la conduite de la vieille femme.

« Vous ne vous repentirez pas, me dit-elle en marchant, de votre confiance en moi, mais il faut que vous m'en donniez une nouvelle preuve : si la Dame ne vous convenoit pas, si les propositions qu'elle doit vous faire n'étoient pas de votre goût, après vous être séparés, il lui convient de demeurer toujours inconnue pour vous ; sa délicatesse l'exige, & j'ai ordre de vous mettre un bandeau sur les yeux pour que vous ne puissiez jamais reconnoître la maison où vous allez entrer. »

« Je me soumis sans peine à cette condition ; nous nous retirons sous un portique, & là, cachés par deux colonnes avancées, elle me bande les yeux avec un mouchoir de soie très-épais. Elle me fait tourner trois ou quatre fois sur mes talons, me

prend par la main, & me fait marcher à côté d'elle pendant un bon quart-d'heure. Tout-à-coup nous nous arrêtons, je l'entends frapper à une porte qui s'ouvre ; j'entre, la porte se ferme.

« Un moment après, on me rend l'usage de la vue, & je suis remis à la conduite de deux femmes esclaves d'une grande beauté & d'une parure recherchée : elles me font passer par sept portes, au-delà desquelles je suis reçu par quatorze autres esclaves, d'une figure aussi remarquable, & si richement vêtues que j'en fus ébloui. Je me trouvois alors dans une pièce superbe, où tout étoit marbre, jaspe ou dorure. J'ouvrois les yeux de toutes mes forces pour me convaincre que j'étois éveillé, tant mon aventure avoit l'apparence d'un songe. Alors la vieille, qui m'avoit toujours suivi, se détache pour un instant, & revient peu après suivie d'un esclave qui portoit un déjeûné sur un grand plat de vermeil. Je m'assis pour me rafraîchir.

« Pendant que je satisfaisois mon appétit, la vieille femme comptoit sur une table les dix mille écus qui m'étoient dus.

« Voilà, me dit-elle, toute votre somme, ne soyez point inquiet si ma maîtresse ne paroît point encore, vous ne devez vous voir qu'après le contrat passé, la loi le commande & la décence l'exige. »

La vieille avoit à peine fini de parler, qu'un cadi parut, accompagné de dix personnes de sa suite. Je me levai pour le saluer ; alors la vieille adressant la parole à l'homme de loi, lui dit : « La jeune personne qui veut se marier avec ce marchand vous a choisi pour tuteur ; consentez-vous à remplir cet office ? »

« Le cadi répond, qu'il se tient pour fort honoré du choix qu'on a fait de lui ; il dresse sur le champ le contrat dans toutes les formes, & le fait signer aux témoins qu'il avoit amenés ; on sert une ample collation pour lui & pour sa suite ; on lui donne un habillement magnifique & trois cent sequins, après quoi il se retire, en chargeant la vieille femme de faire agréer ses remercîmens à sa maîtresse.

« J'étois si étourdi de ce que je voyois, que sans prendre garde que je laissois là mon argent, au moment où le cadi se retiroit, je fis un mouvement pour le suivre ;

la vieille me force à me rasseoir. — Etes-vous fou? me dit-elle; faut-il vous avertir qu'après le contrat suit la noce? allons! soyez plus sage, tranquillisez-vous jusqu'à la nuit, où tout sera prêt pour achever la cérémonie.

« Je demeurai dans le salon; un grand nombre d'esclaves y étoient attentives à mes moindres mouvemens, pour prévenir jusqu'à mes fantaisies; j'étois dans une position extraordinaire : je ne ressentois plus, pour ainsi dire, l'empire du sentiment qui m'avoit fait accourir aussi légèrement les yeux couverts d'un bandeau; l'amour demeuroit comme étonné au fond de mon cœur, par l'imposant du luxe qui m'environnoit, & du cérémonial de ce singulier mariage.

« Vers le soir, on me sert un repas superbe, des confitures de toute espèce, & des vins exquis, j'en fis un usage fort modéré; dès que j'eus fait signe qu'on pouvoit desservir, la vieille femme vint me prendre par la main pour me conduire au bain.

« J'y fus reçu par huit belles esclaves couvertes de pièces d'étoffes de soie : elles

m'enveloppent d'étoffes pareilles, entrent dans l'eau avec moi, & me servent avec toute l'attention & le respect qu'on auroit pour le calife lui-même.

« Imaginez, mon respectable derviche, quel devoit être mon étonnement ? j'en étois presque stupide. J'en fus bientôt tiré par l'apparition de vingt autres esclaves, plus belles & plus parées encore que toutes celles dont j'avois été environné.

« Les unes tenoient des flambeaux, d'autres des cassolettes remplies de parfums exquis, dont l'odeur, se joignant à celle du bois d'aloës, dont on s'étoit servi pour chauffer le bain, embaumoit l'air, & cette agréable vapeur s'élevoit jusqu'au plafond de l'appartement.

« On m'enlève à ces délices pour m'en faire goûter d'autres ; vingt esclaves me précédent & me conduisent dans un appartement superbe, où on me fait asseoir sur un sopha d'étoffe d'or ; une musique mélodieuse m'y attendoit, elle étoit en même temps si gaie & si vive, si propre à inspirer le plaisir, que je ne tardai pas à me sentir un peu ranimé ; alors les esclaves

me proposèrent de me conduire à l'appartement deſtiné pour les noces.

« Je me lève; une grande porte s'ouvre, & je vois arriver celle qui m'avoit deſtiné à être ſon époux, précédée de vingt autres eſclaves qu'elle ſeule pouvoit ſurpaſſer en beauté.

« A ſon aſpect, je demeurai preſque ſans ſentiment; mais à l'inſtant, cette première impreſſion fit place à l'amour, & ma paſſion acheva de prendre ſur moi cet empire dont la force me fait endurer aujourd'hui, à chaque inſtant de ma vie, des tourmens plus cruels que la mort.

« Précédée par ſes vingt eſclaves, comme je l'étois par les miennes, la belle inconnue & moi nous prîmes la route du grand appartement préparé pour les noces; on nous y fait aſſeoir ſur le même ſopha.

« La vieille ſe préſente alors, à la tête de quatre eſclaves portant ſur des plats d'or divers rafraîchiſſemens, des confitures eſquiſes, & de toutes les eſpèces de fruits, dont nous nous préſentâmes mutuellement; après quoi le ſervice diſparut, & nous reſtâmes ſeuls.

« J'étois preſque tremblant; ma char-

mante inconnue me rassura, & me prenant la main : Halechalbé, me dit-elle, je vous aime depuis le jour où la curiosité m'attira dans votre magasin ; le même sentiment m'y a ramenée plusieurs fois, sous le prétexte de marchander & d'acheter des étoffes. Le petit commerce que nous avons fait ensemble m'a donné occasion de vous connoître, & n'a fait qu'augmenter mon penchant, au point de me faire désirer de m'unir avec vous pour la vie ; me ferez-vous le sacrifice de votre liberté ? »

« Madame, lui répondis-je, vos charmes n'ont pas manqué leur effet sur moi, dès le premier instant où vous parûtes à mes regards. Je ne vous vis jamais sans éprouver un trouble inconcevable, mêlé cependant d'un plaisir bien doux : jamais vous ne vous éloignâtes sans m'occasionner de vifs regrets : en vous attendant chaque jour, j'étois sans cesse occupé de votre image. Je n'osois me faire l'aveu de ma passion à moi-même ; mais puisque vous le prévenez par celui de votre amour pour moi, je vous jure que rien n'égale la vivacité de mes sentimens, & que le sacrifice de la liberté est bien peu de chose pour

celui qui voudroit donner ſa vie pour vous.

« Eh! Halechalbé, me dit-elle, la vérité ſemble s'exhaler par votre bouche! Ne donnez point votre vie, elle eſt néceſſaire à mon bonheur; mais ſi nous devons nous lier pour toujours, écoutez les conditions auxquelles l'abandon de ma perſonne & de mon cœur eſt abſolument attaché.

« Vous ignorerez mon nom & mon état juſqu'à-ce que des circonſtances que je ménage, m'aient miſe dans le cas de vous avouer publiquement pour mon époux; vous ne ferez dans cette enceinte aucune perquiſition pour vous en inſtruire. La porte de la maiſon ne s'ouvrira qu'une fois l'année.

« Ah! Madame, m'écriai-je, je me tairai, j'ignorerai, je reſterai! — Arrêtez, dit-elle, j'ai à vous impoſer une condition plus rigoureuſe. Comme je me donne toute à vous, il eſt juſte que vous ſoyez tout à moi.

« Mes eſclaves devenues les vôtres, doivent vous obéir en tout, mais vous ne leur parlerez que pour leur ſervice; ſi vous deſcendiez à la moindre familiarité avec une d'entr'elles qui ne fut pas un

simple témoignage de bonté ; si..... Je dois vous faire connoître mon caractère. J'ai du penchant à la jalousie : si je devenois victime de cette passion funeste par votre faute, j'ignore à quels excès le ressentiment ne pourroit point me porter contre vous. »

« Rassurez-vous, lui dis-je, oh mon adorable épouse ! la force de mon amour vous met à l'abri de la plus légère indiscrétion de ma part. Je pourrois mourir de chagrin de vous avoir déplu, mais je ne crains pas d'être jamais victime du malheur de vous avoir offensée.

« A la vivacité, & à l'air de sincérité dont mes protestations étoient accompagnées, les yeux de mon inconnue se baignent de larmes. — Halechalbé, me dit-elle, mettez la main sur mon cœur, voyez comme il étoit agité de la crainte de vous voir refuser mes conditions, nous allons être unis pour toujours ; n'eussiez-vous qu'hésité j'immolois mon bonheur à ma délicatesse, & nous étions pour toujours séparés.

« Pendant ce discours j'avois la main sur son cœur, dont l'émotion passa bientôt dans le mien. Je pressai tendrement mon

épouſe dans mes bras ; elle y perdit connoiſſance. J'appelle une eſclave, le plus léger ſecours fait évanouir un accident dont la cauſe n'étoit pas dangereuſe ; l'idole de mon cœur a ouvert ſes deux beaux yeux, & je les vois ſe tourner amoureuſement vers moi....

« J'abrège, trop reſpectable derviche, le récit du reſte des évènemens de mon mariage ; il ne peut vous intéreſſer, & la mémoire que j'en conſerve fait actuellement le tourment de ma vie.

« Dans l'enchantement où me tenoit ma paſſion, je paſſai quinze jours dans l'oubli du reſte de la terre, j'avouerai même à ma honte, dans celui de mes devoirs les plus eſſentiels, puiſque je ne ſongeai point aux inquiétudes dont mon père & ma mère devoient être dévorés à mon ſujet.

« Enfin, peu-à-peu, la nature reprenant ſes droits, je commençai à rêver triſtement à la douleur à laquelle les auteurs de mes jours, ſi pleins de tendreſſe pour moi, étoient néceſſairement livrés. Il m'échappa quelques ſoupirs qui partoient du fond de mon cœur, & la nouvelle ſituation de mon ame ſe peignit ſur mon

visage. Mon épouse attentive, s'apperçut bientôt de l'altération que j'éprouvois ; elle m'en surprend le secret, & entrant dans ma peine, elle m'ouvrit d'elle-même la voie qui devoit me conduire à m'en délivrer.

« Cher Halechalbé, me dit-elle, je vous loue de votre attachement pour vôtre père & votre mère, ils me deviennent chers par rapport à vous : nous nous sommes donnés des loix, mais nous en sommes nous-mêmes les juges, il ne faut pas souffrir qu'elles blessent la nature, vous irez voir vos parens, & vous passerez sept jours avec eux; vous reprendrez aussi votre commerce. J'ai bien des raisons pour vous engager à le suivre.

« D'abord il servira de manteau à nos liaisons. Il vous fournit l'occasion de vous montrer ou de disparoître à volonté, sans donner le soupçon que ce soit pour une intrigue de l'espèce de la nôtre ; de plus il vous met à portée d'acquérir par des procédés honnêtes, francs & généreux, l'estime du public, dont nous aurons besoin un jour de concilier le suffrage, car le calife Haroun règne ici, & il a des oreilles

partout, sans compter les siennes dont il fait volontiers usage. Allez donc ; mon cœur vous suivra partout où vous serez, s'il pouvoit se rendre visible, vous le verriez sans cesse voltiger autour de vous; d'ailleurs vous serez sous ma main : nous avons notre vieille confidente ; je puis par son moyen vous procurer la satisfaction d'entendre parler de moi, tandis que j'aurai celle de recevoir de vos nouvelles, de vous faire connoître mes désirs. Surtout, ajouta-t-elle, vos parens ne pouvant pas ignorer votre mariage, recommandez-leur le silence le plus profond sur cet objet.

« En finissant ce discours, comme le jour commençoit à tomber, mon épouse ordonna à la vieille de me mettre un bandeau sur les yeux, & de me conduire hors des portes du palais, jusques sous le portique où je m'étois soumis la première fois à cette cérémonie. Dès que ma conductrice m'eut rendu la vue, je volai à la maison de mon père. Une de nos voisines alloit y entrer; elle me reconnoît à la lueur de la lumière d'une boutique, devant laquelle je passois. — Halechalbé, s'écria-t-elle! quoi! c'est vous! au nom du ciel n'allez pas

vous montrer inopinément à votre mère. Entrez un moment chez moi, pendant que mon mari ira la prévenir de votre retour; le chagrin de votre perte la désespère, la joie occasionnée par votre apparition subite pourroit la faire mourir.

« D'où venez-vous, méchant jeune homme? me dit-elle dès que nous fûmes assis. Comment avez-vous pu laisser de bons parens dans l'ignorance de ce que vous étiez devenu?

« J'étois pris au dépourvu, devant cacher mon mariage à tout le monde, & n'ayant pas une histoire toute prête pour le premier curieux. Je payai de présence d'esprit, & fus obligé de recourir à un mensonge.

« Vous m'étonnez, Madame, répondis-je, en me parlant du chagrin que j'ai occasionné à mes parens. Ayant trouvé une occasion prête pour me rendre à Balsora où j'avois une information aussi pressante qu'importante à prendre, sur un de mes débiteurs les plus considérables, je n'ai pas eu un moment à perdre & je suis parti sans avoir le temps d'instruire mon père de mon départ; mais j'ai expédié dès que

je l'ai pu un exprès, auquel il faut qu'il ſoit arrivé quelqu'accident, puiſqu'on n'a point eu de mes nouvelles. La voiſine ſe paya de l'excuſe. — En attendant, me dit-elle, vous êtes mort ici pour tout Bagdad, & de plus enterré magnifiquement; car on vous fit hier de ſuperbes funérailles. Je vous conterai tout cela quand mon mari aura été préparer nos voiſins à revoir leur mort en bonne ſanté.

« Le mari s'étant chargé avec plaiſir de la commiſſion, la voiſine revint à ſon récit.

« Votre eſclave vint dire à votre mère que vous paſſeriez le reſte du jour & la nuit dans un jardin avec vos amis. On ſe tranquilliſa le ſoir & le lendemain; mais les jours ſuivans tous les marchands de Bagdad furent en mouvement pour vous chercher. On envoya dans tous les jardins des environs de la ville, dans les bois, dans la campagne fort au loin, & ne vous trouvant nulle part, ni perſonne qui vous eut apperçu, on augura qu'une imprudence de jeuneſſe vous avoit fait tomber dans un de ces piéges trop communs à Bagdad, où les jeunes gens ſans mœurs, ou ſans

expérience, trouvent souvent la mort en pensant courir au plaisir.

« Votre père & votre mère s'arrachèrent les cheveux dans leur douleur. Votre famille & vos amis prirent le deuil, & on imagina de trouver une sorte de consolation dans de fausses funérailles, où toutes les pleureuses de Bagdad ont joué leur rôle, mais où il s'est répandu bien des larmes véritables ; car l'affliction de vos parens touchoit tout le monde.

« J'étois bien mal à mon aise, oh vertueux derviche ! pendant ce récit. Je voyois les suites affreuses de l'oubli de moi-même & de mes devoirs ; & j'ai toujours regardé mes disgraces, & l'égarement qui en a été la suite, comme un châtiment du ciel, d'avoir pu oublier dans les bras de l'amour, les devoirs les plus sacrés de la nature.

« Notre voisine m'ayant raconté la partie de mon histoire, dont il étoit nécessaire que je fusse au fait, se leva. — Il est temps, dit-elle, que vous alliez vous montrer. Mon mari doit à présent vous avoir annoncé. Venez confirmer le rapport qu'il aura fait de votre retour.

« J'entrai donc dans la maison pater-

nelle. Je ne saurois vous peindre la joie de mon père, encore moins celle de ma mère, qui s'évanouit dans mes bras.

« Quoi! tu reviens de Balsora? dit mon père : pauvre enfant! la perte que tu pouvois faire n'égaloit pas à mes yeux les risques que tu viens de courir, & les fatigues que tu as essuyées.

« Mon père, dis-je, en continuant d'appuyer, devant les voisins, l'histoire que j'avois jugé à propos d'imaginer, je ne sais pas si notre correspondant doit manquer, mais je vais vous remettre des nantissemens capables de vous rassurer contre toutes vos craintes; voilà un diamant pour mettre à votre turban : en voilà un pour le pommeau de votre poignard, un autre pour la poignée de votre cimeterre, & un bracelet pour ma mère. Je pense que cela doit être à-peu-près l'équivalent des sommes dont nous pouvons être à découvert avec lui.

« On m'embrassa de nouveau, sans me demander de plus amples explications; en un moment, le deuil répandu dans la maison s'évanouit : chacun se revêtit d'habits de fête. Les musiciens remplirent la mai-

son, mille bougies l'éclairèrent, & un festin splendide y rassembla les amis de mon père & les miens. La soirée & la nuit s'écoulèrent pour toute la compagnie, dans les divertissemens & la bonne chère.

« Le lendemain matin, je crus devoir détruire dans l'esprit des auteurs de mes jours, les idées que la prudence m'avoit fait établir la veille, pour donner le change au public. Je leur racontai mon mariage avec toutes ses circonstances, en les suppliant de garder le secret, auquel mon bonheur étoit attaché. Leur étonnement augmentoit à chaque circonstance; les riches bijoux que je leur apportois de la part de mon épouse étoient des preuves parlantes.

« Il faut, disoit ma mère, qu'il ait épousé la fille d'un génie! — On ne fait pas venir le cadi pour ces noces-là, disoit mon père, & ils ne savoient que penser; mais ils me voyoient heureux, & ils étoient contens.

« Je parlai à mes parens de reprendre mon commerce; ils furent enchantés de voir que la fortune ne m'ôtoit pas l'esprit d'activité, d'économie, & dès le lendemain je reparus dans mon magasin.

« On témoigna dans le quartier la satisfaction qu'on avoit de me revoir. Comme l'espoir du gain ne me gouvernoit plus, je me montrai aisé, désintéressé dans les négociations, & j'attirai chez moi tout Bagdad; le soir je revenois dans ma famille, comme à l'ordinaire.

« La veille du septième jour je prévins mon père que j'allois de nouveau disparoître. Il prit des mesures pour me faire remplacer par un commis intelligent, qui s'attachât à suivre mes principes. Quant à ma nouvelle absence, il étoit aisé de la colorer du prétexte de quelqu'affaire au-dehors.

« Le septième jour, sur le soir, la vieille vint me trouver. — Votre épouse, me dit-elle, vous attend avec impatience: comme celle que j'avois de la rejoindre n'étoit pas moins vive, je ne me fis point presser pour suivre mon guide. Le même mystère fut observé pour me conduire au palais où ma présence étoit désirée, & mon épouse m'attendoit à la première porte: ses belles mains, elles-mêmes, me délivrèrent de mon bandeau.

« Je passai quinze autres jours, plus

délicieux encore que les premiers, dans les jouissances que peut procurer un amour mutuel, & au milieu des délices, des plaisirs, des amusemens que pouvoient rassembler autour de nous l'empressement & la richesse de mon épouse.

« Au bout de ce terme, qui m'avoit paru bien court, je revins à la maison de mon père, & de-là à mes affaires : mes parens me reçurent avec les plus grandes marques de tendresse; mais j'en jouissois à peine, que j'aspirois à voir arriver le septième jour, où la bonne vieille devoit venir me mettre le bandeau sur les yeux, pour me conduire dans un séjour qui étoit devenu pour moi le paradis sur la terre.

« Mon épouse, de son côté, paroissoit aussi sensible que moi à notre séparation. Dès que j'étois absent du palais, son seul moyen de se distraire étoit de prendre un instrument de musique, & de chanter en se faisant accompagner par ses esclaves, les vers que sa passion lui dictoit : comme elle me les montroit à mon retour, j'en ai retenu quelques-uns, que je vous réciterai, ne fut-ce que pour vous prouver

que j'étois aussi passionnément aimé que j'aimois moi-même.

Oh! mon amant, que l'absence est cruelle!
Reviens: j'aspire à ton retour,
Comme feroient à la clarté du jour
Des yeux plongés dans la nuit éternelle.

Pourquoi te séparer de moi?
Quand je te vois je suis ravie.
Reviens, cher flambeau de ma vie,
Je ne puis vivre que par toi.

Tout dans mon cœur porte le désespoir;
Rien ici pour moi n'a de charmes
Quand je n'ai pas le plaisir de te voir;
Et je pourrois m'y noyer dans mes larmes.

« Jusqu'ici, j'ai peint mon bonheur; il ne me reste plus qu'un affreux revers à vous retracer. Il prit son origine dans une passion que conçut pour moi Zaliza, l'esclave favorite de mon épouse; elle la déguisa soigneusement aux regards de sa maîtresse & de ses compagnes, mais elle me la déclara sans aucune réserve. — Je fus obligé, pour arrêter ses importunités, de la menacer de les découvrir à mon épouse. La rage & le desir de la vengeance s'emparèrent du cœur de cette esclave.

« Un jour, dans mon absence, sa maîtresse chantoit mes louanges & notre amour;

Zaliza accompagnoit avec les autres esclaves, mais en entendant un couplet sur ma fidélité, elle affecta de laisser tomber son luth, comme par un mouvement d'impatience, & ne le ramassa point.

« Pourquoi, lui dit mon épouse, laissez-vous votre luth à terre ? c'est, répond Zaliza, que je ne saurois entendre chanter la fidélité des hommes, parce que je n'y crois pas : Halechalbé, continua-t-elle, est très-aimable, il vous aime sans doute ; eh qui ne vous aimeroit pas ? mais sa tendresse est-elle égale à la vôtre ? je n'en crois rien, il n'est pas plus fidelle qu'un autre, & je vous en donnerai des preuves quand vous le voudrez.

« Ces paroles perfides firent couler dans le cœur de mon épouse le funeste soupçon de la jalousie ; cependant, elle ne me donna pas lieu de m'en appercevoir. Dans les termes convenus entre nous, je revenois chez mon père & à mes occupations, & en retournant auprès de mon épouse, je m'y voyois accueilli aussi obligeamment, aussi tendrement qu'à l'ordinaire.

« Etant un jour dans mon magasin, deux heures avant le moment où la vieille

avoit coutume de se présenter pour me conduire chez mon épouse, un crieur public annonçoit dans la rue un encensoir d'or, garni de diamans, à vendre pour deux mille sequins. Je fais appeler le crieur par un esclave. A qui, lui dis-je, appartient cet encensoir? — Il est, me répond cet homme, à une jeune Dame que voilà, & il me montroit une femme bien faite & très-bien mise; engagez-la, repris-je, à me parler.

« La femme reprend l'encensoir des mains du crieur, lui paie son salaire, & s'avance vers moi. Madame, lui dis-je, puisque cet encensoir vous appartient, je sais où le placer, voudriez-vous m'en accommoder? — Dès qu'il vous fait plaisir, Halechalbé, me dit la Dame, il est à vous, & je n'en demande pas d'argent. — Je ne suis point, répondis-je, dans l'habitude de faire de semblables marchés. — Ni moi, dit la Dame, de recevoir le prix d'un présent que je désire faire au plus aimable & au plus aimé de tous les hommes.

« Halechalbé, continua-t-elle, je fréquente depuis longtemps votre magasin? Hélas! vous ne m'avez pas remarquée; mais

mais votre figure, vos manières m'ont enchantée, & m'enchantent de plus en plus; je m'estime trop heureuse de pouvoir vous offrir cet encensoir, puisqu'il peut vous convenir.

« Je le reçois, lui dis-je, Madame, si vous en acceptez de moi la valeur.

« L'argent ni l'or, dit-elle, n'en ont point à mes yeux. L'amour que j'ai pris pour vous m'a fait perdre le repos. Ne me traitez pas avec rigueur, le penchant qui vous entraîneroit vers moi ne vous abaisseroit point; grâce au ciel, je pourrois tirer quelqu'orgueil de mon origine; méconnue de vous, si je ne puis aspirer aux derniers témoignages de votre tendresse, laissez-moi vous donner un seul baiser, & l'encensoir est à vous.

« Je ne puis, Madame, lui repliquai-je, consentir à ce que vous fassiez un aussi mauvais marché; prenez votre argent, ou gardez votre encensoir, un baiser n'est pas un prix marchand.

« Il est sans prix, répond la Dame, pour quelqu'un qui meurt d'amour. Je n'ai point apporté cet encensoir ici pour le vendre, mais pour vous le donner, accep-

tez-le à ce prix, & vous me sauvez la vie.

« Oh! vénérable derviche! j'avouerai ma foiblesse, je me laissai gagner par ce langage amoureux & par ces louanges. Ne me défiant de rien, ne pouvant démêler les traits de la Dame au travers de son voile; vaincu par mon amour-propre autant que par ses sollicitations, je me retire dans un endroit sombre de mon magasin, je présente la joue; au lieu de la baiser, je me la sens mordre avec une violence qui me force à pousser un cri, & je reste seul, l'encensoir à la main, la joue baignée de sang & le visage défiguré.

« Je parvins à arrêter le sang; mais je ne pus dissiper l'enflûre, ni faire disparoître les marques de la cruelle morsure.

« Dans ce moment la vieille femme arrivoit pour me chercher, elle me parut surprise de l'état où elle me trouvoit.

« J'imaginai de dire que j'étois tombé sur du verre brisé : je me préparois à faire la même histoire à mon épouse, mais la traîtresse Zaliza l'avoit prévenue & bien instruite. C'étoit elle qui m'avoit joué ce tour perfide, dont elle avoit sans-doute rendu compte à mon épouse, d'une ma-

nière à me faire paroître beaucoup plus coupable que je ne l'avois été. Arrivé au palais, au lieu d'y être reçu par une épouse empressée & tendre, comme à l'ordinaire, je tombai au pouvoir d'un juge irrité & implacable.

« Qui vous a blessé à la joue? me demanda mon épouse dès que je fus devant elle. J'allois lui parler des morceaux de verre : dès les premiers mots elle m'interrompt; d'où tenez-vous cet encensoir que vous avez à la main ? Il me coûte deux mille sequins, répondis-je en balbutiant. Menteur que vous êtes, il vous coûte bien davantage, repartit mon épouse les yeux enflammés de colère, le compte en est sur votre joue. Homme vil & bas! vous avez fait commerce de vos faveurs, mais cette infamie vous coûtera cher. Morigen, dit-elle, en s'adressant à son premier eunuque, qu'on lui coupe la tête.

« Déjà Morigen se saisissoit de moi, quand la vieille, notre confidente, vint se précipiter aux pieds de mon épouse. Ah! Madame, lui dit-elle, ne commettez pas un pareil crime! ne vous exposez pas

à des remords qu'il vous deviendroit impossible de supporter.

« L'action de la vieille esclave fit rentrer mon épouse en elle-même ; elle parut rêver un moment, & changeant de sentiment, elle ordonne qu'on m'applique la bastonade. Pendant que l'eunuque Morigen exerçoit sur moi cet ordre rigoureux, dont j'essayois de supporter les douloureux effets sans me plaindre, elle se saisit d'un theorbe, & en faisant raisonner les cordes d'un air dans lequel on pouvoit distinguer, avec la rage de la jalousie, une maligne satisfaction ; elle compose & exécute sur le champ ce couplet.

Si mon époux m'est infidelle,
Mon mépris le renvoie à celle
Dont il veut être favori ;
Et, quel qu'en soit le sacrifice,
Je souffrirai qu'elle en jouisse,
Mais quand ma main l'aura flétri.

« Les douleurs que je ressentois m'empêchèrent d'en entendre davantage. J'avois absolument perdu connoissance, & ne la recouvrai que dans la maison de mon père, sur un lit où je me vis entouré de ma famille, & des gens de l'art occupés à me

procurer du soulagement : on m'avoit emporté après la fatale exécution, & on avoit frappé à la porte de la maison de mon père, après m'avoir déposé sur le seuil.

« Je demeurai quarante jours à me rétablir des suites du mauvais traitement que j'avois essuyé. Au bout de ce terme, quand je commençai à pouvoir me lever, mon père chercha à entrer dans ma confidence. Je ne dissimulai pas la moindre circonstance de ma dernière aventure. – Ah ciel! me dit-il, mon fils! vous vous êtes uni à un monstre d'injustice & de barbarie.

« Arrêtez, mon père, m'écriai-je; ma femme fut cruelle, je l'avoue, mais elle crut avoir lieu de se plaindre; je lui ai manqué dans le temps même qu'elle me combloit de sa tendresse & de ses bontés; je sens que je l'adore encore, & mon amour s'accroît par le sentiment de ma faute & par le désespoir où je suis de me voir à jamais séparé d'elle. Ah! plut-au-ciel qu'elle me voulut pour le dernier de ses esclaves.

« Vos sentimens, reprit mon père, ne sont pas d'un homme, sentez mieux la

dignité de votre sexe, il m'est impossible de décider à quelle espèce d'être vous avez été lié par la cérémonie d'un contrat : je le croirois fantastique, sans les preuves qu'il nous a laissées de sa réalité, & surtout par la dernière. Ne rougissez-vous point, homme bien né, qui pouvez prétendre à entrer dans l'alliance des meilleures maisons de Bagdad, de vous être laissé emporter par une passion folle, à vous charger d'un lien aussi bisarre, aussi inégal que celui auquel vous vous êtes soumis ; oubliez votre odieuse furie.

« Chaque mot que disoit mon père, en invectivant contre mon mariage & mon épouse, étoit un coup de poignard dans mon cœur.

« Je la découvrirai quelque jour, cette odieuse créature, ajouta mon père ; j'irai la dénoncer au calife, & je lui ferai ôter les moyens de trouver de nouvelles victimes.

« Au lieu de tenir compte à mon père de son ressentiment, mon cœur se révoltoit contre ses idées de vengeance, & se plaçoit entre lui & ma cruelle, mais charmante épouse.

« Bientôt la disposition de mon ame, malgré les secours de la médecine, altéra ma santé & dérangea mon esprit; je devins rêveur, mélancolique, atrabilaire, je refusai toute consolation, je rebutois ma trop tendre mère, & j'étois un fléau pour les domestiques; on ne pouvoit rien apprêter qui fût à mon goût, j'accusois la maladresse des cuisiniers.

« Un d'eux se présentant un jour pour se justifier : tiens, lui dis-je, en renversant la table, & foulant aux pieds tous les plats, voilà le cas que je fais de ton zèle & de ton adresse. Il voulut repliquer, je me jetai sur lui pour le frapper à mon aise. Ses cris, ses hurlemens attirent ma mère : elle veut m'arracher des mains l'objet de mon emportement; elle hasarde de joindre aux réprimandes quelques corrections de la main; dans mon aveuglement j'eus le malheur de la frapper. Mon père arrive, & n'est pas plus ménagé; enfin on m'enchaîne. Je me souviens que je passai la main sur ma bouche, elle étoit couverte d'écume, en un mot, je perdis connoissance, & ne la recouvrai que pour me trouver dans le triste séjour où vous me

voyez. On m'apprit alors que j'y étois détenu par l'ordre du grand-visir Giafar.

« Il s'est écoulé déjà bien des lunes depuis que je gémis dans cette humiliante captivité. La solitude, & plus encore que toute autre chose, la faculté de m'abandonner ici à ma passion, quelque malheureuse qu'elle soit, sans entendre charger de malédictions celle que j'aimerai toute ma vie, m'ont rendu ma tranquillité d'esprit.

« Ici! oh respectable derviche, je suis dominé par la tristesse, & jamais par l'humeur; je ne reconnois rien en moi qui doive autoriser à me garder encore enchaîné dans cet hôpital : hélas! il semble que les miens m'y ayent oublié; mais le grand-visir devroit faire ici des inspections, puisque c'est lui dont on suit les ordres, & tâcher de ramener mes parens à moi, puisque je ne les offensai que dans un accès de folie, & que j'ai recouvré assez de raison pour me conduire.

« Voilà! oh vénérable derviche, toute mon histoire. Voici toute ma consolation, c'est l'Alcoran, & l'espoir que quelque jour le commandeur des fidelles, qui cher-

che à tout voir de ses yeux, pourra tourner ses pas vers ce triste séjour. Je le demande à Dieu cent fois par jour; mais hélas! mes prières n'ont point été jusqu'à lui.

« Continuez vos prières, mon cher enfant, reprit le calife : vous en connoîtrez bientôt l'efficacité, & votre demande sera exaucée. » Après ces paroles consolantes, Haroun retourne à son palais avec Giafar & Mesrour.

« Que pensez-vous, dit le prince, à ses compagnons d'aventures, de l'histoire que nous venons d'entendre? car vous étiez à portée & n'en avez pas dû perdre un mot.

« Je pense, dit Giafar, que ce jeune homme, dont je n'ouïs jamais parler, quoiqu'il m'accuse de son malheur actuel, bat la campagne, & vous a raconté des visions ou des mensonges.

« Tout ne sauroit être faux dans son récit, reprit le calife, & je vous ordonne de songer aux moyens d'en vérifier les faits : vous m'en parlerez demain. »

Le lendemain le grand-visir vint rendre compte de ce qu'il avoit imaginé pour parvenir à connoître quel fond on devoit

faire sur les plaintes & sur l'histoire d'Halechalbé.

« Les gens, dit ce ministre, dont l'esprit est dérangé, varient toujours dans les récits qu'ils font, si votre hautesse se fait amener le jeune homme ; s'il répète devant vous sa longue histoire, avec la même suite qu'il y a mise hier, & sans en altérer les circonstances, alors il sera à propos de faire les recherches nécessaires pour s'éclaircir de la vérité des faits ; » l'avis du visir ayant paru très sage, l'ordre d'aller chercher Halechalbé fut expédié sur le champ.

Dès que le jeune homme fut au pied du trône, le calife lui adresse la parole. « Halechalbé, on m'a assuré que vous aviez été enfermé à l'hôpital des fous, par une suite d'aventures fort extraordinaires ; rappelez bien vos esprits, ne doutez point du désir que j'ai de rendre justice à tous mes sujets ; mais dans le récit que j'exige de vous, n'omettez aucune circonstance, & songez au respect que vous devez à la vérité & à ma présence. » Halechalbé voit que le pronostic du derviche se vérifie ; rempli de confiance, & pénétré de son

ſujet, il recommence ſon hiſtoire & ne varie pas même dans les termes.

Giafar eſt forcé de convenir que ce qu'il vient d'entendre pour la ſeconde fois, porte un caractère de vérité auquel il eſt impoſſible de ſe refuſer. Il ne s'agit plus que de découvrir la trop chère & trop cruelle ennemie d'Halechalbé, pour lui en faire juſtice; la ſagacité du viſir lui en fait bientôt appercevoir les moyens.

En mandant tous les cadis de Bagdad, pour ſavoir qui d'entr'eux a paſſé le contrat, on s'expoſe à ébruiter l'affaire, ſans parvenir à en trouver le nœud; ſi quelqu'un d'entr'eux a contrevenu à la loi en paſſant un contrat auſſi extraordinaire, il n'en voudra pas convenir : on peut d'ailleurs avoir apposé un homme pour en jouer le rôle.

En réconciliant Halechalbé avec ſon père, en l'engageant à confier de nouveau la geſtion de ſon commerce à ſon fils, il eſt à préſumer que la vieille viendra rôder autour; n'y fût-elle conduite que par ſa ſimple curioſité, des eſpions diſpoſés pourront ſe ſaiſir d'elle, & on la forcera de nommer ſa maîtreſſe.

Le calife approuva le plan, & sur le champ le chef du commerce fut mandé.

Ce père malheureux, par l'égarement absolu dans lequel il supposoit que son fils étoit encore, fut très-surpris de se trouver avec lui aux pieds du trône du calife ; plus encore de le voir honoré des bontés d'Haroun.

Aux premières ouvertures de réconciliation qui lui sont faites par le grand-visir, il tend les bras à Halechalbé, qui s'y précipite. Là, on convient des mesures à prendre pour tendre au dénouement de l'aventure, & le père d'Halechalbé s'engage à exécuter fidellement ce qui lui est ordonné.

Le père & le fils gratifiés de deux riches habillemens, par la munificence du calife, reviennent dans leur maison, & dès le lendemain Halechalbé se voit rétabli dans son magasin, aussi richement fourni qu'auparavant.

Le jeune homme chercha sans doute à faire oublier à ses parens, par des soumissions, des prévenances & des caresses, les sujets qu'il leur avoit donné de se plaindre de lui. Toujours rempli de sa passion,

il tâche de leur en dissimuler les effets, & de surmonter sa mélancolie. Il ne s'y abandonnoit que dans les momens, où libre de toute autre affaire, il se trouvoit seul & livré à lui-même.

L'épouse d'Halechalbé n'avoit pas joui long-temps de la satisfaction de sa vengeance. Revenue à elle-même, elle se reprocha bientôt sa cruauté & ses excès : elle en vint au point de s'inquiéter sur le sort de l'amant qu'elle avoit trop sévèrement traité, même en le supposant ingrat & coupable.

Bientôt l'amour reprit tout son empire ; elle lutta pendant quelques jours contre un sentiment qu'elle n'osoit avouer ; mais le silence lui devenant trop à charge, elle ordonne, comme par un simple mouvement de commisération, à la vieille esclave, de s'informer de ce que peut être devenu son malheureux époux.

« Helas! Madame, lui répondit-elle, la compassion que j'ai de lui m'a déjà fait courir à la maison de son père, & j'ai appris par les gens du quartier, que ce pauvre jeune homme est en danger de la vie. — En danger de la vie ? répond

la Dame! que je suis malheureuse! je fais mourir le seul homme que j'aie aimée, le seul au monde que je puisse aimer! que ne puis-je lui faire savoir que le fil de ma vie est attaché à la sienne? mais tout me le défend.... vas, cependant, & ne tarde pas à t'informer de ses nouvelles, autant que tu pourras le faire sans exposer mon honneur.» La bonne vieille reçut avec plaisir cette commission. Pendant quelque temps elle put entretenir les espérances de sa maîtresse sur le retour de la santé de son époux; mais bientôt ses recherches furent absolument vaines, les voisins devinrent muets sur son compte, dès l'instant où Halechalbé en démence avoit été conduit secrètement à l'hôpital des fous.

Alors sa maîtresse se livre à son désespoir: elle s'enferme avec sa confidente pour pouvoir pleurer sans contrainte & se livrer à sa douleur. Alors ce théorbe, dont elle s'étoit servie pour insulter à son malheur, lui servoit à exprimer ses plaintes.

La Dame inconsolable ne pouvoit plus faire des vers, comme elle en faisoit lorsque l'amour tranquille, ou la vengeance

l'inſpiroient; elle n'articuloit que quelques mots entrecoupés par ſes ſoupirs & ſes larmes.

« Hélas! il me fuit, diſoit-elle, il s'eſt banni pour moi!..... vas, mon amant! cherche les tigres dans les forêts, tu dois moins les redouter que ton épouſe!... tu m'oublies? tu as raiſon; c'eſt un ſoulagement que je n'éprouverai jamais. »

La bonne vieille confidente rôdoit un jour par la ville, ſans trop imaginer qu'elle en pût rapporter quelque nouvelle agréable à ſa maîtreſſe; lorſque paſſant dans le quartier où étoit le magaſin d'Halechalbé, elle voit qu'il eſt ouvert; elle regarde, & le reconnoît lui-même, aſſis ſur un ſopha, plongé dans ſes rêveries; elle ſe décide à y entrer. Dès que la vieille voit le jeune homme, elle veut ſe jeter dans ſes bras; dès qu'il l'apperçoit lui-même, il veut courir à elle; mais les eſpions du grand-viſir, qui ne perdoient pas l'eſclave de vue, ſe jettent entr'eux deux: ils l'enlèvent & la conduiſent à Giafar.

Quelle fut la ſurpriſe du viſir, en reconnoiſſant dans la femme qu'on lui amène

Nemana, la vieille gouvernante de Zéraïde sa fille chérie. « Quoi! lui dit-il, vous que ma fille honore de ses bontés, je vous trouve mêlée dans l'intrigue du mariage d'Halechalbé? quelle est la femme que vous lui avez fait épouser? — Ah! mon prince & mon maître, répond Nemana, toute éperdue; qui aurois-je pu servir que la princesse Zéraïde votre fille?»

Giafar demeure interdit, en apprenant que sa fille s'est mariée à son insçu & sans son consentement; connoissant l'intérêt que mettoit le calife au développement de cette affaire, au lieu de retourner à son propre palais pour s'éclaircir avec Zéraïde, il se rend sur le champ auprès du commandeur des fidelles, se faisant suivre par Nemana & par les espions qu'il avoit mis à sa poursuite.

« On a trouvé, dit-il, oh! très-sage calife, la vieille impliquée dans le mariage d'Halechalbé, elle est à la porte, je l'ai interrogée. L'épouse d'Halechalbé, continua le visir, n'a fait que se prévaloir de la loi prononcée par l'Alcoran, en faisant châtier son mari, surpris dans une faute qui le méritoit: les droits des époux l'un

sur l'autre, sont réciproques; Halechalbé s'est abandonné aux caresses d'une femme étrangère.

« Il me semble, dit Haroun à Giafar, que vous pressez un peu trop les termes de la loi. Vous la rendez bien sanguinaire, & vous exposeriez trop de têtes dans Bagdad, si le droit de se faire justice étoit accordé indistinctement à tous ceux qui sont, ou se croyent offensés de cette manière.

« Tous les mariages, reprit Giafar, ne sauroient être soumis à la rigoureuse application de cette loi. Mais, quand la fille qui se marie, en s'y soumettant elle même dans toute sa rigueur, est d'ailleurs en état d'exiger que celui qu'elle veut bien épouser s'y soumette, & qu'il s'y est soumis librement, l'offensée, en se vengeant, n'a fait qu'user de son droit légitime.

« Jusqu'ici, dit Haroun, malgré vos belles raisons, je me sens enclin en faveur du malheureux Halechalbé; il me reste à connoître quelle est la femme dont vous plaidez aussi bien la cause.

« C'est ma fille, répondit le visir, un peu embarrassé. — Vous venez de me mettre

au fait, reprit le calife; je vois que la ſuite de mes affaires vous fait trop négliger les vôtres. Vous ignorez ce qui ſe paſſe dans votre propre maiſon; on s'y marie, on y diſpoſe de la vie d'un homme ſans vous en donner la moindre connoiſſance, concevez de quelle conſéquence il ſeroit d'abandonner l'exécution d'une loi de rigueur, à une main dirigée par la paſſion. Je ſais les droits que les femmes s'arrogent dans les mariages inégaux. Si la politique ſouveraine les force quelquefois à donner la main à un inférieur, elles peuvent juſqu'à un certain point s'en prévaloir : c'eſt pour elles un dédommagement du ſacrifice qu'elles font; mais votre fille Zéraïde n'a ſacrifié qu'à ſon goût, & de toute manière, le fils du chef du commerce eſt devenu ſon égal : il l'aime; il l'idolâtre malgré les cruautés exercées contre lui, ne ſera-t-elle pas trop heureuſe qu'il redevienne ſon époux? Vous n'ignorez pas que d'un regard je puis faire un prince du plus vil de mes ſujets. J'élèverai le père d'Halechalbé, par eſprit de juſtice, & prendrai ſoin du fils par rapport à lui & à vous, ſachez le nom du cadi

qui a passé le contrat, & pourquoi il a osé le faire sans votre aveu, d'autant que sans cet aveu, l'acte pourroit devenir nul; observez que rien ne manque à sa forme.»

Après avoir parlé de cette manière à son grand-visir, le calife fait approcher Halechalbé. « Jeune homme, lui dit-il, votre femme vous sera rendue, & vous serez maître de lui pardonner ou de la punir. Elle est fille de mon grand-visir, mais rien ne doit vous en imposer, pour vous empêcher de suivre les mouvemens de votre cœur ou les dispositions de votre ame.

« Oh! commandeur des fidelles, s'écria le jeune Halechalbé, pourrai-je garder du ressentiment contre celle que j'aime plus que ma propre existence? Je n'aspire qu'au bonheur de la revoir, & si je puis reconquérir son cœur de l'aveu de son père, je leur voue à tous deux un amour & un respect qui n'auront d'autres bornes que ma vie.

« Giafar, reprit le Calife, je vous recommande les intérêts de votre fille & de votre gendre; regardez-le dès aujourd'hui

comme un homme attaché à mon ſervice & ſur lequel j'ai des vues. »

Le grand-viſir retourne à ſon palais tenant Halechalbé par la main & ſuivi de la vieille, qui ſe ſentant libre, s'échappa bientôt pour aller prévenir ſa maîtreſſe de la viſite qu'elle alloit probablement recevoir.

Le viſir qu'elle a précédé arrive chez lui ; Zéraïde ſe lève pour venir à ſa rencontre, & lui rendre les témoignages ordinaires de ſon attachement & de ſon reſpect : un geſte de la main, un regard ſévère la forcent de s'arrêter.

« Supprimez ces démonſtrations, lui dit Giafar, il ne peut y avoir d'amour où manque la confiance, ni de reſpect avec la déſobéiſſance. Vous vous êtes mariée ſans mon aveu, & dans un accès de délire, vous avez abuſé de l'autorité que je vous ai donnée ſur les gens de votre maiſon, pour vous porter au plus coupable excès contre votre mari, à un crime qui nous expoſe au reſſentiment du calife.

« En donnant, continua le viſir, votre main au fils du chef du commerce de Bagdad, homme reſpectable, eſtimé de

tout le monde, considéré du calife, pensiez-vous vous allier à un vil esclave? & si la vie de ceux-ci est à ménager, avez-vous cru pouvoir disposer capricieusement de celle de votre époux? Je vous l'amène: il est votre maître, il peut disposer à son tour de votre vie, tombez à ses genoux, & songez que vous ne pouvez regagner mon estime qu'en lui faisant oublier par vos soumissions l'indigne & cruel traitement qu'il a reçu de vous.»

Pendant que le visir parloit, Zéraïde tremblante seroit tombée morte à ses pieds, si elle n'eut apperçu dans les yeux d'Halechalbé bien plus que de la compassion pour l'état de confusion dans lequel elle se trouvoit réduite; il ne lui fut point pénible de se précipiter à ses pieds, elle les baisa avec transport. Le jeune époux au comble du bonheur relève Zéraïde, l'embrasse, & leurs larmes se confondent pendant quelques instans. Cette scène attendrissante toucha Giafar, qui aimoit passionnément sa fille; père & ministre tout-à-la-fois, il se trouva désarmé; mais il falloit faire appeler le cadi pour réparer l'irrégularité du contrat de mariage; il

apprit qu'il s'appeloit Yalleddin, & le fit mander sur le champ.

Yalleddin arrive, & ne donne pas le temps à Giafar de lui demander pourquoi il a consenti à marier Zéraïde en secret, & sans le concours d'aucune autre volonté que celle de la jeune personne. « Votre fille me fit appeler, dit ce juge : elle me fit connoître l'excès de sa passion, & je crus devoir me rendre à ses désirs, pour lui éviter, quoique par une irrégularité de ma part, une conduite plus irrégulière encore : elle me proposa d'être son tuteur; dans cette qualité que j'acceptai, & ne désapprouvant pas son choix, je crus rendre un service essentiel à ce couple intéressant, & prévis bien que vous ne le désapprouveriez pas un jour. »

Giafar, loin de marquer du mécontentement au cadi, lui témoigna généreusement sa reconnoissance; mais il ordonna que l'esclave Zaliza lui fut remise, pour la faire punir après en avoir tiré l'aveu de l'odieux stratagême qu'elle avoit employé pour la désunion des deux époux, qu'il laissa à eux-mêmes, après avoir assuré Halechalbé qu'il lui seroit aussi cher que

ſon propre fils. Enſuite il donna des fêtes magnifiques pour donner tout l'éclat poſſible à une union autoriſée & goûtée du calife, & qui fut un ſujet de joie pour tous les habitans de Bagdad.

C'eſt ainſi qu'Halechalbé paſſa preſqu'inopinément de l'hôpital des fous, au comble des honneurs où il fut élevé par Haroun-Alraschid, & de la ſituation la plus affreuſe au plus haut degré de bonheur.

Schahriar, s'appercevant que l'hiſtoire d'Halechalbé étoit finie, témoigna le plaiſir qu'elle lui avoit fait, & loua l'excellente conduite du calife. Il ſe déchaîna contre l'abus que faiſoient les femmes de l'autorité, pour peu qu'on leur en laiſsât prendre. Scheherazade trop prudente pour combattre ouvertement cette opinion, prit un détour pour eſſayer de l'affoiblir, & démontrer qu'elle étoit un peu générale. Sire, reprit-elle, j'aurois encore à vous entretenir de bien des aventures mémorables du grand caliſe Haroun & de ſa famille. J'en ſais d'autres qui lui ſont arrivées, lorſqu'il étoit déjà avancé en âge, & qui achèvent de donner une belle idée de l'heureux règne de ce ſoleil de juſtice

& de prudence; mais elles font longues, & j'ai befoin d'en rappeler à ma mémoire tous les faits, parce qu'ils font auffi intéreffans qu'extraordinaires. En attendant, fi votre majefté ne dédaigne pas, ainfi que le grand Haroun lui-même, de s'amufer un inftant d'une hiftoire populaire qui fit autrefois les plaifirs des gens du commun, je vous raconterai celle de *Xaïloun, furnommé l'imbécille*; elle fait encore proverbe à Bagdad, où on la récite tous les jours parmi le peuple.

Le fultan, perfuadé qu'une hiftoire racontée par fa belle époufe ne pouvoit être qu'amufante, quelque bas qu'en fut le fujet, l'engagea à la commencer fur le champ, & Scheherazade reprit ainfi la parole.



L'IMBÉCILLE,

L'IMBÉCILLE,

OU

HISTOIRE DE XAÏLOUN.

SIRE, il y avoit à Bagdad un jeune homme nommé Xaïloun, né de parens honnêtes, & demeuré orphelin en bas âge, avec peu de fortune. Sa taille courte & ramaſſée annonçoit une conſtitution robuſte. Ses traits euſſent été aſſez agréables s'il n'eut pas abſolument manqué de phyſionomie. Dès ſon enfance, comme il étoit dépourvu de jugement, il ſervoit de jouet à ſes camarades. Il étoit d'ailleurs d'un caractère fort doux; dès qu'il eut paſſé l'âge de puberté, ſa famille préſumant qu'une femme raiſonnable pourroit le gouverner & en faire au moins un honnête homme, réſolut de le marier, & lui fit épouſer une fille plus âgée que lui de deux ans, ſage, prudente & d'un état pareil au ſien.

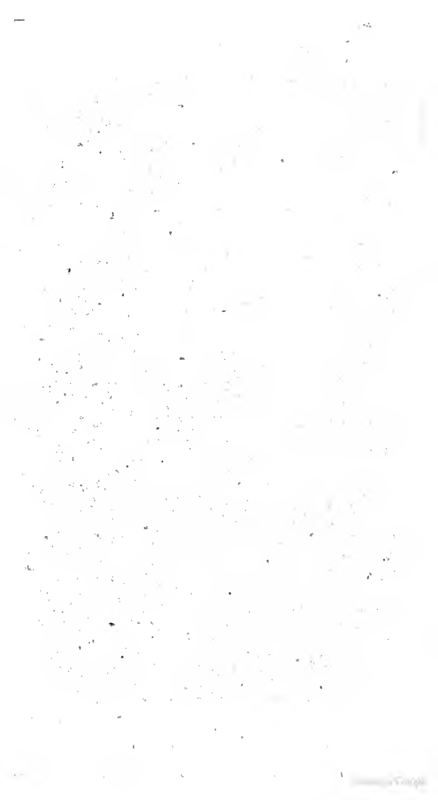
Oitbha, femme de Xaïloun, s'apperçut bientôt des défauts de ſon mari. Ce pareſ-

ſeux dormoit dès qu'il avoit le ventre plein, & ne ſe réveilloit que pour manger de nouveau : s'il ſe donnoit quelque mouvement, c'étoit pour rôder par la ville, ſe fourrer dans les foules & tout regarder ſans rien voir. De temps en temps cette ſotte indiſcrétion lui attiroit des traitemens fâcheux, & il revenoit à la maiſon la mâchoire en ſang, ou l'œil poché. Cela mortifioit Oitbha ; elle aimoit ſon mari, parce qu'à ſa gloutonnerie, à ſa pareſſe & ſon extrême ſimplicité près, il étoit bon homme & ſans fiel.

Pendant que Xaïloun menoit cette vie, ſes affaires ſe dérangeoient ; il dévoroit ſon petit patrimoine dans l'inaction & le ſommeil, & il tomboit inſenſiblement dans l'imbécillité.

Oitbha avoit eſſayé les careſſes, les remontrances, les reprimandes, mais Xaïloun ne changeoit pas de conduite. Sa femme vouloit l'aſſujettir au moins à un petit-travail, pour commencer peu-à-peu à le mettre ſur la voie de gagner ſa vie, mais il n'étoit pas poſſible de lui rien faire faire.

Enfin un jour qu'à force de prières, il





Le Kardouan est ton Cousin ?

s'étoit déterminé à aller étendre du linge, pour le faire fécher au foleil; comme elle vint quelque temps après pour voir s'il avoit rempli fa tâche, elle le trouva accroupi à terre en converfation réglée avec un (1) kardouon, qui étoit fur un tas de pierres. Xaïloun parloit, & le petit animal fembloit lui répondre par ce figne de tête qui lui eft ordinaire : en attendant le linge étoit à terre.

« Que fais-tu là, Xaïloun? dit Oitbha. — Je caufe avec mon coufin. — Le kardouon eft ton coufin? — Oui il l'eft; & s'adreffant à l'animal : n'es-tu pas mon coufin, kardouon? » L'animal répondit alors par fon inclination de tête habituelle. La patience échappe à Oitbha qui étoit vive, elle prend une branche de térébinthe qui fe trouve fous fa main, & en donne trois ou quatre coups à Xaïloun, qui la regarde d'un air hébêté, &

(1) *Kardouon.* Petit animal de 14 pouces de long femblable au Crocodile du Nil par la forme. Quand on le regarde il a un mouvement de tête de haut en bas, femblable à celui par lequel nous défignons le confentement donné à une chofe. Il ne fait aucun mal.

se dépêche de ramasser le linge & de l'étendre.

Oitbha fait ses réflexions. « Voilà de la famille qui nous vient. Je ne pourrai pas, par mon seul travail, fournir à ma subsistance, à celle de mes enfans & de ce gros paresseux. Puisque je puis m'en faire craindre, il faut que je le corrige du péché de fainéantise; il est fort, je le contraindrai à travailler pour gagner sa vie.»

Après avoir ainsi raisonné avec elle-même, dès que Xaïloun est rentré, elle reprend sa verge de térébinthe à la main, & s'essaye à lui faire déranger le peu de meubles qui sont dans la maison, & à les lui faire remettre en ordre; s'il s'arrête un moment, les coups pleuvent sur lui.

Xaïloun obéit; mais sitôt que le travail est fini, il s'échappe, & va rôder dans Bagdad, d'où il ne rentre que fort tard & fort maltraité. Il s'étoit inconsidérément mêlé dans une bagarre & avoit attrapé des coups.

Oitbha voit que la baguette de térébinthe n'est pas suffisante pour fonder toute l'autorité qu'elle a besoin de prendre, elle se saisit d'un bâton.



« D'où viens-tu ? lui dit-elle ; je t'apprendrai à ſortir ſans ma permiſſion, & à t'aller faire eſtropier comme tu l'es ; en même-temps elle lui donne vingt coups de bâton bien appuyés ſur les épaules, le fait aſſeoir, & panſe les plaies qu'on lui a faites aux mains & au viſage. »

Quand le panſement eſt fini elle le fait coucher. « Repoſe-toi, dit-elle ; demain nous verrons autre choſe. Il faut que tu changes abſolument, gros imbécille que tu es, ſinon tu nous ferois tous mourir de faim & de chagrin ; tu as beſoin de travailler pour vivre, il faut que tu le faſſes : tu es gros & fort, tu iras chercher de l'ouvrage dans Bagdad, & ſi tu ne rapportes pas du profit à la maiſon, le bâton ira ſon train. »

Xaïloun s'endort fort triſte, ſe diſant à lui-même. « J'aurai du bâton ſi je ne me change pas, & comment ferai-je pour changer & n'être plus Xaïloun ? »

Le lendemain Oitbha vit que ſon mari avoit encore le viſage trop meurtri des coups qu'il avoit reçus la veille. Elle panſe ſes meurtriſſures, en lui diſant :

« rumine ! rumine ! butord ; mais ſonge à changer du tout au tout. »

Les traces du mauvais traitement qu'on avoit fait au pareſſeux ont diſparu, ſa femme le fait lever : « Sors de la maiſon, lui dit-elle, va louer ta journée à quelque maître dans Bagdad, il n'y a pas ici du pain pour toi, & ſi tu y rentres ſans en apporter, tu vois le bâton : voilà celui qui te recevra tous les jours juſqu'à ce que tu ſois entièrement changé. »

Xaïloun a la tête faite de manière qu'il ne peut retenir que les derniers mots. Il faut qu'il apporte du pain & qu'il revienne changé, ſinon la ſenſibilité qui lui reſte encore ſur les épaules l'avertit qu'il ſera reçu à coups de bâton.

Il paſſe devant la maiſon d'un boulanger ; le pain qu'on venoit de tirer du four, étoit en avant ſous la tente : il excitoit l'appétit par ſa couleur, ſa forme, ſa bonne odeur ; c'étoit en hiver, il faiſoit froid, & la chaleur qui ſortoit du four étoit un attrait de plus pour lui ; car il étoit mincement vêtu.

Le boulanger, gras & vermeil, aſſis près de ſon four, avoit un air de prof-



périté très-engageant, & les garçons qui travailloient au pétrin, vêtus d'une grande propreté, préſentoient l'image de la gaieté, de la ſanté & du bonheur.

« Oh! dit Xaïloun, ſi je puis entrer en boutique ici, ce ſera tout juſte mon affaire, voilà le pain qu'on m'a dit de chercher pour moi. Si je puis manger ſeulement pendant huit jours de bon pain comme celui-là, je deviendrai gras & rouge comme tous ces gens-là, & je ſerai changé. »

Après cette réflexion, il entre dans la boutique; le boulanger le regarde, & ſur ſon apparence robuſte, le prenant pour un journalier qui demande du travail, il lui adreſſe la parole: « Que veux-tu, mon ami? cherches-tu à t'occuper? veux-tu m'aider dans mon travail? »

« Je le veux bien, dit Xaïloun. — En ce cas commence à prendre cette ſerpe: délie ce fagot, coupe les branches pour m'en fournir à meſure que je les mettrai dans mon four. »

Xaïloun s'aſſied & s'acquitte de ſon emploi. L'heure du dîner vient, on lui donne un de ces pains qu'il avoit tant convoités. Le boulanger apprend que ſon nouvel

ouvrier a femme & enfans : en le congédiant le ſoir, il lui donne trois autres pains pour eux, & le renvoie joyeux à la maiſon.

Oitbha le reçoit très-bien, & quand elle ſait ce qu'il a fait : tu vois, lui dit-elle, qu'en ſe donnant de la peine on gagne du pain : occupe-toi de l'idée de travailler tous les jours de ta vie & de changer entièrement.

Le lendemain Xaïloun vouloit dormir un peu tard; mais Oitbha le réveille avec ſa baguette : « allons, dit-elle, marche à la boutique, ou je prends le bâton. »

Xaïloun s'habille & ſort bien vîte. « Ah! dit-il, quand ſerai-je changé, pour qu'on ne me parle plus de bâton, » & il ſe rend à ſon travail.

Il faiſoit ce métier-là depuis huit jours, & la petite maiſon étoit largement pourvue du néceſſaire : tous les matins la réprimande alloit ſon train, & quelquefois le bâton, quand on ſe montroit un peu engourdi.

Cependant Xaïloun ne trouvoit plus le pain auſſi bon que le premier jour; il falloit qu'il ne fut pas changé, puiſque

ſa femme le grondoit & le battoit tous les matins, & il lui ſembloit dur, pour lui qui aimoit tant à vagabonder dans Bagdad, de ſe voir priſonnier toute la journée à la gueule d'un four, & de ne pouvoir pas dormir la graſſe matinée.

Il réſout en lui-même que cette manière de changer ne vaut rien, & qu'il en doit chercher une autre.

Sa femme l'a réveillé le matin avec le ſecours ordinaire. « Lève-toi vîte, ſors, va gagner de quoi vivre, & apporte quelque choſe à la maiſon, ou je ne t'y reçois que pour te bâtonner. Nous ne vivrons pas enſemble comme mari & femme, que tu ne ſois changé. »

Cela eſt fort bon, diſoit Xaïloun entre ſes dents ; mais me voici changé en priſonnier, & ce changement-là ne me convient pas, cherchons ailleurs, & il court tout Bagdad ſans trop ſavoir ce qu'il cherchoit.

Toujours rôdant, il arrive près de la boutique de Seydi-Haſſan, natif de Damas, le plus renommé de tous les traiteurs de Bagdad ; elle étoit en bel air, ſur les bords du Daggiala.

Sous la tente (1), en avant de la maison, étoit un grand baſſin couvert d'une pyramide de riz, aſſaiſonné des épices les plus précieuſes, & environné de viandes hâchées, préparées avec autant de propreté que de délicateſſe. La vapeur de ce plat excite Xaïloun.

Il voit dans cette même boutique ſix jeunes gens occupés au travail, vêtus à merveille, beaux à ravir, & tous lui ſemblent auſſi gais que bien portans. Il ne lui paroît point extraordinaire que des gens qui ont à diſcrétion du pilau (2) auſſi excellent que celui qu'il voit, jouiſſent de tant d'avantages, & il ſe perſuade qu'en vivant comme eux il leur reſſemblera bientôt; mais il faut aborder le traiteur pour obtenir qu'il lui permette de travailler dans la boutique. La faim, le déſir de changer, rendent Xaïloun éloquent. « Auriez-vous, dit-il à Seydi-Haſſan, de l'ouvrage à me donner? — Cela ne manque pas ici, dit le traiteur; allez à mes gar-

(1) Il y a une tente devant chaque boutique.

(2) *Pilau* ou *Pelau*, nom que les Arabes donnent au riz apprêté de cette manière.

çons, ils vont vous employer tout de ſuite.»

Voilà Xaïloun mis à l'ouvrage ſur le champ; on lui donne à dîner des reſtes de toute eſpèce, & en quantité. Il s'en remplit, il s'en gorge, ne doutant pas qu'il n'eût attrapé enfin le moyen unique de parvenir au changement auquel il aſpire.

Après dîner il reprend ſes fonctions : elles n'étoient pas pénibles. Il s'agit de dreſſer les tables pour les gens qui venoient manger chez le traiteur; de porter des plats, d'en rapporter, de deſſervir.

Le ſoir il revient à la maiſon avec une pyramide de reſtes, ſur un grand plat; il rentra tard, Oitbha étoit inquiète; dès qu'elle le voit chargé de tant de denrées, & ne rapportant pas de pain de chez ſon maître le boulanger, elle ne doute pas qu'il n'ait été courir la ville comme à l'ordinaire, & qu'il n'ait dérobé quelque part le plat & ce qui eſt deſſus.

« D'où viens-tu, vagabond? où as-tu pris ce plat, voleur? » voilà les apoſtrophes dont elle l'accueille; quelques coups de bâton bien appuyés les accompagnent.

Xaïloun veut faire entendre que ne ſe trouvant pas bien de vivre priſonnier

auprès d'un four, il a désiré d'être changé en mieux, qu'il a travaillé chez Seydi-Haſſan.

« On ne ſauroit t'avoir donné tout cela, répond Oitbha ; viens avec moi, je ne veux pas qu'on nous prenne pour des voleurs : » elle prend ſon voile, ſe fait ſuivre par Xaïloun, portant le plat, & court chez le traiteur.

Seydi eſt émerveillé de tant de bonne foi : il ajoute quelqu'autres dons de la même eſpèce à ceux qu'il avoit faits, & renvoie les bonnes gens dans leur maiſon.

Voilà Xaïloun heureux pour quelque temps, allant tous les jours chez Seydi, mangeant à ſon appétit, & rapportant chaque jour de quoi mettre l'abondance dans le ménage ; pourvu qu'il ſe levât matin, il ne recevoit ni coups, ni réprimandes, mais s'il y manquoit, il s'y voyoit toujours expoſé ; il avoit mis dans ſa tête qu'il falloit qu'il changeât au point de devenir méconnoiſſable à ſa femme ; & c'étoit dans cette eſpérance, que mangeant le plus qu'il pouvoit, pour devenir jouflu & vermeil comme les autres garçons du traiteur, il alloit ſe regarder très-ſouvent

à un miroir qui étoit dans la boutique ; il obſervoit s'il ne grandiſſoit pas un peu.

Un jour Seydi-Haſſan l'ayant obſervé, lui demande ce qu'il faiſoit-là. « Je regarde ſi je ſuis changé, répond Xaïloun, puis il touchoit alternativement ſon viſage, ſes habits, en levant les épaules en ſigne de mécontentement.

« Tu voudrois donc changer? dit Seydi. — Oui, dit Xaïloun. — Mais tu es au moment de le faire ſi tu le veux, reprit le traiteur, je puis te changer de poſte : le marmiton eſt mort, je te donnerai ſa place.

« Aurai-je auſſi ſes habits, dit Xaïloun ? — Sans-doute, reprend Seydi, cela va ſans dire. — Changeons vîte, dit Xaïloun. Il y a long-temps que je demande à Dieu tous les jours d'être changé. »

On ſe fait, dans la boutique, un amuſement de revêtir le nouveau marmiton de ſes habits de ſervice. Il ne ſe ſentoit pas de joie de penſer qu'il alloit être changé, & reſſembleroit bientôt aux autres ſerviteurs de Seydi-Haſſan.

La ſeule odeur auroit dû l'avertir du déſavantage de ſon nouvel équipage ; mais

il ne pouvoit ſuivre qu'une idée à la fois ; le voilà gras de la tête aux pieds, couvert d'un tablier ſale : on le conduit au lavoir, on lui donne la vaiſſelle & les chaudrons à écurer ; faute d'adreſſe & d'uſage, il ſe met de l'ordure & du noir ſur le viſage & ſur les mains, preſqu'autant qu'il en enlève.

On lui apporte bien à manger ; il s'en acquitte à merveille. On lui donne de nouvel ouvrage, il ſe preſſe de l'achever pour aller conſidérer dans la glace l'heureux effet de ſon changement ; en ſe regardant, il ſe fait peur à lui-même : il ſort de la boutique, & s'enfuit en diſant, « mon Dieu ! mon Dieu ! je vous demandois d'être changé : mais ce n'étoit ni en priſonnier, ni en marmiton ; cependant, ſe diſoit-il, ce changement-ci pourroit empêcher ma femme de me reconnoître & de me battre. Allons à la maiſon. »

Il arrive à ſa porte toujours courant & les mains vides. Oitbha voit entrer cette figure hideuſe dans ſa maiſon, & prend le bâton pour s'en défendre & le chaſſer. A la voix & à la barbe elle reconnoît Xaïloun, & n'en frappe que mieux, avec

d'autant plus de raiſon, qu'elle n'a rien pour le ſouper, & qu'il n'apportoit rien à manger.

Oitbha le fait mettre au lit, va reporter l'équipage de marmiton chez Seydi, & apprend le détail de la métamorphoſe de ſon mari : elle revient de mauvaiſe humeur. Si Xaïloun ne retourne pas chez le traiteur, il faut qu'il aille le lendemain chercher un autre maître, ou il peut s'attendre au traitement le plus rigoureux : on ne lui donnera pas même de la paille pour ſe coucher.

Voilà Xaïloun de nouveau en quête pour ſe procurer du travail & un changement, parcourant les rues de Bagdad.

Tout près d'une des plus grandes moſquées, il apperçoit la boutique d'un pâtiſſier. Il y règne encore bien plus de propreté que dans celle du rotiſſeur ; les ouvriers qui travaillent la pâte, le bras nud juſqu'au deſſus du coude, laiſſent appercevoir une chair fraîche, blanche & potelée, telle que la voudroit avoir Xaïloun.

Les pâtés ſucculens qui leur donnent cette fraîcheur, ſont étalés ſous la tente devant la porte ; ils répandent une odeur

propre à réveiller l'appétit, même de moins affamés que Xaïloun. Il penſe que s'il peut en remplir ſon eſtomac pendant quelque temps, & enfoncer les bras dans cette belle pâte, il ne peut manquer de changer entièrement d'apparence.

Il entre donc dans la boutique, & offre tout niaiſement ſes ſervices au maître pâtiſſier. Celui-ci le conſidère plus qu'il ne l'écoute. Sa vigoureuſe conſtitution, démontrée par ſa conformation extérieure, donne l'idée d'un homme dont on peut tirer beaucoup d'ouvrage. Ses ſervices ſont agréés ſur le champ.

Le nouveau garçon pâtiſſier eſt au comble de la joie. Les travaux qu'on lui impoſe ſont aiſés; il ſe gorge de cette excellente pâtiſſerie, & le ſoir, il en porte à ſa femme de bons morceaux.

Oitbha eſt étonnée de le voir revenir avec ces nouveaux fruits de ſon travail. « C'eſt que j'ai changé, lui dit Xaïloun, » & il lui explique qu'il a pris une autre profeſſion.

Oitbha le voyant en train de travailler, eſt contente. Son mari n'eſt pas au comble de ſes vœux; car il ne met pas encore

les mains à la pâte ; mais, comme on étoit dans le mois du Ramadan, on le chargeoit de pâtisserie, qu'il alloit vendre dans les places & sur les passages.

On lui avoit appris à connoître la menue monnoie. Il savoit qu'il devoit rapporter autant de pièces de cette monnoie qu'il livroit de pièces de pâtisserie, & il rendoit un fidelle compte. C'étoit tout ce que pouvoit produire son génie, & jusques-là le pâtissier n'avoit pas exigé davantage; mais il vint un moment où il prétendit obtenir de lui un service plus essentiel.

Le temps de la fête accabloit la boutique d'ouvrage; on y alloit manquer de farine fraîche, parce que l'âne qui tournoit au moulin étoit mort.

Xaïloun n'avoit pas suivi de près les travaux de cet animal. Le maître lui dit: « nous allons manquer de farine, & par conséquent de pâtisserie ; j'ai perdu mon ouvrier, je ne pourrai pas d'ici à quelques jours m'en procurer un autre, il faut que tu changes d'emploi, Xaïloun, & que tu me fasses de la farine, j'aurai bien soin de toi pendant le temps du travail.

« Je ne demande qu'à changer, dit celui-ci, c'eſt pour cela que je ſuis ici ; mais je changerai donc auſſi d'habit.

« Bien entendu, répond le pâtiſſier, qu'en faiſant le travail du mort, il faut que tu ayes ſon habillement. »

Xaïloun eſt au comble de ſa joie : « enfin dit-il en lui-même, je vais être changé véritablement. »

On le conduit ſous le hangard où eſt le moulin, on commence par lui mettre un bandeau ſur les yeux & le harnois ; puis on l'attache au bras.

« Allons, marche, lui dit le pâtiſſier ! marche donc ! donne un coup de collier, & cela ira de ſuite. »

Xaïloun fait un effort, & le moulin marche : le travail devient un peu moins lourd ; mais il eſt toujours rude : « eſt-ce fait ? crioit Xaïloun, tout neuf à ce métier. — Non, non ! répond le pâtiſſier ? marche ! marche ! tu fais bien ; la farine eſt belle, on te la donnera à bluter.

« Bluter ! diſoit Xaïloun, c'eſt apparemment un autre changement. Tant mieux ; car celui-ci n'eſt pas bon, » & cependant il ſouffloit : il étoit en ſueur. Le pâtiſſier ne

l'encourageoit que de la voix; mais il ne lui donnoit pas un moment de relâche : enfin, il ne lui permit de s'arrêter qu'à l'heure du dîner.

Alors on le détache; & après l'avoir conduit hors du moulin, on lui ôte le bandeau. Il eſt queſtion de lui donner à manger; ce n'eſt plus de la pâtiſſerie qui eſt devant lui, c'eſt un plat de groſſes fêves & d'oignons accommodés à l'huile de lin. Il lui falloit une nourriture très-forte, proportionnée au travail qu'on exigeoit de lui.

Le changement en général n'étoit pas ce qui lui déplaiſoit, il eſpéroit toujours y trouver ſon compte; mais les fêves étoient coriaces, & l'huile lui tenoit à la gorge. Il mouroit de faim, il fallut bien manger; à peine a-t-il fini, qu'on lui propoſe le moyen de faire la digeſtion de ce mauvais repas.

« Allons, Xaïloun, dit le pâtiſſier, il n'y a pas à reculer, il faut achever la mouture, ſans cela la boutique chommeroit demain; » l'on ſe met après lui; l'un lui remet le bandeau, l'autre le harnois,

& le voilà de nouveau à faire tourner le moulin.

Pour le coup, l'eſtomac plein, le corps gonflé de vents, par l'effet de la nourriture qu'il avoit priſe, fatigué par le travail de la matinée, tout en ſueur, eſſoufflé, il s'arrête de temps en temps.

« Allons donc! crie le pâtiſſier, marche! ſi le courage te manque, je m'en vais t'en donner, comme j'en donnois à ton prédéceſſeur.

« Du courage! dit en lui-même Xaïloun, qu'eſt-ce que du courage? cela pourroit être bon. » Il s'arrête & dérange ſon bandeau pour voir un peu ce qu'on va lui donner.

Il apperçoit ſon maître, tenant à la main un fouet qu'il fait claquer en l'air. Il rabaiſſe ſon bandeau, continue de remplir ſa tâche ſans s'en faire prier, & dégoûté du courage avant d'en avoir fait l'eſſai.

Le jour baiſſe; Xaïloun n'eſt plus à l'attache, il ſe preſſe d'arracher ſon bandeau, il rentre dans la boutique, & trouvant la porte ouverte, blanc comme un ſpectre, & tout harnaché qu'il eſt, il ſe ſauve chez lui avec la vîteſſe d'un trait,

craignant toujours d'être remis à la barre du moulin & qu'on ne lui donnât du courage.

Qu'on se fasse l'idée d'un homme très-barbu, couvert de fleur de farine de la tête aux pieds, de manière que les sangles, dont il étoit harnaché, paroissoient ne faire qu'un avec son vêtement.

Quand Oitbha voit arriver ce spectre, qui vient s'asseoir hardiment chez elle, elle en fut d'abord effrayée ; mais elle reconnoît bientôt le personnage à l'attitude.

« Quoi ! dit-elle, c'est toi, gros imbécille ? où as-tu été te faire harnacher comme te voilà, au lieu d'aller travailler chez ton maître, pour nous en rapporter de quoi vivre ? » bientôt le bâton joue, & force la farine à s'écarter du pourpoint.

Xaïloun tâchoit de conjurer l'orage. « Vous me dites de demander à Dieu de me changer, je le lui demande : j'ai été prisonnier, marmiton, & aujourd'hui me voici âne, pour faire de la farine.

« Oh ! la grosse bête ! » dit Oitbha ; & la compassion l'empêche de pousser plus loin la correction : elle le délivre de ses

ſangles, l'enferme, va chez le pâtiſſier lui reporter le harnois, & lui reprochant d'avoir abuſé de la ſimplicité d'un pauvre homme, elle ſe fait rendre la robe de Xaïloun, le prix de ſa journée, & revient chez elle.

Les fatigues du travail, les coups de bâton, & l'indigeſtion occaſionnée par le ragoût à l'huile, retinrent Xaïloun au lit tout le lendemain, ſans que ſa femme le preſsât de ſe lever; mais au troiſième jour, contrainte elle-même par le beſoin, elle fut obligée d'envoyer ſon butord de mari au travail.

« Allons, lui dit-elle, prends ton parti; retourne chez celui de tes maîtres qui voudra de toi; mais ſi tu ne reviens pas avec quelque profit de ton travail, tu peux aller coucher à la rue : change de conduite, car pour moi je n'en changerai jamais.

« Changer de conduite! dit Xaïloun en lui-même, je voudrois bien ſavoir comment cela ſe fait? Par exemple, quand je me conduis dans les rues pour aller à la rivière, je puis paſſer par un endroit ou par un autre; mais cela ne me mène qu'à

la rivière. Voyons .... si je me conduisois dans la campagne, au lieu de me conduire dans la ville, je pense que je ferois mieux; je demande tous les jours à Dieu de me changer, mais on fait tant de bruit dans Bagdad, qu'il ne sauroit m'entendre; quand je serai en pleine campagne, s'il n'est pas sourd, il n'en sera pas de même.»

Sur cette réflexion, Xaïloun s'empresse de sortir de la ville pour aller faire sa prière dans la campagne, bien assuré d'y pouvoir rencontrer à son aise le plein midi (1), sans être offusqué par des maisons.

A quelque distance de la ville, une grande porte ouverte l'invite à entrer dans un vaste jardin; il voit de tous côtés des poiriers, des pommiers, des grenadiers: enfin des arbres fruitiers de toutes les espèces, plians sous la quantité des fruits dont ils étoient chargés. Cet endroit devient à ses yeux le paradis terrestre; il aimoit passionnément les fruits & n'en avoit jamais mangé à discrétion: cette vue le jeta dans l'extase.

(1) Les Musulmans se tournent vers le midi pour faire leur prière.

« Voilà, disoit-il, un bon pâturage pour l'homme, je me rappelle notre ânesse: quand ma femme l'acheta, elle étoit maigre, efflanquée & galeuse : ma femme dit, je m'en vais la mettre dans un bon pâturage; quinze jours après la bête étoit si changée que je ne la reconnus pas. Je suis de chair & d'os tout comme elle; il m'en arrivera autant, si je puis demeurer ici.

« L'homme à qui tous ces fruits appartiennent en a tant, qu'il ne sauroit les manger tous; il m'en donnera autant que je voudrai, & je changerai comme fit notre ânesse; je ne me reconnoîtrai pas moi-même; car je pense que si elle s'étoit mirée, elle ne se seroit pas reconnue. »

A la suite de ces réflexions, Xaïloun entre plus avant : il pénètre enfin jusqu'à l'endroit où le propriétaire, monté sur un grenadier, cueilloit des fruits que sa femme recevoit, pour les arranger dans un panier.

Xaïloun offre assez délibérément ses services. Le jardinier regarde sa femme, & sur un signe qu'elle lui fait, il les accepte: on le fait monter sur un pommier très-chargé, & il en cueille les fruits, en observant

obſervant d'en manger d'abord preſqu'autant qu'il en cueille : le propriétaire ne s'y oppoſe pas.

On convient de lui donner un petit ſalaire chaque mois, pour faire l'ouvrage qu'il y aura à faire. Sur la ſomme, il n'y entend rien : ſur le travail, il lui ſemble qu'il s'agit de cueillir des poires, des prunes, des abricots, & autres fruits dont il pourra manger à ſon aiſe, & il acquieſce à tout.

On lui fait faire quelques petits ouvrages dans la maiſon, dont il s'étoit mis au fait chez le traiteur & le pâtiſſier; il mange à dîner & à ſouper du pilau avec le maître, des fruits toute la journée, & ne doute pas que bientôt il ne ſoit auſſi heureuſement métamorphoſé que ſon âneſſe.

De temps en temps, on lui donne à conduire à Bagdad deux ânes chargés de fruits : ces animaux en connoiſſent le chemin, ainſi Xaïloun n'a pas même la peine de les conduire.

Pendant ce temps Oitbhà étoit en couches, & ne pouvoit ſe donner aucun mouvement pour la recherche de ſon mari.

Xaïloun ne l'avoit pas oubliée ; mais il attendoit les heureux effets du pâturage dans lequel il s'étoit mis, pour pouvoir arriver chez lui entièrement changé ; mais malheureusement, il n'y avoit pas de miroir dans la maison de son maître, dans lequel il put observer les progrès de sa transformation.

La satisfaction & les espérances de Xaïloun devoient avoir un terme. Il y avoit deux taureaux dans l'étable de la maison, qui servoient aux travaux du labourage. Xaïloun les menoit boire tous les jours ; ils étoient familiers avec lui, & il les appeloit ses compagnons. Un jour, par un effet du sort, peut-être par la faute du conducteur, un des deux taureaux tomba dans une fondrière, & se cassa la jambe.

Le jardinier prit de l'humeur, le labourage pressoit, & il ne pouvoit r'apparier son couple avant la prochaine foire, il s'adresse à Xaïloun.

« Eh bien ! lui dit-il, tu as perdu un de mes ouvriers de labourage, je ne puis le remplacer de quelque temps ; pour que

l'ouvrage ſe faſſe, il faut que tu changes de métier chez moi.

« Changer! reprend Xaïloun, c'eſt ce que je demande à Dieu tous les jours, & je crois qu'il m'a fait venir ici pour cela.

« En ce cas, puiſque tu es de ſi bonne volonté, il faut que tu aides au compagnon qui te reſte, à achever de me labourer une pièce de terre qui eſt commencée.»

Xaïloun n'eſt pas ſorti du jardin, & ne ſait ce que c'eſt que ce labourage qu'on lui propoſe. Son habit uſé lui déplait : « me donnerez-vous l'habillement? dit-il à ſon maître.

« Je te le donnerai complet, lui répond le jardinier, de la tête aux pieds, mon ami, pour que tu ſois plus à ton aiſe. — En ce cas, dit Xaïloun, je vais quitter celui-ci ſur le champ.

« Non, répond le maître, celui que je vais te donner ira fort bien par deſſus l'autre.» Deux habits l'un ſur l'autre paroiſſent à Xaïloun un changement décidé : pour le coup il projette d'aller ſe montrer à ſa femme avec deux habits. Le ſoleil étoit alors très-ardent, les mouches & ſurtout les taons, fatiguoient cruellement

le bétail. Le jardinier ramaſſe une demi-douzaine de peaux de chèvres, pour en couvrir Xaïloun de la tête aux pieds, en lui ménageant ſeulement des paſſages pour la vue & la reſpiration : tout le reſte du corps eſt enveloppé.

L'imbécille regarde & laiſſe faire, toujours empreſſé de changement ; un moment après il eſt mis au joug, & le jardinier, en faiſant vigoureuſement claquer ſon fouet en l'air, entame ſon travail.

Quand Xaïloun entend les claquemens du fouet, n'eut-il pas été fort comme un taureau, il en auroit trouvé la vigueur, il emporte ſon compagnon ; mais pendant le travail, les mouches font une cruelle guerre à l'un & à l'autre : le moindre eſpace à découvert ſur le dos de Xaïloun lui devient funeſte, elles ont trouvé le défaut de la cuiraſſe.

Il faut dételer pour dîner ; ſi Xaïloun oſoit, il déſerteroit ; mais le fouet qui eſt à côté du jardinier lui en impoſe. On lui dit de manger ; la faim qui le dévore le lui ordonne ; mais bientôt, ſans qu'il oſe ſouffler, il eſt remis au joug.

Le ſoir eſt venu : on quitte le travail ;

le jardinier va reconduire ſon taureau à l'étable. Xaïloun profite du moment; gagne la porte de la maiſon & vole vers Bagdad, couvert des peaux contenues par le harnois ou couſues ſur lui, & ſans oſer regarder en arrière, tant il appréhende qu'on ne le pourſuive, & que le fouet ne l'atteigne.

La nuit étoit venue, & les portes de la ville ſont fermées : le malheureux fugitif n'a point d'autre aſile que les cimetières qui ſont hors de la ville : il s'arrange dans le premier qui lui offre un abri, & là, ſuccombant à la fatigue qu'il a eſſuyée pendant le jour, il s'endort profondément. Vers les ſix heures du matin il eſt tout-à-coup réveillé par un grand bruit; des foſſoyeurs venoient creuſer la ſépulture d'un mort, dans l'endroit même où il ſe trouvoit. La terre y avoit été fraîchement remuée par des animaux ſauvages & carnaſſiers, qui l'avoient fouillée pour déterrer un cadavre, dont il reſtoit encore des oſſemens épars ſur la ſurface de la foſſe, & à moitié rongés.

Pendant que ces ouvriers s'entretiennent ſur les entrepriſes des animaux, qu'un

d'entr'eux ſoutient que les bêtes ne peuvent fouiller à trois pieds en terre, & que ces déprédations viennent plutôt de la part des mauvais génies, qui viennent dévorer les froides reliques des morts, un d'entr'eux apperçoit le pauvre Xaïloun, dormant ſous l'abri choiſi par cet infortuné. Toutes les peaux de chèvre dont il eſt couvert lui donnent une apparence ſi hideuſe, que le foſſoyeur s'écrie : « ah ! voilà le mauvais génie ! »

A ce cri, Xaïloun éveillé ſe met ſur ſon ſéant ; il eſt heureux pour lui qu'un mouvement de terreur ait ſaiſi ſes adverſaires : il a le temps de ſe lever.

Si ſes ennemis avoient pu lire dans ſes regards & ſur ſon viſage la frayeur dont il étoit ſaiſi lui-même, à la vue de trois pêles de fer prêtes à l'aſſommer, c'étoit fait de lui ; mais le maſque de peaux de chèvre leur déguiſe les mouvemens de ſon âme, & pendant qu'ils reſtent le bras en l'air, la crainte lui donne de la vigueur ; il s'élance comme un trait, paſſe au milieu d'eux, & prend la fuite.

Le courage eſt revenu aux adverſaires de Xaïloun, dès qu'ils lui ont vu prendre

un parti timide ; ils lui lancent leurs pêles, courent après lui, en criant de toute leur force : « voilà le mauvais génie qui mange les morts dans les cimetières, courez dessus, tuez, exterminez-le ! »

Le peuple se rassembloit, venoit au-devant du monstre, & couroit devant lui dès qu'il l'avoit vu, en criant, autant que la peur pouvoit le lui permettre « voici le mauvais génie qui mange les morts ! »

Les chiens se mirent de la partie ; mais l'animal absolument inconnu pour eux les tenoit en défiance : ils le suivoient en aboyant ; mais à une certaine distance.

Les fossoyeurs se trouvant embarrassés par la foule, qui augmentoit à chaque instant sur le passage, appuyoient de loin les chiens, & disoient : « jetez-lui des pierres, lancez-lui des bâtons ! » mais l'idée de la puissance & de la méchanceté des génies, ôtoit le courage. Les enfans craignoient d'être engloutis tous vivans par le mauvais esprit qui mangeoit les morts.

Cependant à travers un désordre dont le bruit se répandoit déjà jusqu'aux extrémités de l'immense ville de Bagdad, Xaïloun protégé par cet horrible déguisement,

parvenoit jufqu'à fa maifon ; il y entre, & la foule fe preffe à la porte.

C'étoit là que l'attendoit une grêle de coups inévitable. Oitbha, d'autant plus intrépide qu'elle eft mère & nourrice, voit arriver l'horrible animal, prend le bâton dont elle favoit fupérieurement faire ufage, & tandis que le pauvre mari, effouflé de la courfe, ne peut pas même articuler fon nom, elle le force à fortir de fa maifon.

Là, il tombe dans les mains des foffoyeurs, qui le prennent par toutes fes peaux, & le conduifent en prifon, au milieu d'une populace triomphante, qui fait paffer de bouche en bouche la nouvelle qu'on mène en prifon le mauvais génie, la terreur des cimetières, qui étoit entré chez Oitbha pour y manger fon enfant.

Le géolier, prévenu, tremble de frayeur en entendant parler du prifonnier qu'on lui amène, & dont on lui a fait trente defcriptions plus terribles les unes que les autres.

Enfin, l'objet lui eft préfenté, un des foffoyeurs ayant arraché à Xaïloun une des pièces de fon armure, a découvert que ce qu'ils ont pourfuivi avec tant d'acharne-

ment, eſt un homme couvert de peaux de chèvre; mais il n'en paroit alors que plus coupable de s'être habillé en bête, pour venir manger les morts & les petits enfans.

« Infâme! lui dit un des officiers de la priſon, en lui adreſſant la parole, es-tu poſſédé du démon, pour aller prendre tes repas dans le ſépulcre des fidelles muſulmans, & te nourrir de leur chair?

« Moi, dit Xaïloun, à qui on a ôté ſon maſque, je n'y allois pas pour manger; j'y allois pour dormir; j'ai marché ſur des os en paſſant, mais je n'y ai pas touché. »

La niaiſerie du diſcours & du maintien de Xaïloun déconcerte tous les aſſiſtans & les appaiſe; on ne fait plus qu'une queſtion au monſtre dépouillé: « mais n'allois-tu pas, lui dit-on, chez Oitbha pour manger ſon enfant!

« Moi! je ne veux pas manger mon enfant, j'allois dans ma maiſon. »

Il y avoit à la porte, parmi les curieux, trois ou quatre voiſins d'Oitbha; on rend le propos du prétendu mauvais génie: les voiſins demandent à entrer & reconnoiſſent Xaïloun; ils rendent également un témoignage ſi authentique de ſa bonté & de

ſa ſtupidité, que le juge ſurvenu pour examiner le fait, ordonne qu'on reconduiſe Xaïloun à Oitbha, avec toutes ſes peaux.

Le retour du mari fut annoncé à la femme, quelques inſtans avant qu'il parut; elle fut alors bien mortifiée de l'avoir ſi mal reçu ſans le connoître, & d'avoir donné lieu à ce qu'il eſſuyât encore plus de mauvais traitemens : quant au ſcandale de l'aventure, il étoit inévitable; il devoit toujours être ſu le lendemain, dans tout Bagdad, que Xaïloun étoit le prétendu mauvais génie qui mangeoit les morts; mais elle avoit regret aux coups de bâton qu'elle lui avoit donné de trop; car elle l'avoit traité cette fois en ennemi véritable.

Quand elle vit Xaïloun, elle ſe ſentit ſaiſie d'un mouvement de compaſſion; elle remercia ſes voiſins de le lui avoir ramené, & tâcha de tirer de lui d'où il venoit après une auſſi longue abſence, & qui pouvoit l'avoir auſſi ridiculement transformé.

Xaïloun, qui n'avoit qu'une façon de s'expliquer, lui dit les motifs qui l'avoient porté à s'éloigner de la ville, pour chercher un changement plus avantageux, &

comme il avoit eu le malheur d'être changé en bœuf, & puis, sans savoir comment, en mauvais génie.

Oitbha savoit qu'il ne pouvoit mentir; elle le fit coucher, & pansa avec beaucoup d'attention les contusions qu'il avoit reçues, & l'inflammation occasionnée par la piqûre des taons; après quoi elle lui donna à manger, & prit son parti pour la conduite qu'elle devoit tenir le lendemain.

Dès qu'il fit jour, comme elle ne pouvoit abandonner son enfant, elle le mit sur son ânesse dans un des paniers, & les peaux & le harnois appartenant au jardinier dans l'autre : elle alla prier les voisins qui lui avoient ramené son mari la veille, de l'accompagner jusqu'à la maison où Xaïloun avoit été employé hors de Bagdad, & s'étant couverte de son voile, elle en prit le chemin avec eux.

Arrivée chez le jardinier, elle le réprimanda sévèrement d'avoir abusé de la simplicité d'un musulman pour le réduire à l'état de bête : elle lui fit le récit des affronts auxquels il avoit exposé son mari, lui remit les peaux de chèvre, le harnois, & lui demanda fièrement le salaire qu'avoit

gagné Xaïloun : « ſi je n'avois pas mon mari à ménager, lui dit-elle, je vous ferois venir devant le cadi : vous êtes heureux que je ne veuille rien ajouter à l'éclat qu'a déjà fait ſon affaire ».

Le jardinier fut confondu ; il tira deux ſequins de ſa poche : c'étoit quatre fois plus que le ſalaire qu'il avoit promis ; Oitbha auroit voulu refuſer ce qu'elle imaginoit bien qu'on lui donnoit de trop ; la ſomme étoit exorbitante pour elle ; mais elle avoit deux voiſins avec elle, & elle ne fut pas fâchée de laiſſer croire que ſon mari pouvoit gagner deux ſequins par mois. Son affaire finie, elle prit la robe de Xaïloun, & revint à la maiſon.

Cinq jours ſe paſsèrent ſans nouvelles aventures ; pendant cet intervalle, le bleſſé ſe rétablit parfaitement : alors Oitbha reprit le ſtyle des remontrances, ſur la néceſſité, non de ſe faire changer en marmiton, en bœuf, en âne, en mauvais génie ; mais de changer de manière à mener une vie laborieuſe & utile à ſa famille.

De ce que Xaïloun a pu vendre des pâtiſſeries par la ville, elle conclut qu'elle

peut en faire un marchand de (1) terre pour les enfans ; elle va lui en faire fouiller, lui en fait remplir les deux paniers de l'âneſſe, & le voilà chargé de diſtribuer cette denrée dans Bagdad, à tant la meſure ; mais il faut qu'il s'annonce aux chalands par un cri redoublé ! « Terre pour les enfans ! terre pour les enfans ! »

La harangue n'eſt pas longue, l'âneſſe avertie par un coup de fouet, donné de la main d'Oitbha, enfile une rue, & Xaïloun, à califourchon ſur les paniers, chemine, criant à tue tête ! terre pour les enfans : ce manège va aſſez bien pendant quelque temps ; mais bientôt le ſon de la voix s'affoiblit, le ſommeil gagne le crieur, & l'âneſſe le promène dans les rues à ſa fantaiſie : elle rencontre les bords de l'Euphrate : elle y boit autant qu'il lui plaît & commodément ; après quoi, comme elle a laiſſé ſon ânon à l'étable, elle y eſt rame-

(1) C'eſt une eſpèce de terre rouge pulvériſable, très-ſéche & de bonne odeur, dont on ſe ſert en Arabie ; on en met ſous les enfans dans leur berceau depuis les reins juſqu'aux genoux. Cette terre n'eſt recouverte que d'un linge : elle boit l'humidité & préſerve de la mauvaiſe odeur & des gerçures de la peau.

née par l'inſtinct, & veut entrer dans la maiſon avec ſa charge.

La porte eſt trop baſſe, la tête de Xaïloun frappe rudement contre le ſeuil : le coup, qui ſe fait entendre dans la maiſon, l'ayant preſque renverſé, le réveille, & il ſe met à crier : « terre pour les enfans ! » en ſaignant du nez & avec une forte contuſion au front.

Oitbha voit revenir ſon mari, & devine le métier qu'il a fait. Tout en lui eſſuyant le nez avec de l'eau & du ſel ; elle lui détache quelques ſoufflets. « Vilain pareſſeux ! lui dit-elle ! tu mérites qu'on te faſſe marcher avec le fouet comme un âne ? Oh ! tu changeras, ou je te donnerai tant de coups, que je te ferai oublier tous ceux que tu as reçus. Vas chez le boulanger, le pâtiſſier, le traiteur, même chez le jardinier, va demander de l'ouvrage à un de tes anciens maîtres ; ils te reprendront tous, butord que tu es ; mais ne penſe pas à rentrer ici ſans y rapporter de quoi te nourrir. Je n'ai point d'aſile à donner à un fainéant tel que toi. »

Xaïloun eſt de nouveau mis à la porte de la maiſon, pour aller chercher fortune ;

il pense qu'à la dernière fois, il ne s'est point assez éloigné de la ville pour se faire entendre de Dieu, à qui il demande toujours de le changer.

Pour le coup, sans suivre de chemin, il s'écarte un peu dans la campagne, il y trouve un tas de ruines; c'étoient celles d'un palais qui devoit avoir été la demeure d'un homme très-puissant.

En s'amusant à considérer ces débris, il apperçoit un kardouon qui est sur un monceau de pierres amoncelées au hasard, l'animal paroît avoir les yeux sur lui. « Ah! ah! mon cousin! lui dit-il, je croyois que tu demeurois à la ville, te voilà donc ici? »

Le petit animal sembloit répondre par son inclination de tête ordinaire. « Tu me reconnois bien, poursuivoit Xaïloun, tu m'entends? qui t'empêche de me parler? » le kardouon ne pouvoit faire que son signe ordinaire.

« Oh! pour le coup, tu m'impatientes! dit Xaïloun; parle, ou je te lance une pierre. » Le kardouon, par son inclination de tête ordinaire, semble provoquer le pauvre butord, qui lui jette la pierre, &

l'animal ſe cache dans le tas ſur lequel il ſe trouve.

Xaïloun ſe pique au jeu ; il penſe que le kardouon ne ſe tait que par malice, il prétend le prendre dans l'endroit où il s'eſt fourré, & le forcer à entrer en converſation avec lui ; en un quart d'heure les pierres ſont enlevées, le terrain déblayé. Le kardouon a fait ſa retraite par les derrières de ſon fort ; mais Xaïloun eſt détourné de ſa pourſuite, par un autre objet de curioſité qui ſe préſente à lui.

En chaſſant le kardouon, il a découvert une pierre carrée de marbre noir, à laquelle eſt attaché un anneau : il s'en ſaiſit, fait un effort, & ſoulève la pierre ; alors un eſcalier qui conduit à un ſouterrain ſe préſente à lui ! « ah ! ah ! dit-il, voici la maiſon de mon couſin, il faut que j'aille voir s'il y eſt, » & il deſcend.

La lumière pénétrant dans le ſouterrain, par l'ouverture, lui fait diſtinguer des urnes qui ſont rangées à l'entrée. « Voici, dit-il, apparemment les pots où mon couſin met ſes proviſions. » Il en découvre un, & en retire la main pleine de pièces d'or.

Il ſe rapproche de l'ouverture du ſouter-

rain pour examiner l'objet qui eſt dans ſa main ; ſans faire attention à la dureté, au poids ; n'ayant jamais vu de cette monnoie, il croit que ce ſont des carottes coupées par tranches, comme il a vu ſa femme en faire ſécher au ſoleil, & penſant que cela appartient à ſon couſin, qu'il ſuppoſe retiré au fond du caveau, où l'obſcurité empêche qu'on aille le chercher. « Oh! ça ! mon couſin ! dit-il, en lui adreſſant la parole, viens, & parle-moi, ou je vais prendre de tes carottes pour en porter à notre âneſſe ! »

Le kardouon n'ayant pas jugé à propos de répondre, ni de ſe montrer ; Xaïloun délibère comment il fera pour emporter les carottes.

Il ſe ſouvient qu'étant avec ſa femme dans une maiſon de leur voiſinage, on leur donna des prunes, & que ſa femme en avoit rempli le fond de ſon turban, après y avoir mis des feuilles.

Il a apperçu des feuilſes de bardanne à l'entrée du ſouterrain ; il en va cueillir, en garnit exactement l'intérieur de ſa toque, comme il avoit vu faire à ſa femme, & va la remplir des prétendues carottes.

Après cette expédition, qui de sa part lui semble fort intelligente, il dit adieu à son cousin, & reprend le chemin de Bagdad.

Tout en marchant, il veut essayer de rogner, ne fut-ce que d'une tranche, le repas de l'ânesse; mais elle lui semble bien dure; il suppose que son cousin doit avoir de bonnes dents, s'il mange cela sans le faire cuire, & il jette au loin la pièce qu'il a mordue; enfin il arrive chez lui.

Oitbha est surprise de le voir si-tôt de retour : « d'où viens-tu? lui dit-elle, qu'apportes-tu là dans ces feuilles?

« J'ai été voir le cousin dans sa maison de campagne, dit Xaïloun; il n'a pas voulu me parler : j'ai ouvert sa porte : je suis entré chez lui : j'ai mis la main dans ses pots de provisions, & j'en rapporte des carottes de quoi faire faire un bon repas à notre ânesse; mais il faudra les faire cuire, car elles sont bien dures. »

Pendant ce discours, Oitbha a pris le turban, & a vu que c'étoit de l'or : elle sait que son mari ne peut pas l'avoir volé à dessein, puisqu'il ne sait pas ce que c'est; mais il lui importe de savoir où il l'a trouvé. « Voilà qui est bon, » dit-elle, en

allant ferrer ce qui étoit dans le turban, crainte d'être furprife par quelqu'un; puis elle difpofe Xaïloun de manière à lui faire raconter fon hiftoire fans le troubler; & démêle qu'il a trouvé un tréfor.

L'endroit défigné par Xaïloun ne fauroit être qu'à une demi lieue de Bagdad. Le jour n'eft pas affez avancé pour qu'on ne puiffe pas en mettre le refte à profit, & le caveau étant refté ouvert, peut attirer des curieux, plus inftruits que ne l'eft fon mari.

Elle prend fon parti fur le champ : elle bâte fon âneffe, prend deux befaces, qu'elle met dans des paniers, fait monter Xaïloun deffus, achète deux pains, pour qu'il puiffe manger en route, & fe fait conduire à la maifon du coufin.

Elle trouve l'entrée du fouterrain ouverte, comme Xaïloun le lui avoit annoncé, & l'urne où il avoit puifé encore découverte; elle fe fait apporter les befaces, les remplit de manière que l'âneffe n'en eût que fa charge, & les fait porter hors du caveau par Xaïloun, qui les trouvoit un peu lourdes.

Pendant qu'Oitbha faifoit fon expédition, Xaïloun appeloit fon coufin de toutes fes

forces. Ce bruit inquiétoit ſa femme ; mais elle ſentoit qu'elle n'avoit point de temps à perdre : enfin elle eſt ſortie du ſouterrain, l'âneſſe a ſa charge.

Alors, en femme ſoigneuſe, elle fait repoſer par Xaïloun la pierre ſur l'ouverture, & la fait recouvrir de tous les débris qu'il en avoit écartés ; après quoi, elle reprend à pied le chemin de ſa maiſon, faiſant conduire par la bride & à pas lents l'âneſſe qui avoit une bonne charge.

Oitbha ſerre ſoigneuſement les beſaces ; comme elle eſt prudente, ce qu'elle a retiré du turban lui ſert peu-à-peu à ſe procurer une aiſance qui ne puiſſe attirer les regards de perſonne. Alors cependant, loin de forcer ſon mari à ſortir de la maiſon comme auparavant, elle l'engage, & même lui ordonne d'y reſter : elle le nourrit bien, & renouvelle ſes habits ; mais comme ce ſont toujours des vêtemens de même étoffe : quoiqu'habillé de neuf, il ne lui paroît point qu'il ſoit encore changé, & c'eſt à cela qu'il aſpire dans le fond de ſon cœur, pour être à l'abri d'être ou battu, ou grondé.

Cependant, ſa femme voulant lui faire

faire bonne chère, & n'ayant pas pris encore d'efclave, le charge d'aller acheter de la viande, du ris, & des pois chiches; il a la valeur de chaque objet dans un paquet féparé : il va chez le boucher, & y remplit fa commiffion, il en fait de même pour le ris; mais il a oublié les pois chiches, & en rapporte la valeur, avec les provifions dont il a fait l'emplette.

Ce font des pois chiches que je t'ai dit d'acheter, lui dit Oitbha, retourne vîte, & n'oublie pas.

Pois chiches, reprend Xaïloun, & pour le coup il fe promet bien de ne pas l'oublier; mais un de fes camarades le rencontre, & le voyant mieux vêtu & de meilleure mine qu'à l'ordinaire, veut s'amufer à fes dépens. « Oh! oh! Xaïloun, lui dit-il, te voilà bien mieux habillé que quand tu étois mauvais génie, & tu as gagné de l'embonpoint depuis que tu ne vis plus dans les cimetières. »

Voilà de nouveau Xaïloun troublé, quand on rappelle à fa mémoire la plus cruelle de fes infortunes. « Quand ma femme ne me diroit pas tous les jours que je dois changer, fe dit-il à lui-même, je deman-

derois toujours à l'être pour qu'on ne vienne pas me dire que j'ai été âne, bœuf, & mauvais génie; mais qu'eſt-ce que je vais chercher, ce ſont.... c'eſt..... ce ſont.... » il ne peut jamais trouver dans ſa mémoire, des pois chiches.

Il penſoit à ne pas retourner chez lui, pour s'épargner la honte de demander de nouveau à ſa femme ces mots ſi difficiles à retenir; mais il vouloit manger de la viande & du ris; il faut qu'il ſe haſarde.

Quand Oitbha le voit rentrer encore une fois les mains vides, la patience fut près de lui échapper; mais ſi elle lui avoit fait un crime de ſa pareſſe, tant qu'elle eut beſoin de le tenir en activité, elle ne pouvoit lui en faire un de ſon imbécillité. « Je te demande des pois chiches, dit-elle, entends-tu? des pois chiches; répète ſans-ceſſe des pois chiches, juſqu'à-ce que tu ſois ſur le marché; pour le coup, ſi tu ne fais pas ce que je te dis, je te corrigerai d'importance. »

Xaïloun, intimidé de la menace, s'en va répétant ſans-ceſſe, des *pois chiches*, des *pois chiches*.

Il paſſe au coin d'une rue, où un mar-

chand vendoit des perles, & annonçoit ſa marchandiſe, en criant fort haut, (1) *au nom de Dieu, des perles*; des curieux s'approchoient, & manioient les perles étalées dans des boites; Xaïloun attiré par un objet nouveau pour lui, & occupé en même temps de retenir ſa leçon, met la main dans la boite en prononçant très-haut, *des pois chiches*, (2) *des pois chiches.*

Le marchand croyant que Xaïloun ſe moquoit de lui, & déprécioit ſa marchandiſe, en la voulant faire paſſer pour fauſſe, le frappe rudement. « Pourquoi me frappez-vous ? dit Xaïloun. — Parce que tu m'inſultes, répond le marchand; me crois-tu capable de tromper le public? — Non, dit Xaïloun; mais je diſois.... Et comment faut-il donc que je diſe? — Si tu veux bien dire, repartit le marchand; crie comme moi, *au nom de Dieu, des perles.*

(1) En arabe *Beſſim Alla Lunos.* On annonce toutes les marchandiſes par ce cri *Beſſim alla*; au nom de Dieu.

(2) On appelle en arabe les pois chiches *chummo*, & les perles *lunos.* On voit que la reſſemblance du ſon de ces deux mots, pouvoit bien induire en erreur l'imbécille Xaïloun.

« Oui, dit Xaïloun, je crois que c'eſt là ce que ma femme m'a dit de dire, » & il pourſuit ſon chemin en répétant à demi voix. *Au nom de Dieu, des perles.*

Il paſſoit auprès de la boutique d'un homme à qui on venoit d'en voler. Cette manière de crier des perles, moins forte qu'à l'ordinaire, parut ſuſpecte à ce marchand. « Mon voleur, dit-il, vient apparemment de me reconnoître; il a baiſſé le ton, en annonçant la marchandiſe dont il veut ſe défaire, lorſqu'il a paſſé devant moi; » ſur ce ſimple ſoupçon, il court après Xaïloun & l'arrête : « Montrez-moi, lui dit-il, vos perles. »

Xaïloun ſe trouble, le marchand croit tenir ſon voleur : il lui met la main très-rudement ſur le collet, & appelle main forte : on entoure le faux vendeur de perles, & le marchand découvre enfin qu'il n'a arrêté & maltraité qu'un imbécille. « Pourquoi, lui dit-il, cries-tu que tu vends des perles? —Comment dois-je donc dire? répond Xaïloun. — Cela n'eſt pas vrai, dit le marchand ſans vouloir l'écouter, cela n'eſt pas vrai.

« Cela n'eſt pas vrai! dit Xaïloun, répétons

répétons donc, *cela n'est pas vrai*, pour ne pas l'oublier, » & il répétoit en marchant de toutes ses forces *cela n'est pas vrai.*

Son chemin le conduit vers une place où un homme vendoit des *machs*; (1) il crioit, *au nom de Dieu, des machs.*

Xaïloun, poussé par sa curiosité ordinaire, la bouche pleine des derniers mots qu'il avoit retenus, vient mettre la main dans le sac comme les autres, en disant: *cela n'est pas vrai.*

Le villageois vigoureux donne un coup à Xaïloun, qui lui fait faire la pirouette. « Il te convient bien, lui dit-il, de venir donner un démenti à ma denrée, tandis que c'est moi qui la cueille & qui la sème.

« Moi! dit Xaïloun, je ne donne point de démenti, je cherche à dire comme il faut dire. — Eh bien! répond le villageois, il faut dire comme moi, *au nom de Dieu, des machs.* »

Xaïloun, pour pouvoir retourner chez lui, & éviter quelqu'autre mauvaise aventure, se met à répéter ce nouveau cri; le

---

(1) *Mach*, espèce de petite lentille fébrifuge qu'on ne porte au marché qu'à certains jours de l'année.

hafard fait qu'il fe trouve fur le bord de l'Euphrate ; un pêcheur s'y morfondoit depuis deux heures à jeter fon filet ; à chaque inftant il changeoit de place, fans prendre un feul poiffon. Xaïloun, que tout amufe, fe met à le fuivre, toujours répétant pour ne pas l'oublier, *au nom de Dieu, des machs.*

Tout-d'un-coup, fans que Xaïloun fe doute de quoi que ce foit ; le pêcheur faifant femblant d'étendre fon filet pour le tordre, ayant doublé & quadruplé dans fa main la corde à laquelle il eft attaché, prend l'imbécille par le côté, & le frappe à coups redoublés, en lui difant : « abominable forcier, cefferas-tu de maudire ma pêche, au nom de Dieu !

Xaïloun emploie fa force & fe dégage. « Moi, forcier ! dit-il, en voilà bien d'une autre ! » & il pleuroit. Le pêcheur le regarde. « Pourquoi, fi tu ne l'es pas, lui dit-il, portes-tu malheur par tes paroles à tous mes coups de filets ! — Je ne porte point de malheur : on m'a dit que je devois dire comme j'ai dit. »

Alors le pêcheur imagine qu'un ennemi peut avoir engagé l'homme fimple qu'il

vient de frapper, à venir maudire sa pêche pour lui nuire sans s'exposer.

« Je suis fâché, frère, de vous avoir battu, dit-il à Xaïloun; mais vous avez eu tort de prononcer les paroles que vous disiez, puisque par-là vous me portiez malheur, à moi qui ne vous ai rien fait.

« Mais je ne veux pas vous porter malheur, dit Xaïloun, je cherche les paroles que ma femme m'a dit de dire. — Les savez-vous? — Oui, je les sais. — Mettez-vous à côté de moi, & quand je jetterai le filet, vous direz, *au nom de Dieu, au lieu d'un, sept des plus grands & des plus puissans.* — Je crois qu'il n'y en avoit pas si long que cela. — Si, il y en avoit aussi long; mais il ne faut pas qu'il s'en manque une parole, & je vous en donnerai pour porter chez vous; mais souvenez-vous bien qu'il ne faut pas qu'il s'en manque une parole. Alors le pêcheur lui répète de nouveau, dites, *au nom de Dieu, au lieu d'un, sept des plus grands & des plus puissans.* »

Xaïloun répète de toutes ses forces pour ne pas oublier; mais, comme il craint les coups de corde. « Il m'en donneroit, dit-il, en lui-même, je n'ai que faire de cela?

& dès qu'il voit le pêcheur occupé à retirer le filet, il s'enfuit de toute la force de ses jambes, toujours répétant, *au nom de Dieu, au lieu d'un, sept des plus grands & des plus puissans.*

Il prononce ces paroles au milieu d'une foule de peuple; car la foule, sans qu'il sût pourquoi, l'attiroit toujours : il étoit alors à côté d'un char mortuaire qui portoit un cadi en terre; les Mollahs qui entourent le corps sont scandalisés de l'imprécation horrible qu'ils entendent. « Malheureux, lui disent-ils, oses-tu bien troubler une cérémonie comme celle-ci, en y venant dévouer tout haut à la mort les plus grands de Bagdad? ne te suffit-il pas qu'elle ait frappé celui que nous conduisons ici. »

Xaïloun, bon musulman, étoit élevé dans un grand respect pour les Mollahs; l'air & le ton dont ce reproche lui étoit fait, lui sont plus sensibles que des coups de corde. Il s'écarte tout tremblant? « Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-il tout haut, qu'est-ce que je devois donc dire? »

Une vieille esclave qui suivoit le convoi le tire par la manche; « tu devois, lui

dit-elle, dire, *Dieu préserve son corps & sauve son ame.* »

« Eh! que ne me disoit-on cela! » dit Xaïloun, & il va répétant, jusqu'à-ce qu'il se trouve dans une rue, dont le passage est barré par un âne mort qu'on mène sur une charette. Il se met à la suivre, en criant, *Dieu préserve son corps & sauve son ame.*

Les gens attroupés autour de la charette se récrient : « ah le malheureux qui blasphême! ah le chien d'infidelle! » & c'est à qui le frappera de la main ou du bâton. Il s'élance par dessus une des roues de la charette, & s'enfuit à toutes jambes.

« Malheureux Xaïloun, se dit-il, tout éploré, te voilà encore plus mal changé que quand tu l'étois en âne, en marmiton, en bœuf, en mauvais génie; tu es sorcier, & pis que tout cela infidelle! » & il pleuroit, n'osant retourner chez lui crainte d'être battu; puisqu'il avoit oublié entièrement les mots que sa femme lui avoit recommandé de dire, & qu'il ne rapportoit rien à la maison : il ne savoit où donner de la tête.

Dans cette perplexité, le hasard le con-

duit devant la porte de la maiſon de la mère d'Oitbha, il y avoit beaucoup de monde raſſemblé autour d'une des ſœurs de ſa femme qui étoit malade. Lui, qui ſe préſentoit timidement partout, hors dans les rues, n'eſt point encouragé à entrer, en voyant une nombreuſe compagnie; il ſe tient derrière la porte, & laiſſe entrevoir ſon viſage.

C'eſt Xaïloun, dit la belle-mère, elle lui adreſſe la parole. « Que veux-tu, Xaïloun? un morceau de chèvre? — Non. — Du ris? — Non. — Quelque choſe à boire? — Non. » Tous les gens qui ſont là, lui demandent tour-à-tour, ſi il veut telle choſe ou telle autre, en paſſant en revue tout ce qui ſe boit & ſe mange, & l'imbécille répond toujours non. « Ah! dit la malade, je vois ce qu'il demande, ce ſont des pois chiches. »

A ce mot, Xaïloun emporté par la joie, ſe précipite dans l'appartement, ſe rue vers un ſopha, ſur lequel ſa belle-ſœur eſt à demi couchée, & pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, il lui ſaiſit les deux bras avec tant de force, que, moitié ſurpriſe, moitié douleur, elle s'évanouit.

Pendant qu'on s'empresse à donner du secours à la malade, la belle-mère s'adresse à Xaïloun : « butord, cheval que tu es, que viens-tu chercher ici pour tuer ma fille ? — Des pois chiches ? — Est-ce que je vends des pois chiches ? — Des pois chiches, » disoit Xaïloun, quoiqu'étonné de s'être entendu nommer cheval : il avoit été âne, mais il n'avoit pas encore été cheval ? « Que veux-tu dire avec tes pois chiches ? — Des pois chiches ! ma femme m'a dit des pois chiches, » & il avoit à la main le petit paquet pour les payer, qu'il avoit soigneusement gardé au milieu de toutes ses fâcheuses aventures.

La mère d'Oitbha conçoit que sa fille a chargé de cette emplette l'imbécille commissionnaire. Il y avoit un marchand vis-à-vis sa porte : elle montre la boutique à Xaïloun ; va là, lui dit-elle, & demande des pois chiches. »

Le marchand prend l'argent, livre les pois chiches. Xaïloun, triomphant, accourt chez lui, & répète encore des pois chiches, jusqu'à-ce qu'il ait mis sur la table la denrée qu'il venoit d'apporter. Il lui en avoit tant coûté pour avoir oublié ces

deux mots, qu'il étoit déterminé à les avoir fur la langue pour le reste de fa vie.

Il n'étoit point queſtion pour Oitbha de faire cuire les pois chiches : elle tâche de favoir de Xaïloun ce qu'il eſt devenu toute la journée, il lui fait un récit confus de fes aventures, fe plaignant furtout amèrement d'avoir été pris pour un forcier, pour un infidelle, tandis qu'il ne cherchoit que des pois chiches.

La feule chofe qu'il y ait de clair dans fon récit, eſt que fa femme a une fœur malade, & que Xaïloun a été chez leur mère commune.

Oitbha gémit de ne pouvoir mettre dans le moment fon mari à l'abri de tant d'aventures ridicules; mais en attendant qu'elle puiffe employer ce qu'elle a de richeffes à cet objet, elle fe réfout à fouffrir quelque temps, & à le préferver autant qu'elle le pourra de nouveaux accidens.

Le lendemain Oitbha s'arrange pour aller voir fa fœur malade. Elle allaite fon enfant, recommande à Xaïloun de le bercer s'il fe réveille, & s'il crie : fi l'âneffe a foif, il doit la faire boire, & avoir foin de donner à manger à une poule qui couve.

« Enferme-toi bien dans la maiſon, lui dit-elle; tu pourrois t'endormir, & l'on viendroit nous voler. » Après l'avoir inſtruit, du mieux qu'il lui eſt poſſible, elle ſort, lui laiſſant amplement de quoi déjeûner.

Xaïloun s'acquitte de cette première partie de ſes fonctions, de manière à ce qu'on ne put rien lui reprocher, après quoi il fait un ſomme; l'enfant ſe réveille & crie; il le berce, & juſques-là, tout va à merveille.

Comme il n'a rien de mieux à faire, il s'occupe des objets qui ſont autour de lui; il voit que la poule s'inquiète beaucoup, elle porte continuellement ſa patte à ſa tête pour ſe gratter. « Cette pauvre bête a des poux, dit Xaïloun : j'en ai auſſi, ma femme me peigne; je ferois bien de peigner la poule. »

Il ſe lève, prend le peigne & la poule, & eſſaye d'attraper les petits inſectes qu'il voit; mais la poule ſe débat, & la tête gliſſe ſous le peigne. Il lui ſemble alors qu'il lui ſera bien plus aiſé de tuer les ennemis de la bête avec une groſſe épingle, & comme il n'y va pas légèrement,

il l'enfonce dans le crâne, & voilà la poule morte.

Quand Xaïloun voit le meurtre qu'il a commis, il en est consterné; mais ce qui le mortifie encore plus, c'est que les œufs vont se refroidir.

Pour comble d'embarras, l'ânesse se met à braire. « Oh! pour le coup, dit-il, je n'ai pas le temps de tirer de l'eau : tu sais bien me mener droit à la rivière quand je suis sur ton dos, tu iras bien à présent sans moi; » il va lui ouvrir la porte, la referme sur elle, & voilà l'ânesse & son ânon au trot dans les rues de Bagdad.

Après cette expédition, notre homme approche du berceau de l'enfant le grand plat de terre dans lequel étoient les œufs de la poule, & s'assied dessus; il pouvoit le faire sans les écraser; mais il falloit garder l'équilibre.

L'enfant se réveille, il le berce sans changer d'attitude. L'enfant se réveille encore; mais on le berceroit alors inutilement. C'est la faim qui le fait crier, & rien ne peut l'appaiser.

Xaïloun, bon homme dans le fond, ne connoissant pas de plus grand tourment

que celui de la faim. « Pauvre petit ! disoit-il, tu mourras si on ne te donne pas du lait ; ta mère ne revient pas ; mais j'en dois avoir, j'ai autant de gorge qu'elle. »

Alors il défait son vêtement, prend l'enfant, & toujours couvant ses œufs, il se l'applique contre son sein, comme eut pu faire une nourrice, de manière à le couvrir presqu'entièrement de sa barbe.

L'enfant trompé cesse de crier, & applique ses lèvres au sein stérile qui lui est offert, & Xaïloun enchanté le berce dans ses bras comme il a vu faire : il essaye aussi de chanter ; puis il se dit. « Ma femme veut que je change ; elle va être bien étonnée de me trouver changé en poule & en nourrice.

Pendant ce temps, l'enfant ne trouvant rien de ce que l'instinct lui faisoit chercher, se dépite & se met à crier sans relâche.

L'embarras de Xaïloun augmente : bientôt il est au comble : sa femme frappe à la porte, & n'est déjà pas de bonne humeur ; elle y a trouvé l'ânesse & l'ânon, & pense que Xaïloun s'est acquitté plus

que négligemment de ses commissions. « Ouvre donc ! » lui dit-elle.

« Je ne saurois, » lui répond son mari. Oitbha entend crier son enfant. « Ouvriras-tu, butord ! lui dit-elle. — Je ne peux pas, répond Xaïloun ; je couve, je nourris.» La vigoureuse Oitbha ramasse une pierre, & d'un seul coup elle fait sauter la serrure.

Alors elle voit Xaïloun dans sa ridicule posture ; mais, quelqu'animée qu'elle puisse être, le devoir de mère va avant tout : elle lui enlève son enfant, à qui elle donne son propre sein ; puis jette un coup-d'œil irrité sur Xaïloun & sur ce qui l'entoure : elle voit la poule morte auprès de lui. « Qui est-ce qui a tué cette poule ? — C'est que je l'ai peignée. — Où sont les œufs ? — Je les couve. »

A ces deux nouveaux traits de stupidité, la patience échappe à Oitbha, elle lui détache un soufflet de la main qu'elle avoit libre. « Lève-toi de là, imbécille ! lui dit-elle ; si un de nos voisins fut entré avec moi, vois ce qu'il auroit dit ? N'es-tu pas assez déjà la fable de la ville ? »

Quoique le soufflet ne fut pas bien lourd, il fit perdre l'équilibre à Xaïloun, & la

couvée eſt écraſée. Il vient de s'en appercevoir, & craignant que le malheur qui vient d'arriver ne retombe encore ſur lui, il ſe laiſſe aller de côté, un coude appuyé ſur la terre, prêt à pleurer comme un enfant.

« Te lèveras-tu, animal! » dit la femme en le menaçant : alors Xaïloun ſe lève, & ſe tourne de manière qu'Oitbha ne put manquer de voir ce nouveau chef-d'œuvre de ſon mari.

Oitbha ne regrettoit ni la poule, ni les œufs; mais elle rêvoit comment elle pourroit faire pour que ſon mari fut, ou parut, moins imbécille. Le grand point étoit d'abord de le faire reſter à la maiſon : il étoit ſon mari, le père de ſes enfans; c'étoit par ſon moyen qu'elle ſe trouvoit maîtreſſe d'une fortune qu'elle ne pouvoit réaliſer que par ſon ſecours; elle ne manquoit pas de raiſons pour en prendre ſoin, & pour tâcher de le ſouſtraire aux diſgraces auxquelles l'expoſoient ſans ceſſe ſa curioſité & ſon imbécillité.

Elle faiſoit donc ce qu'elle pouvoit pour le retenir auprès d'elle, le nourriſſoit très-bien, & employoit tour-à-tour les bonnes

façons & les menaces, pour l'empêcher de ſe livrer à ſon humeur vagabonde ; mais elle combattoit un penchant invincible.

Xaïloun, dès qu'on ceſſe de l'épier, tout occupé de ſon changement, qui étoit devenu ſon unique idée, ſort pour chercher à s'en procurer enfin les moyens.

Il faut s'accoutumer à lui entendre répéter les mêmes propos. « J'ai demandé à Dieu d'être changé, & il ne m'a pas entendu, ni dans Bagdad, ni hors de Bagdad : c'eſt peut-être ma faute, & non pas la ſienne : ne m'a-t-on pas toujours dit qu'il falloit qu'un Muſulman ſe tournât au midi pour le prier ? il eſt donc au midi, il faut que j'aille l'y chercher, & ſurement il m'entendra. »

En réfléchiſſant de cette manière, il eſt déjà bien loin de la ville, toujours dirigeant ſes pas vers ſon nouveau but ; il apperçoit de loin une forêt : « il faut que j'aille voir ce grand jardin, ſe dit-il, j'y pourrai manger des fruits à mon aiſe : il eſt plus grand que celui où j'étois, il y en aura bien davantage ; en en mangeant beaucoup plus, je pourrai être changé ; car enfin, quoique je ne ſois pas âne, je ſuis

de chair & d'os, comme notre ânesse. »

Xaïloun venoit de raisonner de toute la portée de son génie : quand il est entré dans la forêt, la hauteur des arbres l'étonne ; il n'apperçoit point de fruits.

A mesure qu'il s'enfonce dans le bois, il entend du bruit ; il y court selon son usage : le voilà tombé au milieu d'une bande de voleurs, qui se partageoient un vol qu'ils venoient de faire ; ces brigands l'entourent, & délibèrent, après l'avoir saisi, s'ils lui couperont la tête & les pieds : « ah mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Xaïloun, est-ce que vous voudriez que je fusse changé en mort ? »

Il n'y avoit pas encore un coup de porté, lorsqu'un des voleurs, à cheval, vient avertir ses camarades qu'on apperçoit des cavaliers à l'entrée du bois. Les voleurs laissent là Xaïloun & le butin, & sur-le-champ montent à cheval, pour chercher à s'échapper comme ils pourront.

La frayeur de l'imbécille est dissipée : la curiosité a repris ses droits. Il s'amusoit à défaire des paquets, pour voir ce qui étoit dedans, lorsqu'une partie des cavaliers, envoyés à la poursuite des

voleurs, l'entoure : on le prend pour un d'entr'eux : on lui lie les mains, en le maltraitant de paroles, & on le conduit dans les prisons de Bagdad.

Il se voit remettre entre les mains du geolier, comme étant un de ces voleurs qui avoient fait un coup considérable, & les cavaliers annoncent qu'on amènera bientôt ses camarades.

« Courir au midi, se dit Xaïloun, pour y être changé en voleur! assurément, quoiqu'on ait pu me dire, Dieu n'est pas là; mais je n'ai pas long-temps été âne, bœuf, ni mauvais génie, je ne resterai pas long-temps voleur. »

Pendant qu'il fait cette réflexion dans le cachot où on vient de le renfermer, il excite la curiosité d'un compagnon à qui le crime plus que l'infortune l'a associé: c'étoit Fetah, voleur aussi fameux que redouté, qu'on avoit surpris la veille, occupé à un vol de conséquence.

Depuis long-temps le procès de Fetah étoit fait : pris par la justice, il avoit toujours trouvé le moyen de s'échapper, & quand Xaïloun arriva, il s'occupoit de

quelque nouvel expédient pour ſe tirer d'affaire.

Fetah conſidère ſon compagnon de diſgrace à la lueur d'une lampe qui les éclaire : il lui adreſſe la parole pour ſavoir les raiſons de ſon empriſonnement : Xaïloun, qui ne demande que l'occaſion de parler, lui dit, qu'ayant été au midi pour demander à Dieu d'être changé, afin que ſa femme ne put ni le battre ni l'empêcher de ſortir, il avoit été tout d'un coup changé en voleur.

Fetah augure bien pour ſon projet de cette première ouverture : il apperçoit que ſon compagnon eſt un imbécille, dans le ſens duquel il faut donner pour le faire tomber dans quelque piége : au bout d'une heure il eſt au fait de ce qu'eſt Xaïloun, de ce qu'il a fait & penſé dans toute ſa vie, & d'après la manie de l'imbécille de vouloir abſolument être changé, le brigand forme le plan de ſe transformer lui-même tout de ſuite, de manière à pouvoir échapper.

Fetah, pour ſe rendre méconnoiſſable, en cas qu'il fut pris en faiſant ſon dernier vol, s'étoit noirci la barbe, les cheveux,

& épaiſſi les ſourcils, qu'il avoit naturellement très-clairs : c'étoit auſſi la couleur de ceux de Xaïloun : en noirciſſant ſa barbe & ſes cheveux, le voleur n'avoit pas ménagé ſa peau, & reſſembloit plutôt à un Nègre qu'à un Arabe : il avoit le viſage ſanguin, & Xaïloun auſſi : en ſe lavant bien lui-même, en noirciſſant Xaïloun, & en l'engageant à changer d'habits, la métamorphoſe ſera bientôt opérée & complète : voilà le plan de Fetah.

« Mon frère, dit-il à Xaïloun, vous avez eu tort d'aller chercher Dieu au midi : il a ſon palais partout : quant à moi, ſi je voulois changer avec vous, & que vous vouluſſiez changer avec moi ; en priant ici, avec fort peu de choſe, cela ſeroit fait ſur-le-champ : vous ne ſeriez plus vous ; vous ſeriez moi ; voyez pour le coup ſi on vous prendroit pour un voleur, & ſi votre femme oſeroit vous battre ? »

« Vous êtes bien noir, dit Xaïloun. J'avois le viſage à-peu-près comme cela quand je fus changé en marmiton, & ma femme me battoit tout de même.

« Cette couleur là ne vous plaît donc pas ? — Non, dit Xaïloun. — Vous allez voir,

dit Fetah, qu'il est bien aiſé d'en avoir une autre : il n'y a qu'à bien prier ; tournons-nous le dos : vous allez chercher Dieu au midi, & moi j'irai au nord, nous le prendrons de partout. Demandons tous deux tout bas d'être changés : je vous avertirai quand tout ſera fait. »

Xaïloun obéit avec beaucoup d'empreſſement ; Fetah trempe un mouchoir dans ſa cruche d'eau, & enlève adroitement tout le noir qui déguiſoit ſa chevelure, ſa barbe & ſon teint. Il noircit à la fumée de la lampe un vaſe d'étain, dans lequel on lui avoit apporté à manger, & ſe barbouille les mains de noir. Tout-à-coup, il ſe retourne. « Regardez-moi, dit-il à Xaïloun, me trouvez-vous bien changé ? »

Xaïloun reſta émerveillé ; car le coquin de Fetah étoit d'une aſſez belle figure : « Quoi ! dit l'imbécille, je changerai comme vous venez de faire ? — Oui, dit Fetah, pourvu que vous me laiſſiez vous deſſiner mes traits ſur la face. » Xaïloun y conſent, & en un moment Fetah le rend plus noir qu'il ne l'étoit lui-même. « Ce n'eſt pas tout, dit-il, il faut auſſi changer nos

habits, & comme vous voyez, le mien eſt abſolument neuf.

Voilà Xaïloun transformé. Fetah veut lui donner la preuve que tout eſt pour ſon plus grand avantage. « Vous allez voir, dit-il, maintenant, comme vous allez être ſervi ici. J'entends ouvrir les portes, le guichetier vient, donnez-lui cette pièce, & dites-lui d'un ton ferme. Qu'on m'aille chercher du pilau, & une épaule de mouton pour mon dîner. »

Xaïloun, habitué à répéter ce qu'on lui dit, donne la pièce ſans la regarder, & rend l'ordre au guichetier. Celui-ci s'approche de la lampe, voit qu'on lui a donné de l'or; il ſalue Xaïloun, par reſpect pour ſon or, & va s'acquitter de ſa commiſſion.

Pendant que Xaïloun jouit de la ſatisfaction d'être changé, de manière à imprimer du reſpect, & Fetah de l'eſpérance de s'échapper par l'effet de ſa ruſe : on travaille en ſens inverſe, pour tous les deux : le calife, inſtruit que le fameux Fetah a été pris, ordonne qu'on le conduiſe hors de la ville, pour y ſubir à la rigueur la ſentence déjà rendue contre lui.

On a arrêté & interrogé une partie des

voleurs, parmi lesquels Xaïloun s'étoit fourré. On leur a demandé qui étoit cet homme; ils ont unanimément déposé que c'étoit un imbécille, à qui ils s'étoient amusé à donner la peur, & il est décidé qu'il sera mis en liberté.

Un juge arrive à la prison, & ordonne qu'on lui amène l'imbécille; le guichetier vient, & frappant sur l'épaule de Fetah. « Allons, marche, imbécille, lui dit-il, » on va te faire ton compte, » & Fetah le suit. — « Sortez, lui dit le juge, allez-vous-en chez vous, pauvre homme, & soyez moins sot à l'avenir, si vous pouvez.

« Qu'on fasse venir Fetah, » dit le juge; le guichetier vient à Xaïloun. « Monseigneur, vous n'avez pas le temps d'achever votre épaule de mouton, le juge vous demande; je ne vous rends pas votre reste, cela n'en vaut pas la peine. Si vous avez quelqu'autre pièce pareille, vous pouvez me la donner, votre affaire ne sera pas longue, & dans peu vous n'aurez besoin de rien. »

Xaïloun écoute le guichetier d'un air niais, il demeure bien convaincu qu'il est absolument changé : il a vu traiter son

camarade d'imbécille, & lui, on lui parle d'un tout autre ton; de plus on l'assure, & il le croit, que bientôt il ne manquera de rien; cependant il ne fait aucun mouvement.

« Marchez donc! dit le guichetier, il ne faut pas donner la peine de vous faire tirer d'ici par force, si vous m'en croyez, marchez de bonne grâce.

« Moi, répond Xaïloun, je ne veux pas donner de peine, & voilà que je marche. Le guichetier le regarde, & lui dit : « suivez-moi. » Xaïloun obéit comme un enfant, & est conduit à la chambre de justice. Le juge lui adresse la parole.

« Fetah, voici votre sentence, écoutez-en la lecture; » sur le champ le greffier lit une liste de délits avérés, pour lesquels le criminel étoit condamné à être pendu hors de la ville de Bagdad, au lieu ordinaire des exécutions. »

« Qui est-ce qui a fait tout cela? dit Xaïloun, est-ce qu'il n'y a pas sur ce papier là que je suis changé? Je le suis pourtant, voyez. »

Le juge, qui ne connoit point le voleur, présume que Fetah veut faire l'imbécille

pour ſe ſouſtraire au ſupplice, & n'ordonne pas moins qu'on s'achemine vers le lieu de l'exécution.

Oitbha n'étoit pas demeurée tranquille depuis la diſparition de ſon mari ; elle avoit rêvé à toutes les eſpèces d'accidens qui pouvoient être arrivés à un homme de cette trempe. Elle ne ſoupçonnoit pas qu'il ſe fut éloigné de Bagdad. Il pouvoit s'être noyé dans l'Euphrate, s'être trouvé compromis dans quelque bagarre, avoir été bleſſé, porté dans un hôpital : elle a déjà parcouru toute la ville pour prendre des informations.

Elle arrive enfin à la priſon, dont on lui dit qu'on vient de renvoyer un imbécille. Elle retourne chez elle, & n'y trouve point Xaïloun ; toujours plus allarmée, elle revient à la priſon.

Un brigand renommé dans Bagdad, Fetah enfin, à ce qu'on lui dit, en ſort pour être conduit au ſupplice : il marche tête nue ; mais n'en eſt alors pas plus reconnoiſſable pour elle. Le noir répandu ſur ſes cheveux, le viſage & la barbe du perſonnage le déguiſent, l'habillement achève de la tromper ; mais il y a dans

l'attitude & dans la marche du perſonnage, dans ſa manière niaiſe de s'arrêter pour regarder à droite & à gauche ſur ſon chemin, quelque choſe qui lui retrace à chaque inſtant Xaïloun, & elle ne peut s'empêcher de ſuivre le cortège. Bientôt un nouvel incident ne lui laiſſe plus de doute.

On ſortoit de Bagdad, Xaïloun voit un kardouon à portée de lui ſur un monceau de pierres : il s'arrête tout court. Ah! bon jour, mon couſin! on veut le preſſer de marcher; mais il répond qu'il veut parler à ſon couſin, pour ſavoir de lui s'il le trouve bien changé.

Le juge & la garde s'étonnent de cet acte de ſtupidité, vraie ou feinte; mais dans le moment Oitbha ayant levé ſon voile, eſt tombée aux pieds du juge.

« Monſeigneur, ce n'eſt pas là ce Fetah qu'on cherche; c'eſt une créature innocente, qui ne fit jamais de mal à perſonne; c'eſt mon pauvre mari, l'imbécille Xaïloun, qui s'eſt ainſi laiſſé défigurer, par je ne ſais qui, & par un excès de ſimplicité; permettez que je le nettoie, &

nous

nous trouverons ici des gens qui le reconnoîtront.

« Viens, malheureux! dit alors Oitbha à Xaïloun, de ce ton d'autorité qu'elle savoit si bien prendre avec lui; où as-tu été te fourrer, pour te faire arranger comme tu l'es? — C'est l'autre qui étoit avec moi qui m'a changé. — N'es-tu pas honteux, après tous tes ridicules changemens, de t'être laissé changer en brigand, en scélérat, pour t'exposer à la mort? »

Xaïloun ne répondoit rien, & laissoit sa femme lui enlever, avec un mouchoir, le noir dont il avoit la face & les cheveux couverts; des enfans du voisinage de la prison, se mirent à crier : « Eh! c'est le génie qui mangeoit les morts! » sur ces entrefaites, un des cavaliers s'approchoit du juge, & l'assuroit que ce n'étoit point là le voleur Fetah. « Je l'ai arrêté, Monseigneur; je l'ai eu trois jours sous ma garde, je dois le connoître; l'homme que voilà est précisément cet idiot que nous trouvâmes dans le bois il y a quelques jours, & que vous avez ordonné d'élargir; Fetah aura eu l'adresse de se mettre à sa place. »

Le juge, éclairé par tant de rapports, mais ne pouvant que fuſpendre l'exécution juſqu'à-ce qu'il eût rendu compte à ſes ſupérieurs & au calife de ce qui ſe paſſe, fait reconduire Xaïloun en priſon.

Oitbha le ſuit; ſur le champ elle va chercher des vêtemens neufs & convenables, pour pouvoir lui faire quitter ceux qui l'avoient expoſé à l'opprobre & à la mort. Elle paie noblement d'avance le geolier de tous les ſoins qu'elle lui recommande de prendre de Xaïloun, juſqu'au moment où l'ordre de ſa délivrance doit arriver; les gens de la priſon diſoient, « voilà un heureux imbécille! »

Quant à Xaïloun, un changement d'habit lui eut été agréable en toute autre circonſtance; mais dès que ſa femme le reconnoiſſoit, & qu'il ſe trouvoit expoſé à être menacé & battu, il n'y avoit plus de métamorphoſe qui pût lui faire plaiſir.

L'ordre vient de relâcher Xaïloun, & Oitbha le ramène avec elle : on ne doit point ſuppoſer qu'elle le traita doucement, ni dans le chemin, ni dans la maiſon. Il falloit bien lui en impoſer par la crainte, afin de l'empêcher d'aller de nouveau

chercher les aventures; mais il étoit impoſſible de lui en ôter le goût, ni de lui faire faire d'autres raiſonnemens que ceux dont il avoit la routine.

Pour être à l'abri d'être grondé, maltraité, enfermé dans la maiſon, il falloit de néceſſité qu'il fût changé. Ce devoit être l'ouvrage de Dieu, & juſqu'alors il l'avoit cherché ſans le trouver.

« Dieu, diſoit Xaïloun, n'eſt pas de moindre condition qu'un viſir, il y a ici près de nous le palais d'un viſir : on va à lui, on lui parle; j'irai au palais de Dieu & je lui parlerai. »

Il trouve un jour l'occaſion de s'échapper, & va demandant à tout le monde le palais de Dieu : on le mène à une moſquée. « Ce n'eſt pas cela, dit-il; c'eſt ici qu'on fait des prières à Mahomet pour les muſulmans. » Et il continue de demander juſqu'à-ce qu'il ſoit dans les environs du palais du calife. Un huiſſier de la cour l'entend; il trouve moyen de ſe faire expliquer quelle eſt l'eſpèce de grâce qu'il déſire obtenir; quand il eſt au fait du caractère & des prétentions de Xaïloun, il imagine que le calife pourra s'en amuſer.

« Venez, dit-il à Xaïloun; je vais vous conduire où vous voulez aller. — Et je parlerai à Dieu? dit le pauvre imbécille. — Oui, vous lui parlerez, vous le verrez face à face. » En disant cela, il le fait entrer dans le palais, le fait asseoir, & lui ordonne de l'attendre.

Quoique Xaïloun ne fut que dans une première enceinte, & dans l'appartement d'un bas-officier, tout lui paroissoit déjà très-beau; mais quand l'huissier lui fit traverser les cours & les appartemens qui conduisoient au Divan, il ne cessoit de s'écrier: « le palais de Dieu! ah! que c'est beau. » Lorsqu'il vit le calife sur son trône, il fut absolument ébloui. L'huissier le prend par le bras, le fait avancer. « Le voilà, lui dit il, prosternez-vous, & parlez à sa hautesse.

« Qu'est-ce que je dirai? dit Xaïloun, tout interdit. — Vous lui demanderez à être changé, & vous lui expliquerez vos raisons ».

On ne rapportera point la harangue de Xaïloun, il étoit si fort saisi d'étonnement, si troublé, qu'il n'avoit pas même sa dose de sens ordinaire. Sa femme, sa maison, sa rue, les coups de bâton, le changement

en marmiton, en âne, en bœuf, en mauvais génie, en ſorcier, en nourrice, en poule, en voleur prêt à être pendu : tout ſe trouvoit confuſément mêlé dans ſon récit, grâces aux ſoins de l'huiſſier qui l'engageoit d'un détail dans un autre. Il finit enfin par dire, une fois pour toutes, mon Dieu ! puiſque vous m'entendez, changez-moi ; mais de manière que ma femme ne me reconnoiſſe plus, que je ne me reconnoiſſe pas moi-même : changez-moi mieux que vous n'avez changé notre âneſſe ; car on lui donne encore quelques coups.

Haroun-Alraſchid & les gens de ſa cour avoient bien de la peine à s'empêcher de rire ; cependant le calife ſe retint, & ordonna à l'huiſſier de conduire Xaïloun dans un appartement où on puiſſe le changer ſur le champ ; s'il n'eut pas été éloigné du calife, il ſe ſut jeté ſur ſes pieds pour les baiſer, & eut pu les lui écraſer ; mais il étoit hors de la baluſtrade.

Les eunuques le conduiſent dans un appartement où il voit bientôt ſervir devant lui un repas abondant ; les mets ſont inconnus pour lui ; ils flattent ſon goût pour la nouveauté, & ne lui en plaiſent

que davantage : il trouve tout bon, & s'abandonne à son appétit, en se confirmant dans la pensée que l'homme ne peut changer que par la nourriture; puisque Dieu lui-même, dans le palais duquel il se trouve, n'emploie pas d'autre moyen.

Les vins exquis sont joints à la bonne chère, il ne sait ce que c'est, mais il se livre au plaisir d'en boire; ils sont mêlés d'une liqueur puissamment narcotique, dont il ressent bientôt l'effet, & avant de pouvoir sortir de table, il s'y endort du plus profond sommeil.

Les esclaves n'attendoient que ce moment pour s'emparer de lui; on le baigne, on le décrasse, on l'épile de la tête aux pieds; on a tiré du fond du serrail une vieille esclave experte dans l'art de préparer les pommades, le fard, & tout ce qui tient à la toilette; elle étoit en état, au moyen des baumes qu'elle composoit, de donner de la fraîcheur à une tête de mort : Xaïloun lui passe par les mains, & en sort brillant & frais comme une rose, & avec un léger duvet sur la peau.

Une tresse de beaux cheveux blonds, négligemment bouclés, remplacent sa che-

velure rude, brune & hérissée, ce qu'on lui a laissé de sourcils, formoit un arc, qui est bientôt teint de la couleur des cheveux. Son corps est lacé dans un corset bleu céleste, un peu échancré sur le devant, pour laisser voir son col & sa poitrine, dont les veines, artistement imitées, relevoient la blancheur; un soleil en pierreries couvre son estomac, les perles qui tombent de son col, qu'il avoit fort beau, viennent se marier avec les diamans : on lui chausse des brodequins d'une richesse extraordinaire. Il est ceint d'une écharpe superbe, & une gaze étoilée d'argent, relevée avec grâce sur le côté par une agrafe de rubis, lui flotte sur les épaules; on lui auroit mis des ailes; mais elles l'eussent embarrassé dans ses mouvemens, dont on ne vouloit rien perdre.

Quand la vieille esclave eut achevé de transformer en ange, le gros & massif Xaïloun; on le porta dans un salon magnifique, sous un dais & sur un sopha d'une richesse extrême; quatre glaces en opposition rendoient & multiplioient sa figure : c'est là & dans cet équipage qu'il achève son somme.

On devoit célébrer cette même nuit, dans l'intérieur du palais, la fête (1) des fleurs; & selon la fantaisie du calife, la transfiguration de Xaïloun ajoutoit à la gaieté de la fête.

Des eunuques devoient attendre que la cessation de l'effet des drogues par lesquelles on l'avoit endormi s'annonçât par des simptômes connus, pour donner le signal à des musiciens placés au haut du salon, dans une tribune voilée par une gaze, dans laquelle le calife étoit lui-même, pour jouir du spectacle du reveil, que la musique devoit achever d'opérer.

La nuit étoit venue; Xaïloun dormoit encore : l'art qu'on avoit employé pour l'assoupir étoit secondé par un très-heureux naturel : enfin il vient de remuer & de s'étendre; la musique commence d'abord très-doucement; mais bientôt le bruit des instrumens guerriers la rend plus vive : voilà Xaïloun réveillé.

Deux cent bougies éclairent l'endroit où

(1) Dans cette fête on met un miroir & deux bougies devant chaque fleur du jardin : cette fête est très-brillante & se renouvelle à chaque printemps.

il eſt : il regarde devant lui : il voit un ange dans le miroir ; il ſe retourne, la glace qui eſt derrière le ſopha lui en montre un autre : il regarde d'un autre côté ; puis de l'autre ; encore des anges ; enfin il jette les yeux ſur ſes mains, ſes pieds, ſon corps, & tout ce qu'il voit l'éblouit : il ne parle pas, il pouſſe des cris : il parcourt le ſalon, allant à toutes les glaces l'une après l'autre juſqu'à les toucher du nez, & il lui paroit que les anges s'approchent de lui & le baiſent : « oh ! oh ! s'écrie-t-il, ſans pouvoir dire autre choſe, tant il eſt ſaiſi d'étonnement : enfin il paroit recouvrer le ſens.

« Je vois bien tout cela, dit-il, mais où eſt-ce que je ſuis, moi ? que ſuis-je devenu ? Oh Xaïloun ! Xaïloun ! viens donc voir tout cela pour le dire à ma femme ? puis courant au miroir : dites-moi donc, vous autres qui êtes ſi beaux, où eſt ce pauvre Xaïloun ? tenez ; tout beau que je ſuis, je vais pleurer ſi je ne vois pas ce pauvre Xaïloun. »

Une voix douce & ſonore part du haut de la tribune : « ne cherche plus le Xaïloun que tu as connu, que ſa femme battoit :

c'eſt toi qui l'es ; tu as demandé à être changé, te voilà changé. »

« Et qui ſont ces beaux garçons, qui ſont tout autour de la ſalle, qui viennent à moi quand je vais à eux : qui me baiſent, & qui ont le bout du nez ſi froid : qui parlent & que je n'entends pas ? »

« Ce ſont tes portraits, qui ſe préſentent dans la glace : eſt-ce que tu ne t'es jamais miré ? — Oh que ſi ! mais je n'ai jamais vu qu'un portrait ; j'en vois juſques dans le fond, & il y en a là-bas qui me tournent le dos. »

« Ce ne ſont cependant que tes portraits. — Eh bien ! vous qui me parlez, dites à Dieu, qui eſt ſi riche, de me donner tous ces portraits, pour que je les donne à ma femme.

« Eſt-ce que tu veux retourner vers ta femme, qui te bat ? — Oui, elle ne me battra plus, puiſque je ſuis changé. — Mais, Xaïloun, tu ne veux donc pas reſter près de Dieu ? — Je reſterai près de Dieu & près de ma femme : nous avons un enfant & elle eſt groſſe ; je viendrai faire ici ma prière cinq fois par jour. »

Le calife s'amuſoit fort de cette conver-

ſation; mais il étoit temps d'en faire partager le plaiſir à toutes les Dames de ſa cour.

Des officiers viennent avertir Xaïloun qu'il eſt attendu dans les jardins du palais : il dit adieu à tous ces portraits, qui le lui rendent; & comme il eſt dans l'habitude d'obéir, il ſuit ceux qui l'invitent.

La fête à laquelle aſſiſte Xaïloun eſt faite pour le tranſporter : chaque fleur avoit un miroir au pied de ſa tige, & les portraits, qu'il avoit laiſſé dans le ſalon, ſemblent le ſuivre partout où il ira : quatre mille bougies éclairent, à fleur de terre, ce ſpectacle brillant; & dix mille lanternes de couleur, décorent toutes les faces du palais.

La première idée de Xaïloun le porte à croire qu'il eſt en paradis : « Vous n'y êtes pas tout-à-fait, lui dit un des eunuques qui l'accompagnent : on ne veut pas vous tromper; ce n'eſt ici que le paradis terreſtre; & vous êtes chez *le lieutenant de Dieu*, nous allons vous conduire vers lui. »

Ce mot, *lieutenant de Dieu*, n'entre point dans la tête de Xaïloun, puiſque ſelon ſa profeſſion de foi, il n'y a qu'un Dieu; cependant il n'a pas le temps de faire une

héréſie, car il apperçoit ſous un pavillon ſuperbe, le calife brillant de tout l'éclat du trône, & entouré de toutes les beautés de ſon harem.

A cette vue, Xaïloun s'écrie : « oh que de portraits! On l'introduit dans le cercle, & toutes les femmes lui font des agaceries à l'envi l'une de l'autre : il veut s'approcher d'elles de très-près : « baiſez-moi donc, leur dit-il, avez-vous le bout du nez froid comme les autres? Ah vous parlez! me reconnoiſſez-vous? n'eſt-ce pas que je ſuis bien changé? Oh! notre âneſſe & moi nous allons bien étonner nos voiſins : il n'y aura rien de mieux changé dans tout le quartier.»

Les femmes du calife étouffoient de rire; mais elles voulurent tenter la fidélité de Xaïloun, & l'engager de reſter avec elles : « attendez donc, leur dit-il, je vois bien que vous êtes des houris; mais je ne ſuis pas mort, & je ſuis marié. »

« Eſt-ce que vous aimeriez cette femme qui vous bat? dit une des ſultanes.— Qu'eſt-ce qu'aimer? dit Xaïloun, il faut que je vive avec Oitbha, c'eſt ma femme. Eſt-ce qu'aimer ça fait vivre? »

Le calife s'appercevant qu'on avoit tiré

à-peu-près de Xaïloun tout le parti qu'on pouvoit en attendre, ordonna qu'on lui servit un excellent souper, & qu'on le replongeât de nouveau dans le sommeil, se proposant d'envoyer le lendemain avertir Oitbha, de venir chercher son mari.

Xaïloun soupe d'un excellent appétit, sans que l'amour de tant de beaux objets qu'il a vus lui tourne la tête : il est enchanté d'être changé, mais pour pouvoir retourner chez lui.

Cependant les eunuques & les esclaves des femmes du serrail se préparent à prendre du plaisir aux dépens de l'imbécille, & à l'insçu du calife : dès qu'il est endormi, on le dépouille de ses ornemens & de sa parure, on l'habille de peaux de chèvres ; les enveloppes des mains, au lieu d'être terminées par une corne fourchue, le sont par des griffes de vautour, adaptées à la peau, & on lui couvre la tête d'un énorme masque de bouc : deux gros yeux de crystal couleur de feu, sortent de cette figure effrayante.

Quand les esclaves ont ainsi déguisé le pauvre Xaïloun, pour le rendre méconnoissable à lui-même, elles le couchent sur

une natte, dans un endroit ſouterrain du palais, où l'on mettoit en punition les eſclaves coupables de fautes légères ; mais pour lui ménager la cruelle faculté de ſe voir, elles éclairent cette eſpèce de cachot avec deux lampes, & elles attachent aux murs quelques miroirs.

Après avoir tout arrangé pour ſe ménager l'effet de cette nouvelle transfiguration, les femmes & les eunuques vont jouir, en attendant le réveil de Xaïloun, des reſtes de la fête donnée dans les jardins, où la nuit s'écoule dans la variété des amuſemens préparés pour le calife & pour ſes femmes.

Au jour, le chef des eunuques s'apperçoit que le ſervice manque de toute part. Il va pour chercher celles ou ceux qui en ſont chargés, & il les trouve enfin, s'amuſant de la frayeur, des tourmens & des hurlemens du pauvre Xaïloun. Le chef des eunuques feroit un exemple ſur le champ de cette barbarie ; mais la favorite de la favorite préſide au ſupplice ridicule auquel on a ſoumis l'infortuné.

Si l'on réfléchit que Xaïloun avoit pris dans l'eſpace de quatorze heures deux boiſ-

sons-narcotiques ; qu'il avoit passé successivement de la vision du paradis à celle de l'enfer, où le crystal qu'il avoit sur les yeux lui peignoit tout de flammes : des délices de la bonne chère & des caresses entre les mains d'une foule indiscrète & brutale : on conviendra qu'un homme sage, à sa place, auroit pu devenir fou.

Hélas ! Xaïloun est là, comme il avoit été au moulin, à la charrue ; une chose le console : d'après son expérience, les changemens bons ou mauvais ne peuvent pas durer ; mais quand il se voit ainsi métamorphosé d'ange en diable, il se rappelle confusément qu'on lui a dit dans le jardin qu'il étoit chez le *lieutenant* de Dieu. Il en conclut qu'il n'est pas venu chez le vrai Dieu, & que telle est la cause pour laquelle il est si horriblement changé. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie-t-il, changez vous-même le pauvre Xaïloun, puisque celui-ci l'a si mal changé !

Dans le moment même, la prière de Xaïloun est exaucée. Le chef des eunuques a envoyé tous les esclaves à leur devoir, & fait débarrasser ce pauvre homme de son horrible accoutrement ; il le fait vêtir de

neuf de pied en cap, conformément à ſon état, & couvre ſa tête raſée d'un beau turban; le fait conduire dans un appartement extérieur du palais, & lui fait ſervir un très-bon déjeûné, que Xaïloun dévore, en réfléchiſſant à ſa manière.

Le voilà encore changé, il peut ſe voir dans un miroir : quoiqu'il ſoit ſans barbe, & qu'il ait la tête enveloppée par un vaſte turban, il croit ſe reconnoître. « Ah! dit-il, me voilà changé en jeune muſulman : ma femme me dit déjà que je ſuis pis qu'un enfant, ce va être bien autre choſe; cependant, moi je trouve que je ne ſuis pas mal, & s'il pouvoit me venir de la barbe, je ne ſerois pas fâché de reſter comme cela.

Xaïloun, en continuant de s'entretenir avec lui-même vis-à-vis du miroir, ne perdoit pas de temps, il buvoit & mangeoit de grand appétit tout ce qui lui étoit préſenté.

Cependant, le calife étant éveillé, le chef des eunuques l'avoit déjà inſtruit des indiſcrétions commiſes par les eſclaves : celle de la favorite étoit à la tête.

Le ſouverain, au lieu de s'en prendre à perſonne, ſe condamne lui-même : nous

donnons, dit-il, l'exemple des abus; il n'eſt pas ſurprenant que des eſclaves renchériſſent ſur nos folies. J'ai obſervé cet homme ; il n'a point de cervelle, mais il a une ame. Je ſuis curieux de voir cette Oitbha ; cette femme, qui, en domptant, à ce qu'il paroît, par la crainte & les coups, cette eſpèce d'ours dépourvu d'intelligence, a ſu ſi bien ſe l'apprivoiſer, qu'il veut toujours retourner à elle. J'eſſayerai ſon caractère comme j'ai fait celui du mari, & ſi je ſuis content d'elle, je ſaurai réparer la faute qui a été commiſe à leur égard. Il ordonne à un de ſes eunuques de dire à l'huiſſier qui avoit amené Xaïloun, d'aller chercher ſa femme Oitbha, & de la prévenir de tout ce qui a été fait cette nuit ; ſi elle eſt eſtimable, ajoute le calife, comme j'ai lieu de le ſoupçonner, je ne veux pas tarder à réparer les torts que je puis avoir avec elle.

L'huiſſier a reçu ſes ordres, & Oitbha, inquiète de ſon mari, apprend qu'il eſt dans le palais du calife. On lui fait l'hiſtoire des événemens du jour & de la nuit. Enfin, on lui annonce que le ſouverain l'attend elle-même.

Elle avoit le ſentiment rapide, & ap-

perçut dans le moment tout le parti qu'elle pouvoit tirer de l'abus qu'on avoit fait de l'imbécillité de son mari.

Jusques là, tout en se donnant une honnête aisance dans l'intérieur de sa maison, elle avoit adroitement caché la fortune qu'elle avoit faite.

Quand elle peut en faire voir une partie au calife sans s'exposer, il y auroit un grand danger pour elle à ce qu'un cadi la lui soupçonnât le premier : elle s'habille honnêtement, prend deux bourses, contenant chacune deux mille pièces d'or, qu'elle attache à sa ceinture, se couvre d'un grand voile neuf, & se rend au palais avec l'huissier.

Le calife étoit sur son trône ; on amène Oitbha devant lui, elle se prosterne, il lui ordonne de se relever. Alors elle découvre son visage, & dit : je me rends aux ordres du souverain prince des fidelles, que commande-t-il à Oithba, la plus humble de ses esclaves ?

« Oitbha, dit le calife, Xaïloun votre mari a été amené hier dans mon palais, & je vous ai fait prévenir que son extrême simplicité l'y avoit fait servir d'amusement à ma cour ; de son aveu même, & par les

rapports qui m'ont été faits, je fais que son inquiétude naturelle & son défaut de jugement l'ont exposé même à la mort; il n'est pas juste qu'une jeune femme comme vous, demeure liée indissolublement à un homme entièrement dépourvu de sens. Je vous offre de faire casser votre mariage, & de faire prendre soin moi-même de lui, dans une de ces maisons où l'on renferme ceux qu'il faut mettre à l'abri des conséquences de leur inconduite, en même temps que l'on préserve la société des dommages qu'elle pourroit en recevoir.

« Oh! très-sage calife! dit Oitbha, le pauvre Xaïloun est mon mari devant Dieu, & ne peut par conséquent, cesser de l'être par la loi. Je serois désespérée qu'on l'enfermât quelque part, où il me fut impossible de lui rendre les soins que je lui dois; il est le père de mes enfans; il est ma couronne aux yeux du ciel, & elle ne peut briller que de l'éclat de ma propre conduite. Il ne fait de mal ni de tort à personne; mais comme il est foible d'esprit, j'ai dû mettre en action pour lui tous les ressorts du mien. La fainéantise, à laquelle il est enclin, le faisoit tomber dans une

imbécillité absolue, & l'eut infailliblement conduit à quelqu'accident fâcheux. J'ai employé la sévérité, les menaces, & même les coups, lorsque je ne pouvois réussir que par la crainte. Après me l'être assujetti, je me déterminai à changer de conduite à son égard, & à essayer de lui faire prendre, pour ainsi dire, un autre état dans le monde. Je le tenois chez moi, affranchi de tout travail, lorsque, pour notre malheur, il m'a échappé, & est venu ici. Comment n'a-t-il pas trouvé un asile dans ce séjour auguste, où tous les musulmans de la terre peuvent venir le chercher? c'est un effet de la bizarrerie de son sort & du mien, dont j'ose vous demander justice : rendez - moi Xaïloun! oh sage calife! mon devoir me le rend cher; c'est un homme sans jugement, mais c'est un musulman fidelle & sans malice, & l'innocence même : s'il a eu le malheur d'occasionner du tort à qui que ce soit dans Bagdad, voilà quatre mille pièces d'or; c'est toute notre fortune : je les apporte pour sa rançon, & je mettrois jusqu'à ma liberté, à la place de ce qui pourroit me manquer pour lui procurer la sienne.

Oitbha n'étoit pas belle ; mais elle avoit beaucoup de phyſionomie, de la jeuneſſe, de la fraîcheur, & ſes mouvemens avoient de la nobleſſe. Le calife fut honteux de s'être compromis avec elle, pour ſe procurer un inſtant d'amuſement aux dépens de l'imbécillité de ſon mari ; mais il avoit toujours ſous la main des expédiens pour ſe tirer d'embarras. Il parle à l'oreille de ſon premier eunuque, & un moment après celui-ci revient, tenant une caſſette, & conduiſant Xaïloun couvert d'une belle peliſſe.

Oitbha, dit Haroun, voilà votre mari ; la peliſſe dont je l'ai honoré, il la doit aux ſentimens qu'il a ſu vous inſpirer, tel qu'il eſt. Et je vois que j'avois bien jugé de vous, ſur l'attachement extraordinaire qu'a montré pour vous cet homme, que l'on ne croiroit pas être fait pour ſentir. Je vous prends tous deux ſous ma protection, & loin d'exiger une rançon pour la liberté de Xaïloun : voilà quatre mille ſequins que j'ajoute à ceux que vous vouliez ſacrifier.

Le premier objet que voit Xaïloun en entrant, c'eſt ſa femme ; après s'être excuſé auprès d'elle de ſa dernière fuite, il ſe

dépêche de lui montrer sa pelisse, en disant : « changé ! changé ! bien mieux changé ! il voit le calife. Ah ! des grifes ! des cornes ! seigneur Dieu, lieutenant ! & il va se cacher derrière sa femme.

Celle-ci, après une inclination respectueuse, prend la cassette où est le présent du calife, des mains de l'eunuque : elle y met les quatre bourses qu'elle avoit apportées, & la donne à Xaïloun : elle salue profondément & se retire.

Les quatre mille pièces n'ajoutoient guère à l'immense fortune qu'elle peut s'approprier, mais elles vont lui fournir le prétexte d'en jouir : le calife a donné quatre mille sequins, une heure après, dans Bagdad, il en avoit donné un coffre plein.

En venant au palais, Oitbha avoit remarqué qu'il y avoit une maison d'honnête apparence à vendre près de la grande place ; elle y entre, & n'en sort qu'après avoir conclu le marché : elle en prend les clefs.

Elle revient chez elle, & commence par faire charger les deux besaces, qui contiennent sa fortune actuelle, sur l'ânesse, & la conduit elle-même à sa nouvelle maison, accompagnée de Xaïloun, qui est son

homme de peine pour les affaires ſecrètes ; pour les autres, telles que celles de faire tranſporter ſes effets, elle loue des porte-faix ordinaires, & dès le ſoir même elle occupe la maiſon qu'elle a achetée ; un riche négociant y demeuroit avant elle, ainſi elle y trouve toutes ſes commodités ; on ſait déjà dans le quartier qu'elle abandonne, que le calife lui a donné une caſſette pleine d'or.

Oitbha n'abuſe point de ſes richeſſes ; mais, dès le lendemain, elle achete une très-bonne mule & une paire de beſaces.

Le ſurlendemain, elle propoſe à Xaïloun de monter ſur la mule, & d'aller avec elle à la maiſon du couſin ; on juge que Xaïloun fut très-content de cette partie de plaiſir. Oitbha monte ſur l'âneſſe, & Xaïloun monté ſur la mule, la ſuit.

Ils arrivent aux ruines : le kardouon, le couſin adopté par Xaïloun, étoit préciſément au-deſſus du tas de pierres qui couvroit l'ouverture du caveau. En voyant les montures qui s'approchent, il ſe cache ; mais Xaïloun l'a apperçu, & s'écrie, ah ! voilà notre couſin !

« Il faut aller chez lui, dit Oitbha, nous



avons à présent deux bêtes, & il nous faut de la nourriture pour toutes les deux; allons, Xaïloun, débarrasse-nous de ces pierres, & nous entrerons chez lui.

Xaïloun travaille avec courage; la trappe & l'anneau à l'aide duquel on la soulève, paroissent. L'entrée du souterrain est dégagée, Oitbha s'est munie de quoi faire de la lumière : elle se promène dans le caveau : elle y trouve quantité de vases précieux qui lui sont inutiles.

« Qu'est-ce que tu cherches donc, lui disoit Xaïloun? — « Je cherche le cousin : il n'y est pas, il faut aller prendre de ses carottes. » Et elle vient aux urnes où sont les pièces d'or, en remplit les quatre besaces, & les fait porter & charger par Xaïloun sur le dos de leurs montures attachées à l'entrée du souterrain. « Allons, dit-elle, fermons la porte & partons, nous reviendrons après midi, voir si le cousin sera plus honnête; & après avoir fait jeter quelques pierres sur la trappe, elle reprend à pied le chemin de sa maison.

Après dîner, elle fait un second voyage, & vide absolument les urnes qui contenoient les monnoies d'or; alors elle fait remettre

la

la trappe à sa place par Xaïloun, la fait couvrir d'autant de pierres qu'il lui est possible, & reprend le chemin de Bagdad: elle a laissé dans le souterrain de grandes richesses en vases précieux, elle en pourra révéler un jour le secret à ses enfans ; mais elle juge que ce superflu est inutile pour le présent.

Quand Oitbha se vit bien arrangée dans sa propre maison, & que l'opinion publique de sa fortune fut bien établie sur le fondement de la protection & des largesses du calife, elle s'occupa d'en faire jouir Xaïloun.

Le nombre de ses enfans augmentoit ; ils auroient un jour à rougir d'avoir un père imbécille ; il falloit le mettre à l'abri de faire des actes publics d'imbécillité, & donner une couleur à ceux dont elle ne pourroit pas cacher la connoissance.

Elle achète d'abord des esclaves pour le service de ses enfans & le sien ; mais elle apporte une attention particulière à ceux qui doivent être attachés à Xaïloun.

Elle eut de la peine à trouver ce qui lui [illegible]. Enfin, elle en acquit deux d'un

âge mûr, ayant de l'esprit; en un mot, à qui elle put donner sa confiance.

Ils devoient mener Xaïloun à la promenade, partout où elle lui seroit agréable; il se plaisoit à aller souvent aux ruines, & à converser avec le premier kardouon qu'il y rencontroit. Les conducteurs avoient ordre de ne pas le contrarier; mais dès qu'il voudroit déranger le tas de pierres pour chercher la maison du cousin, comme il l'appeloit; il falloit s'y opposer & lui dire: *Oitbha ne le veut pas.*

Dès les premiers jours où Xaïloun jouit de cette espèce de liberté, il prit le chemin des ruines, monté sur la mule; dès qu'il y fut, il voulut aller visiter le cousin, & prendre des carotes; mais à ce seul mot: *Oitbha ne le veut pas*, Xaïloun s'en abstient.

Ses guides l'empêchoient de se fourrer partout; s'il lui prenoit un mouvement de curiosité pour un objet, on alloit le lui chercher: on lui en désignoit l'usage; s'il en avoit la fantaisie, on le lui achetoit; étoit-elle extravagante, tout se terminoit par ces mots: *Oitbha ne le veut pas.*

Il n'étoit plus question de ses sorties dans Bagdad. Oitbha lui avoit persuadé

étoit absolument changé, & qu'il n'avoit plus besoin de l'être; mais qu'il falloit qu'il fût obéissant.

Sur ces entrefaites, un marchand des plus considérables de Bagdad, & voisin d'Oitbha, éprouva des revers dans son commerce, & vit tout d'un coup son crédit s'ébranler, par une perte qu'il fait sur mer; il manquoit d'argent : Oitbha l'apprend, elle va chez lui.

« Vous traitez, lui dit-elle, humainement & amicalement le bon Xaïloun mon mari, chaque fois que vous avez occasion de le voir; je vous en tiens grand compte. Vous êtes honnête homme & comme je sais que vous venez d'essuyer des malheurs, je viens vous offrir dix mille sequins que vous pouvez envoyer chercher; je vous les prête, sans autre intérêt que celui que je retirerai du plaisir que j'ai d'obliger un honnête homme comme vous.

Le marchand accepte avec reconnoissance une offre aussi gracieuse, fait honneur à ses affaires, raffermit & augmente son crédit & sa fortune; il communique à ses meilleurs amis le procédé généreux d'Oitbha à

ſon égard, & cette belle action devient bientôt publique.

Dès qu'on ſait qu'on peut trouver dans l'occaſion une reſſource de cette eſpèce, en faiſant des careſſes à Xaïloun; c'eſt à qui lui en prodiguera le plus.

Les eſclaves qui le conduiſoient avoient de la peine à le dérober aux démonſtrations d'amitié dont on le combloit ſur ſon paſſage; mais ils ne le laiſſoient rien accepter de ce qu'on lui offroit.

Oitbha rembourſée par le premier marchand qu'elle avoit aidé, eut occaſion de s'aventurer avec trois autres : l'un d'eux manqua tout-à-fait à ſes engagemens; elle n'en eut pas le moindre regret. Elle recevoit des marques de conſidération dans toutes les rues de Bagdad, & paſſoit pour être intéreſſée dans les plus groſſes affaires de commerce; dès-lors elle pouvoit ſans riſque faire ouvertement uſage de ſon opulence & riſquer de faire des pertes.

La table de Xaïloun étoit excellente. Les officiers du calife y venoient manger quelquefois, & il ne diſoit preſque plus de bêtiſes, parce que les deux eſclaves lui dictoient une réponſe, ou la faiſoient pour

lui. Enfin il parvint au point, (qui n'eſt pas auſſi difficile qu'on croit quand on n'a pas la préſomption d'y mêler du ſien) de ſe tirer d'affaire avec l'eſprit d'autrui.

Oitbha vécut heureuſe avec Xaïloun; elle donna une excellente éducation à ſes enfans, qu'elle établit richement dans Bagdad; elle continua à s'attirer la bienveillance & l'admiration publique par ſa bienfaiſance juſqu'à ſa mort, qui ſuivit de près celle de ſon mari, & qui fut le ſujet de l'affliction de tous ceux qui la connoiſſoient.

Eh bien! ma ſœur, dit Dinarzade à la ſultane, quand celle-ci eut fini l'hiſtoire de Xaïloun, nous ne vous avons pas interrompue dans votre récit, quoiqu'il contienne cependant bien des choſes triviales; mais vous nous avez fait naître une idée qui ne l'eſt pas autant; c'eſt que ſi le mari d'Oitbha eût été tant ſoit peu moins imbécille, jamais il n'auroit fait fortune, & ſa femme eut encore moins pu le faire jouir des richeſſes que le haſard leur avoit procuré. Cette réflexion feroit croire qu'il y a en toutes choſes un point de perfection déſirable, même dans la ſtupidité. Vous nous avez



d'ailleurs promenés dans Bagdad, au point de nous avoir un peu fatigués, & fait appréhender quelquefois d'étouffer dans la foule; je pense que vous nous devez quelque sorte de dédommagement, ainsi qu'au calife Haroun-Alraschid, votre héros & le mien. Le jour sous lequel vous venez de le montrer, n'est pas assez avantageux pour lui. En attendant que votre mémoire vous rappelle quelqu'autre trait de sa jeunesse & de son âge mûr, racontez-nous, s'il vous plait, les aventures de la princesse Ilsetilsone sa fille, & de Simoustapha. C'est là que nous verrons ce soleil de justice approcher de son couchant, encore tout radieux des sublimes qualités annoncées dès son aurore, & dont il avoit brillé dans tout le cours de sa carrière. Ma sœur, reprit Scheherazade, l'histoire est longue, & je ne mettrai à cette épreuve la patience du sultan, mon seigneur, que quand il m'en aura donné l'ordre. Schahriar le donna avec plaisir, & la belle sultane entama le récit en ces termes.

Fin du trente-huitième Volume.

TABLE

DES CONTES RENFERMÉS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

